LA LOI DU GANG

PAR

HUGH CLEVELY

A
40—

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LA LOI DU GANG

HUGH CLEVELY

LA LOI DU GANG

(Gang Law.)

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR

L. N. SARAH

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

23, RUE MARBEUF

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1937.

LA LOI DU GANG

CHAPITRE PREMIER

OU L'ON INTRODUIT DEUX FORTS BONSHOMMES...

Sans aucun doute, cette épidémie de diphtérie éclatant juste avant les élections municipales, fut le plus gros coup de malchance que Benito Moroni ait encaissé dans toute sa carrière de « Fier Tireur ». Il attrapa la maladie, et assez gravement. Son second, Alphonse Carini, surnommé le « Meurtrier Souriant », l'attrapa aussi. De même son suppléant, William Nicholson, et six de ses gardes du corps. Ignorant la menace des pistolets automatiques, des balles explosives, des bombes et des mitrailleuses, l'horrible maladie s'introduisit vivement au quartier général des gangsters et jeta par terre à peu près toute l'entreprise.

Le millionnaire Howard W. Stevenson, propriétaire de la Stevenson Motors inc., demeura assis plus d'une demi-heure, passant par moments les doigts dans son épaisse chevelure grise, signe qu'il réfléchissait profondément. Ensuite de quoi il s'activa au téléphone. Il appela onze citoyens, tous riches et influents, et il les invita à tenir une conférence chez lui le soir même. Tous vinrent. Et il leur tint ce discours :

— Messieurs, une chance s'offre à nous de l'emporter aux élections sur la question d'une réforme

municipale et d'épurer une bonne fois notre ville. Je vous propose d'agir immédiatement en constituant un Comité de Réforme Municipale.

La discussion dura jusqu'à trois heures du matin et un Comité se trouva formé dont Howard W. Stevenson fut élu président.

Les élections furent chose facile. Privés de leurs chefs, les gangsters ne purent rien faire : à peine une ou deux fusillades isolées. Presque partout, et pour la première fois, les citoyens de Chicago votèrent selon leur inclination et le résultat fut une formidable majorité en faveur de la Réforme Municipale.

— Et maintenant, dit Howard W. Stevenson dans une nouvelle réunion tenue chez lui le jour qui suivit les élections, maintenant, il s'agit pour nous d'épurer la ville avant que cet enragé ne sorte de quarantaine.

Et sous la direction vigoureuse de son président, le Comité de Réforme Municipale devint excessivement actif.

Au moment des élections, Moroni était trop malade pour s'inquiéter beaucoup de ce qui arrivait. Bataille, meurtre, mort violente étaient des accidents qui lui importaient assez peu. Mais d'être malade l'effrayait car c'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait. Lorsqu'il fut en voie de guérison, il reprit de l'intérêt aux événements. Et il commença à se tourmenter car il y avait manifestement quelque chose de changé...

Personne ne lui écrivait ; personne ne lui téléphonait; ceux à qui il écrivait ne lui répondaient pas, et aucun journal ne lui était permis, sous prétexte que la lecture le fatiguait.

Cependant, des bribes de nouvelles lui étaient données par les deux vigoureux infirmiers qui

avaient mystérieusement remplacé auprès de lui les infirmières du début. Le juge Farnum avait démissionné. L'avocat d'Etat, William Meredith, avait démissionné et quitté la ville. Une bande de vingt-cinq agents de police — tous amis de Moroni — avait été soudainement congédiée. Sept bars, un champ de courses, trois maisons de jeu et deux brasseries avaient été repérées et fermées.

« Diable ! enrageait Moroni, si seulement je pouvais sortir de cette damnée retraite et voir ce qui se passe ! »

La veille du jour où il devait enfin sortir, il reçut la visite d'Elmer Stanton, le nouveau chef de la Police.

— Alors, Ben, fit Stanton avec sympathie, on m'a dit que vous étiez à peu près remis, maintenant. C'est fort bien. Je voulais vous demander où vous pensiez aller pour achever votre convalescence? Il paraît que le climat de Californie est très agréable.

— Vraiment ? dit Moroni.

— Vraiment, affirma Stanton.

Les deux hommes s'étudiaient l'un l'autre. Stanton souriait avec calme et assurance. Mais Moroni, lui, ne souriait pas. C'était un géant habillé de somptueuse et voyante façon. Une bague ornée de pierreries étincelait à sa large main gauche ; une épingle de pierrerie étincelait dans sa cravate. Ses yeux sombres étaient vifs et intelligents ; ses cheveux noirs et épais étaient coiffés en brosse au-dessus de son front bas; sa bouche à lèvres minces était large, cruelle, et semblait en perpétuel ricanement. Il poussait la confiance en soi jusqu'à la fanfaronnade et lorsqu'il marchait, le balancement arrogant de ses énormes épaules exprimait tout son mépris pour l'ordinaire humanité.

— Ou bien, pourquoi ne pas essayer le Canada ? suggéra Stanton.

Avec fracas, Moroni laissa tomber son poing sur une petite table.

— Canada, nix, déclara-t-il férocement. Vous pouvez vous sortir cette idée de la tête. Je resterai ici même, à Chicago.

Le sourire de Stanton ne s'altéra nullement.

— J'en suis fâché, Ben, dit-il. Je serais désolé de vous voir poursuivi en justice pour complot. D'autant plus qu'il y aurait pas mal de difficulté pour la caution...

Les épais sourcils de Moroni se froncèrent.

— Complot ? Qu'est-ce que vous racontez-là ? Quel complot ?

— Une conspiration, si vous voulez, répondit le chef de la Police.

Il se tut un instant et reprit :

— Vous partirez d'ici demain après le déjeuner. J'en ai reçu l'ordre. Il y a un très bon train pour l'Est à quinze heures trente. Je serai à la gare pour prendre congé de vous.

De nouveau, il s'arrêta, puis il ajouta négligemment :

— Nous avons un tas de nouveaux juges, maintenant, voyez-vous...

Un éclair rouge passa dans les yeux de Moroni. Pendant quelques secondes, il médita. Il y avait seulement six semaines, il était le roi sans couronne de Chicago. Maintenant il se voyait chassé. C'était une dure pilule à avaler. Mais il ne s'était pas élevé du rang de crieur de journaux à celui de « Fier Tireur » sans avoir appris à jauger une situation avec rapidité et précision.

Il haussa les épaules.

— C'est bien, fit-il brièvement, je vois que vous

avez l'avantage sur moi. Je serai au train demain.

— C'est d'un beau joueur, dit Stanton.

Il fit un mouvement pour partir, puis se ravisa.

— Pourquoi n'iriez-vous pas en Italie ? suggéra-t-il. Vous devez avoir deux ou trois millions en réserve quelque part. Avec cela vous pourriez vivre agréablement n'importe où.

— Pour l'amour du ciel, sortez d'ici ! gronda Moroni. Vous me rendez enragé...

L'après-midi qui suivit, il partit pour Los Angeles. La longue journée de voyage ne fut pas une partie de plaisir. Tous les voyageurs savaient qu'il était dans le train; ils le regardaient fixement à distance et l'évitaient ostensiblement. Les femmes tremblaient quand elles le rencontraient dans les couloirs. Les journaux qu'il lut en route étaient pleins d'allusions méprisantes, raillant sa chute et portant aux nues le nom de Howard W. Stevenson, « L'homme qui nettoya Chicago du tas d'ordures ». Moroni, on ne pouvait s'y tromper, était le tas d'ordures.

A Los Angeles, il se trouva en présence du chef de la Police de Los Angeles, qui lui signifia qu'il n'y avait aucune chambre vacante dans cette florissante cité, et lui suggéra qu'il pourrait essayer de San Francisco. A San Francisco, le chef de la Police de San Francisco l'informa que sa présence n'y était point souhaitée et lui fit ressortir les multiples avantages d'un séjour au Brésil ou au Mexique.

« La peste soit d'eux tous ! se dit Moroni avec abattement. A quoi bon avoir une masse d'argent de côté si c'est pour passer sa vie dans les trains ? »

Il était tout à fait évident que chacun des Etats de l'Union avait entendu parler de lui et qu'aucun

ne se souciait de sa présence. La seule chose à faire était de disparaître pour un temps. Plus tard, peut-être, pourrait-il revenir et régler cette dette avec Howard W. Stevenson.

Peu après, tranquillement et sans faste, sous le nom d'Henry Franklin, il s'embarqua pour l'Europe. Et, le 13 août, il arrivait à Londres.

. . . . . .

James Stretton, venant de la Chine, arriva à Londres le 17 septembre. Il avait coupé la longueur du voyage par un petit séjour à Gênes et à Paris où il avait rencontré un jeune peintre qui lui avait offert, pour la durée de son séjour à Londres, l'usage d'un studio meublé. Il avait accepté l'offre.

Le studio n° 13 à Beefeater's Row, était, parmi tant d'autres, situé dans une impasse assez sombre s'écartant de la voie passante et toute neuve de Brompton Road. Il y avait une petite cuisine-salle de bains et un vaste atelier meublé d'un vieux mais confortable divan, de trois fauteuils en mauvais état, d'une table, d'une grande armoire et d'extraordinaires et incompréhensibles peintures de femmes, d'arbres et de fleurs, peintures signées d'un fulgurant « Ethelbert Morrison ».

Stretton était insensible à l'art pictural et n'éprouvait pas d'indignation devant l'incohérent. En général, du reste, il s'étonnait de peu de choses. Au physique, c'était un garçon de vingt-neuf ans, grand, athlétique, vêtu sans recherche, au visage maigre et halé, aux yeux gris foncé, à la bouche railleuse, aux cheveux drus couleur de sable. Sur les joues et sur la tempe droite, il portait plusieurs petites cicatrices, reliques d'anciens combats. Sa voix était grave et par moments il bégayait un peu. Quant au reste, il avait beaucoup d'argent, une parfaite science de la boxe, un tir infaillible

tant au fusil qu'au revolver et un goût marqué pour hanter les endroits où quelque aventure se tramait. Il aimait les bonnes cigarettes de Virginie, et haïssait la vie paisible et conforme à la loi.

A 11 h. 30, le second soir de son installation dans le studio d'Ethelbert Morrison, il posa le livre qu'il lisait, fouilla dans la poche de son veston, et se souvint qu'il avait oublié d'acheter des cigarettes. Il venait de fumer la dernière. Il jura entre ses dents et décida d'aller jusqu'à Brompton Road pour en chercher. A cette heure de la nuit, Beefeater's Row était sombre et déserte. Comme Stretton fermait la porte d'entrée de son immeuble, il remarqua une grande auto fermée, rangée devant une maison à cinquante mètres plus bas. Un homme, au même moment, entrait dans l'impasse. Il venait juste de dépasser la porte d'entrée de Stretton. Celui-ci le suivit des yeux et le vit s'arrêter à la porte de la maison devant laquelle stationnait l'auto. L'homme mit une clef dans la serrure. Mais à cet instant, les portières de l'auto s'ouvrirent et quatre hommes en surgirent qui se précipitèrent sur lui. Il se tourna à demi vers ses assaillants et poussa un cri qui fut brusquement coupé.

Une courte et confuse lutte suivit ; puis on entendit un coup sourd et l'homme, à la porte du studio, roula sur le sol. Les assaillants avaient évidemment préparé leur plan avec soin ; sans hésitation, deux d'entre eux se baissèrent, soulevèrent le corps et l'emportèrent vers l'auto.

Stretton accourait à toutes jambes vers le lieu du combat.

— Hé là ! cria-t-il.

Les deux hommes portant le corps s'arrêtèrent, surpris. Un autre homme jura et s'élança au-

devant de Stretton en balançant un gros gourdin court.

Stretton, tout en courant, plongea, de telle sorte que le gourdin siffla en l'air juste au-dessus de sa tête. A l'instant ses énormes épaules se redressèrent et son poing massif s'abattit sur la mâchoire de son adversaire. Les pieds de celui-ci s'élevèrent à vingt centimètres au-dessus du sol, il décrivit une sorte d'arc de cercle dans les airs, retomba lourdement et ne bougea plus.

Pendant qu'il était à terre, Stretton l'enjamba et, de nouveau, son poing se leva pour frapper. A la lumière d'un réverbère lointain, Stretton aperçut dans un éclair une face brutale et deux grandes oreilles pareilles à des ailes de chauves-souris. Puis sous le choc du poing s'abattant, la face disparut.

Les deux autres hommes avaient laissé tomber le corps inanimé qu'ils transportaient. Ils accoururent en brandissant leurs armes. Stretton se baissa vers les genoux de son adversaire le plus proche et le saisit dans une espèce d'arrêt de football. Avec fracas, une lourde masse, manquant sa tête de quelques centimètres, fit voler en éclats la glace d'une des portières de l'auto. Mais les pieds du possesseur de la massue furent soudainement soulevés sous lui, il bascula et fut violemment jeté sur le sol, heurtant avec force son compagnon qui seul se releva.

— Restez tranquille ou je tire... dit une voix.

Stretton avait mal calculé le nombre de ses adversaires. Ils n'étaient pas quatre, mais cinq. Celui qui venait de parler était assis au volant de la voiture, légèrement penché en dehors. Son chapeau noir rabattu était enfoncé sur ses yeux de telle sorte que son visage se trouvait dans l'ombre.

Dans sa main droite il tenait un revolver dirigé vers Stretton.

Ce dernier resta immobile. Il y eut un silence. Puis l'homme de la voiture parla de nouveau, d'une voix que sa surexcitation contenue faisait un peu rauque.

— Je ne tiens pas à vous tuer, cela ferait beaucoup trop de bruit et il y en a déjà eu bien assez comme ça, mais si vous ne faites pas ce qui vous sera commandé, je vous jure que je tire. Marchez vers la lumière. Je veux voir votre figure...

Stretton obéit. Pendant que l'homme parlait, il avait, de ses yeux perçants, observé un fait d'importance : la porte du studio était légèrement entr'ouverte : le propriétaire avait donc réussi à tourner la clef dans la serrure au moment où il avait été attaqué.

Après une pause, l'homme au revolver, parla encore, s'adressant cette fois à celui de ses acolytes qui s'était remis sur pied.

— Fourre ces garçons à l'arrière de la voiture, et lui aussi. dit-il en indiquant du canon de son revolver le corps inanimé du possesseur du studio.

C'était l'occasion que Stretton espérait. Il la saisit. Comme le canon du revolver avait quitté la direction de sa poitrine, il plongea subitement en arrière et à gauche. En même temps, il brandit la massue qu'il avait ramassée et la lança. Elle frappa le revolver de l'homme de l'auto et le fit tomber de sa main. Rapide comme l'éclair, Stretton se baissa, empoigna le propriétaire du studio, se jeta avec lui dans l'intérieur de la maison et referma la porte. Le bruit du claquement de la porte fut suivi immédiatement par celui de l'auto qui démarrait.

Stretton regarda autour de lui. Il était dans un étroit couloir faiblement éclairé, avec une porte

sur la gauche. Au bout du couloir, un escalier conduisait aux étages supérieurs. La porte de gauche était entre-bâillée. Stretton l'ouvrit et pénétra dans une vaste chambre, avec une petite fenêtre au fond et une large baie en avant, qui donnait sur Beefeater's Row. Du plafond pendait une lampe à gaz en veilleuse. Dans cette lumière incertaine Stretton pouvait à peine distinguer les formes confuses d'un chevalet, d'une table et d'une quantité de toiles accrochées aux murs. Il tira la longue chaîne qui pendait de la lampe à gaz et la pièce se trouva brillamment éclairée.

Il pouvait bien voir, à présent. La première chose qui le frappa, ce fut, sur le mur qui lui faisait face, le portrait d'une jeune femme. La peinture était étonnamment vivante et donnait l'illusion que la jeune femme, remarquablement belle et qui avait le type étranger, allait surgir de la toile. Sous des sourcils sombres finement arqués, ses yeux étaient légèrement obliques. Ils semblaient de velours noir. Ses cheveux ondulés étaient d'un noir profond. Ses pommettes étaient un peu saillantes et son teint de cette pâleur crémeuse mais pleine de santé qui se rencontre souvent chez les Slaves. Ses lèvres, très rouges, s'entr'ouvraient en un sourire énigmatique et presque provocant. Elle était vêtue d'une robe du soir en dentelle noire, relevée d'une large rose rouge piquée juste au-dessus de la taille, robe très ajustée, et découvrant des bras et des épaules d'une parfaite blancheur et d'un modelé magnifique. Au bas du cadre était fixée une petite plaque sur laquelle on lisait :

TANIA

par Lindley Stevenson

Mais pour l'instant, le portrait d'une séduisante étrangère n'intéressait pas Stretton. Il vit un divan bas, dans un coin du studio et y porta l'homme. Vu à la lumière, c'était un garçon de vingt-deux ou vingt-trois ans, au visage régulier et sympathique. Son pouls battait régulièrement. Sa respiration était naturelle. Son chapeau l'avait préservé d'une blessure, mais il portait à gauche de la tête une bosse de la grosseur d'un petit œuf. Stretton desserra son col et sa cravate de soirée.

La porte grinça.

— Lindley ! dit une voix.

Stretton tourna la tête. Une jeune fille était entrée et le regardait de ses yeux bleus dilatés par la surprise. Elle était jeune, vingt ans environ, et très jolie ; ses cheveux étaient en désordre et ses vêtements semblaient avoir été mis à la hâte.

Elle se tint un instant à la porte, les yeux fixés sur Stretton, toujours penché sur le jeune homme inerte et qui la regardait par-dessus son épaule gauche.

— ... Qu'est-ce qui ?... commença-t-elle, d'une voix alarmée : Lindley !...

Elle se précipita vers le divan. Stretton se releva.

— Il va très bien, dit-il d'un ton calme. Il a seulement reçu un choc sur la tête. Dans une minute ou deux il reviendra à lui...

— Un choc sur la tête ?

La jeune fille se pencha avec sollicitude vers le jeune homme.

— Il n'y a pas d'autre dommage, affirma Stretton, bégayant par instants. Je voudrais bien de l'eau pour laver sa tête, et quelque chose comme du whisky ou du brandy à lui faire avaler.

Malgré son émotion la jeune fille n'avait pas perdu toute présence d'esprit. Elle se dirigea vers

un autre coin du studio, tira un rideau qui démasqua un robinet et remplit une cuvette d'eau.

— Je vais laver sa tête, dit-elle, vous trouverez du whisky ou du brandy dans l'armoire.

Contre un des murs du studio se trouvait une grande armoire où Stretton découvrit plusieurs bouteilles à l'aspect engageant. Il cherchait le brandy lorsque la sonnerie d'un téléphone posé sur un petit bureau à côté de lui retentit. Il réfléchit une seconde. Qui pouvait bien appeler à cette heure inusitée ? Peut-être y avait-il un lien entre l'attaque et ce coup de téléphone. Il décrocha.

— Allo ! dit-il.

— Ici, Tania, fit une voix qui, sous l'empire d'un doute, ajouta : est-ce vous, Lindley?

La voix était grave, légèrement rauque, mais singulièrement musicale, une voix qui fit de nouveau penser Stretton à du velours noir. Cette voix convenait merveilleusement à la femme dont le portrait était au mur.

— Non, ce n'est pas Lindley, répondit-il.

— Ce n'est pas Lindley ? répéta à l'autre bout du fil la voix, avec une nuance d'effroi. Qui êtes-vous ? Où est M. Stevenson ?

— Que lui voulez-vous ? demanda Stretton.

— Je... commença la voix, puis... cela ne fait rien...

Et le bruit du récepteur raccroché suivit.

Stretton quitta le téléphone. A ce moment le jeune homme s'agita légèrement sur le divan, leva une main vers sa tête, puis s'assit avec peine.

— Qu'est-ce que j'ai donc à la tête ? demanda-t-il faiblement.

Il cligna vers la jeune fille et vers Stretton.

— Dites ? Que signifie tout cela ? Comment suis-je venu ici ?

Stretton emplit un verre de brandy et le tendit au jeune homme.

— Buvez cela. C'est moi qui vous ai ramené ici. Je passais juste au moment où des hommes vous ont frappé à la tête. Ils se sont enfuis et comme cet endroit me semblait être votre domicile, je vous y ai ramené. Avez-vous une idée de ce que tout cela signifie ?

— J'ai entendu un bruit effrayant, je suis descendue et j'ai trouvé ce monsieur en train de vous étendre sur le divan, dit la jeune fille. Qu'est-ce qui s'est passé, Lindley ? Vous vous êtes battu avec quelqu'un ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Ah ! je me sens mieux. Non, je n'ai eu aucune sorte de querelle avec personne. Rien dont je me souvienne. Et j'étais aussi sobre qu'un nouveau-né. J'ai dîné avec les Anstruthers, à Wimpole Street. En les quittant, je suis allé jusqu'au Criterion avec Redman pour lui parler d'une exposition de mes toiles dans sa galerie. Après quoi, j'ai pris le métro jusqu'à Brompton-Road et j'ai fait à pied le reste du chemin jusqu'ici. Il y avait une auto arrêtée devant la maison quand je suis arrivé. Je n'y ai pas fait particulièrement attention. J'ouvrais la porte quand j'ai entendu courir derrière moi. Quelqu'un m'a empoigné, je me suis débattu, on m'a donné un coup sur la tête. C'est tout, je crois.

— Le plan devait être de vous enlever, dit Stretton. Ils vous emmenaient vers leur auto quand je les ai dérangés.

— Ah ! c'est cela ! s'exclama le jeune homme d'une voix un peu effrayée. Alors, c'est qu'ils ont appris qui je suis.

— Et qui donc êtes-vous ? s'enquit Stretton avec douceur, vous ne seriez pas le roi d'Arabie, par

hasard ? J'ai entendu dire qu'il devait venir à Londres ces jours-ci.

Le jeune homme sourit.

— Je ne suis rien de bien important. Mon nom est Lindley Stevenson, auteur de tableaux assez quelconques. Mais mon père est Howard W. Stevenson, de l'Amalgamed Motors : c'est un nom qui fait quelque bruit en Amérique. Je n'ai pourtant dit à personne qui est mon père, et personne, sauf deux ou trois amis très intimes, ne sait que je suis ici à Londres pour faire de la peinture. Voyez-vous, je ne suis pas dans les meilleurs termes avec le vieux monsieur... nous ne nous écrivons même pas. Il n'approuve pas mon idée d'être peintre. Mais si une bande d'enragés m'enlevait, je crois bien qu'il leur payerait une coquette rançon pour me libérer.

— Mais, Lindley, il faut appeler la police, dit la jeune fille. Nous aurions déjà dû l'avertir.

Lindley Stevenson sourit et secoua la tête.

— Rien à faire, dit-il. La police, c'est très bien pour les gens qui sont incapables de se défendre eux-mêmes. Mais je crois que j'en suis capable. Et un peu d'exercice musculaire me fera grand bien. Il y a au moins sept ou huit semaines que je ne peins plus rien de propre.

Il se tourna vers Stretton.

— Je ne sais pas qui vous êtes, mais je suppose que j'ai à vous remercier de m'avoir sorti d'une marmelade plutôt nauséabonde !

Et il ajouta :

— Je pense que ces voyous ont pris la fuite dès qu'ils vous ont vu ?

— Non, pas tout à fait. Mon nom est Stretton. J'habite le studio de Morrison, un peu plus bas dans l'impasse.

— Je le connais. Un bon copain, mais un fichu

peintre, dit aimablement Lindley. Je vous présente à Mary... Miss Fraser. Et à présent, je crois qu'un petit coup d'alcool...

Il se leva et alla en chancelant un peu vers l'armoire où Stretton avait trouvé le brandy.

— Brandy, whisky, gin, porto, sherry, grand Marnier, chartreuse... et je ne sais quoi d'autre... Choisissez...

— Whisky, pour moi, volontiers, dit Stretton.

— Et quoi pour Mary ? demanda Lindley. Voulez-vous que je vous fasse du café ?

La jeune fille secoua la tête.

— Non, merci, je rentre chez moi, je vais me coucher.

Elle alla vers la porte, puis s'arrêta et le regardant avec anxiété :

— A votre place, Lindley, je ne boirais pas trop et je ne me coucherais pas trop tard, après ce coup sur la tête. Et je voudrais que vous avertissiez la police...

Lindley lui sourit affectueusement.

— Je prendrai bien soin de moi, promit-il. Encore merci pour être descendue !

Elle leur souhaita le bonsoir et partit. Stretton ne resta pas longtemps après son départ. Mais assez de temps pour obtenir un renseignement qu'il souhaitait.

— Pouvez-vous me dire qui c'est ? demanda-t-il en désignant le portrait de jeune femme accroché au mur, il me semble que je la connais.

— Bien sûr, c'est Tania Ramenoff, répondit Lindley. Et c'est le meilleur portrait que j'aie jamais fait.

— Oui, c'est du bon travail, approuva Stretton.

Ayant obtenu le renseignement qu'il désirait, il

vida son verre et prit congé après avoir promis de revenir de bonne heure le lendemain matin.

Il longea l'impasse jusqu'à son propre studio, consulta l'annuaire du téléphone et chercha Ramenoff. En peu d'instants, il trouva : Ramenoff, miss T., 17 a, Mickleburgh Square. Il quitta son studio, héla un taxi qui passait et se fit conduire à cette adresse, tout en se disant qu'il perdait probablement son temps.

N° 17 Mickleburg Square était un vaste immeuble composé de petits appartements, et 17 a était au premier étage. Il sonna. La brune jeune femme du portrait ouvrit la porte en personne. Malgré l'heure tardive elle était entièrement habillée.

Stretton fut obligé d'admettre que le portrait de Lindley Stevenson ne faisait que lui rendre justice. Elle était extraordinairement séduisante.

— Miss Ramenoff ? demanda-t-il.

Elle inclina la tête et il ajouta :

— Je voudrais vous dire quelques mots, si vous le permettez.

Elle ne parut pas trop surprise qu'un inconnu lui fît cette demande à une pareille heure de la nuit. Elle le considéra gravement. Puis, de cette voix basse, légèrement rauque, dont il se souvenait :

— Entrez.

Elle l'introduisit dans un petit salon meublé avec goût. Ses manières étaient calmes mais il y avait un feu caché dans ses yeux sombres.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

Stretton la regarda droit dans les yeux.

— Je voudrais savoir, répondit-il, comment vous saviez que ce soir on tenterait d'enlever Lindley Stevenson?

Pendant une fraction de seconde, les yeux noirs s'ouvrirent plus larges. Il vit que ses mains se contractaient. Puis elle redevint maîtresse d'elle-même.

— Une tentative d'enlèvement... Lindley Stevenson ? répéta-t-elle sur un ton de surprise.

Puis elle ajouta négligemment, un rien trop négligemment :

— J'espère que cela n'a pas été couronné de succès ?

Stretton décida une expérience hardie. Son regard froid et persistant ne quittait pas le visage de Tania Ramenoff.

— Non, dit-il lentement, cela n'a pas été avec succès, et on pourrait dire, tout à la fois, que c'est pourtant avec trop de succès. Lorsque vous avez téléphoné à son studio, je venais de transporter son corps dans son studio et de le déposer sur le divan.

Le visage de la jeune femme sembla se crisper. Elle murmura d'une voix angoissée :

— Le transporter !...

— Oui, le transporter, répéta Stretton. Et je veux savoir qui est responsable de cet attentat contre lui.

Pendant un long moment, elle ne parla pas. Les sourcils légèrement froncés, elle restait immobile, luttant pour demeurer maîtresse d'elle-même. Enfin elle tourna son regard lentement vers Stretton. A présent ce n'était plus d'un feu caché que brillaient ses yeux sombres, mais de tout l'éclat de la haine et d'une furieuse et vengeresse détermination.

— Moroni et Tarver, dit-elle lentement et délibérément. Moroni est un bandit américain. Tarver est Anglais. Ils forment ensemble une espèce d'association.

— Et où peut-on les retrouver ? demanda Stretton.

— Ça, je ne le sais pas, dit-elle.

A cet instant, de l'antichambre, vint le bruit d'une clef dans la serrure de la porte d'entrée. Des pas, puis la porte du salon s'ouvrit et un homme entra. Il était de moyenne taille, avec les mêmes pommettes saillantes et le même teint pâle que la femme. Mais là se bornait la ressemblance entre eux. Ses cheveux étaient plus clairs, sa bouche était molle, ses yeux fuyants. Il parla, en entrant, sans voir Stretton qui reconnut la voix de l'homme qui l'avait menacé d'un revolver.

— Un sacré ratage, commença-t-il, hargneusement... nous...

Apercevant Stretton, il se tut ; au même moment il le reconnut et jura. Sa main droite sortit de sa poche un revolver. Mais Stretton bondit et le lui arracha. L'arme tomba sur le parquet. Les deux hommes s'empoignèrent.

Le combat fut de courte durée. Stretton souleva de terre son adversaire et l'emporta à travers la pièce jusqu'à un large sofa où il l'étendit.

— Restez où vous êtes, tous les deux, et ne bougez pas, dit la femme.

Elle s'était rapidement baissée et avait ramassé le revolver dont elle les menaçait.

Il y eut un silence. Stretton était debout, le dos au mur, les bras tranquillement croisés. Tania se tourna vers l'homme du sofa et il frémit devant la colère qui brillait dans ses yeux.

— Ainsi, vous m'avez menti, Alexis, dit-elle d'une voix froide et sèche, vous m'aviez promis de ne pas lui faire de mal.

L'homme fit un geste égaré.

— Mais, nous ne lui avons pas fait de mal, protesta-t-il faiblement. A la fin Simon l'a frappé à la tête, mais ce n'était pas terrible.

— N'essayez pas de mentir encore, dit-elle avec mépris. Il est mort, je le sais. Cet homme me l'a dit.

— Non, non, dit tranquillement Stretton. J'ai seulement dit que je l'avais transporté sur le divan. je n'ai pas dit qu'il était mort.

D'un bond, elle se tourna face à lui.

— Vous... vous m'avez laissé croire qu'il était mort, lui reprocha-t-elle.

Stretton l'admit.

— Et il n'est pas mort? Il vit? dit-elle, ardemment.

Stretton sourit.

— Mais oui, il est tout ce qu'il y a de plus en vie, dit-il.

Elle soupira, comme profondément soulagée, et abaissa sa main armée du revolver. L'homme qu'elle avait appelé Alexis se dressa soudain.

— Qui est cet homme, Tania ? Comment est-il entré ici ?

Elle leva imperceptiblement les épaules. La flamme avait quitté ses yeux. Toute vitalité semblait, pour le moment, l'avoir abandonnée.

— J'ai téléphoné au studio, expliqua-t-elle avec lassitude. C'est lui qui a répondu. Quelques minutes après, il est arrivé ici. Comment il a eu l'adresse, c'est ce que j'ignore.

— Stevenson était sans connaissance lorsque je vous ai répondu. J'avais vu votre portrait, avec votre prénom en bas. Quand Stevenson est revenu à lui, je lui ai demandé votre nom et j'ai cherché ensuite dans l'annuaire, dit Stretton.

— Vous avez téléphoné au studio, cria d'une

voix exaspérée Alexis ; êtes-vous folle ? Pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle haussa encore les épaules.

— Qu'est-ce que cela fait ? demanda-t-elle avec la même lassitude.

— Vous vouliez essayer de l'avertir, voilà pourquoi vous l'avez appelé ! cria-t-il, furieux.

Elle le regarda en face et sourit dédaigneusement.

— Oui, je voulais l'avertir. C'est pourquoi je l'ai appelé. Puis cet homme est arrivé ici et il m'a fait croire que Lindley était mort. Il m'a demandé qui en était responsable. J'ai répondu que c'étaient Moroni et Tarver.

Le visage d'Alexis se décomposa.

— Vous lui avez dit cela, hurla-t-il en bondissant vers elle pour empoigner le revolver.

« Donnez-moi...

Mais Stretton quitta le mur, posa sa large main sur le visage de l'homme et le fit retomber sur le sofa.

— Pas de folie, dit-il sévèrement. Ce n'est pas une heure pour tuer quelqu'un dans un appartement respectable. Vous seriez pris avant d'avoir fait cent mètres.

Il se tourna vers la jeune femme.

— Mieux vaut me donner ça... ce sera plus sûr.

Il prit le revolver dans la main sans résistance de la femme.

— Merci, dit-il, et il le glissa dans sa poche.

Puis il se dirigea tranquillement vers la porte.

— Je crois que ce sera tout pour ce soir, dit-il gaiement. Il est un brin tard. Mais je suis sûr que nous nous reverrons.

Il passa tranquillement la porte, la referma der-

rière lui, traversa l'antichambre et quitta l'appartement. A une station proche, il prit un taxi et revint à Brompton Road. Il quitta le taxi, acheta des cigarettes et rentra chez lui. Dans son studio, il fuma tout en buvant un whisky-soda, puis il alla se coucher, et dormit parfaitement bien.

CHAPITRE II

PASSÉ MINUIT...

Robinson Tarver et Benito Moroni étaient encore en train de causer dans le confortable bureau qu'occupait Tarver dans une maison d'apparence hautement respectable à Maidstone Gardens. Sur de petites tables à portée de leur main, ils avaient du whisky et des cigares. Moroni, énorme, alerte, débordant de vie, mais toujours vêtu de façon trop riche et trop voyante, détonait légèrement dans ce décor d'élégance discrète et solide.

Tarver, au contraire, était en parfaite harmonie avec le cadre.

C'était un homme de quarante-cinq ans, solidement bâti et plein de désinvolture. Il avait tout à fait le type de l'homme d'affaires qui, chaque matin, gagne son bureau de la Cité dans une belle auto. Son visage était rose, large et luisant, son crâne chauve et imposant et son sourire tout à fait aimable et bénin. Mais ses yeux pâles étaient froids et observateurs. Ils conservaient leur froideur et leur indéfectible méfiance, même dans ses moments de gaieté. Et peut-être les moments qu'il passait à converser avec l'inspecteur Maynard, de Scotland-Yard, étaient-ils parmi les plus gais...

L'inspecteur Maynard, lui aussi, était fort jovial

en ces occasions-là. Depuis des années, il savait que Tarver était derrière la plupart des affaires criminelles de Londres ; depuis des années il le poursuivait et pas une fois il n'était arrivé à le prendre sur le fait.

Mais pour l'instant, loin de l'inspecteur Maynard, Tarver et Moroni étaient en train de discuter.

— Fichu boulot, disait Moroni d'un ton méprisant, si ces idiots avaient travaillé proprement, ce garçon serait bel et bien entre nos mains, à l'heure qu'il est. Comment diable cela a-t-il pu rater ?

— Je vous ai dit ce que Ramenoff a raconté, c'est-à-dire tout ce que je sais, répondit Tarver avec calme. Le garçon avait son compte et ils allaient le transporter dans l'auto quand le champion local est arrivé sur les lieux sans crier gare. Il en a mis trois hors de combat avant qu'ils aient su ce qui leur arrivait, il a empoigné Stevenson, l'a enfourné dans la maison et a fermé la porte. Le tour était joué.

— Si mes types avaient été là, déclara Moroni avec jactance, ils auraient percé cet individu de tant de trous que ce qui en serait resté aurait pu servir d'écumoire.

— Possible ; mais vos types n'étaient pas de l'affaire, fit doucement Tarver. Et laissez-moi vous dire que mes types à moi sont hors de cause. Ce n'est pas souvent qu'ils ratent quelque chose.

Il eut un sourire suffisant.

— Je n'ai jamais vu la couleur d'une prison, je n'ai jamais été expulsé de ma ville, ce n'est pas déjà si mal pour un homme qui joue le jeu depuis si longtemps...

Les yeux de Moroni s'allumèrent dangereusement et il rougit.

— Tandis que moi je ne peux pas en dire au-

tant, n'est-ce pas ? Ça se peut, mais c'est que le sort a tourné à fond contre moi. Howard Stevenson, ce sale individu, a déchaîné sa campagne juste au moment où j'étais malade, autrement il n'aurait jamais réussi. Et, en tout cas, en quittant l'Amérique, j'ai emporté un joli magot, quelque chose comme quatre cent mille livres anglaises... Dites, combien en avez-vous mis de côté, depuis le temps que vous dirigez cette bande d'empaillés à sang de navet ?

Tarver verdit. Le sujet lui était sensible. Au cours d'une carrière de vingt ans d'activité criminelle pleine de succès il avait amassé une énorme fortune qu'il croyait avoir placée sagement. Et finalement tout avait été englouti jusqu'au dernier sou dans le krack du Cumberland Investment Trust. Le résultat était qu'il se voyait pressé par de multiples créanciers. Son association avec Moroni était une tentative désespérée. Il lui fallait la forte somme, pas tant pour satisfaire ses créanciers que pour organiser un départ sans tambour ni trompette pour quelque contrée éloignée où il pourrait mener une vie agréable et retirée.

— Nous n'allons pas nous disputer, Ben, dit-il d'un ton conciliant. Je reconnais que vous avez très bien réussi en Amérique et que vous auriez fait encore mieux si la chance n'avait pas tourné contre vous. Mais peu importe. Le fait est qu'il y a pour nous deux beaucoup d'argent à prendre dans Londres...

— Sûr ! répondit Moroni plein de joie. C'est la reine des villes pour jouer le grand jeu ; pas trace d'autre bande de gangsters, et une police armée uniquement de petits bâtons !...

Il se leva et se mit à arpenter la pièce,

— Dans peu de jours, nous allons être tout à

fait organisés. Nous aurons des autos, nous aurons des mitrailleuses, et les hommes seront prêts. Ce qu'on pourra faire ici, ça ne sera pas rien ! J'ai tout un plan dans ma tête. Il faudra bien un mois avant que la ville se rende compte de ce qui lui arrive ; un autre mois pour qu'elle s'organise assez pour nous combattre. D'ici là, nous avons le temps de rafler tout ce qui nous est nécessaire pour le reste de nos jours et alors, nous disparaissons en douce...

— Exactement, approuva Tarver, je suis d'accord sur toute la ligne. La seule chose que je ne comprenne pas, c'est pourquoi vous êtes si acharné à enlever le jeune Stevenson. Son père vous a joué un sale tour, c'est sûr, et j'ose dire que vous pourriez tirer de lui une fameuse rançon si vous capturiez son fils... Mais le vieux est en Amérique, et les négociations seraient rudement dangereuses !

Est-ce la peine de s'y risquer quand nous avons sous la main tellement d'autres projets plus faciles à réaliser ?

Moroni interrompit brusquement sa promenade.

— Rançon ? gronda-t-il, qui a jamais parlé de rançon ?

Il courba ses grosses épaules et avança la tête comme s'il allait combattre.

— Ecoutez-moi. A Chicago, j'avais la partie plutôt belle, j'étais le « Fier Tireur », tout m'était facile, chacun m'était dévoué. Ils savaient bien que cela valait mieux pour eux. Puis je suis tombé malade et cette fripouille de Stevenson en a profité pour m'attaquer en traître. Et vous croyez qu'il l'emportera en paradis ? Laissez-moi rire !

Sa voix tremblait d'une indignation sincère. Puis il prononça ces mots horribles :

— Je ne me soucie pas de tirer une rançon de ce

garçon, et pas davantage de le supprimer ; mais quand j'en aurai fini avec lui et que son père le reverra, alors, il regrettera que je ne l'aie pas plutôt tué...

Tarver fit la grimace. Une soif de vengeance à laquelle nul profit matériel n'était attaché n'intéressait pas sa nature insensible et avide. Il n'avait pas l'ardeur de tempérament du Sicilien Moroni. Mais il n'était pas en situation de discuter.

— Alors, en somme, vous ne poursuivez qu'une revanche ?

— Exactement...

Une sonnerie retentit au-dessous d'eux. Tarver sursauta.

— La porte d'entrée ? Je me demande qui diable cela peut être. A regret, il sortit son imposante masse du fauteuil où il était assis, quitta la pièce et alla ouvrir. Sur le seuil se trouvait l'homme qui était entré chez Tania Ramenoff pendant son entretien avec Stretton. Tarver l'accueillit sans chaleur.

— Qu'y a-t-il, Ramenoff ? Qu'est-ce qui vous amène à une heure pareille ? Je vous ai souvent dit de ne pas venir ici sans nécessité absolue.

— Mais c'était nécessaire, je ne pouvais pas faire autrement, répondit l'autre nerveusement.

— Alors, montez.

Ils gravirent l'étage et entrèrent dans la pièce où attendait Moroni. D'un geste, Tarver engagea le nouveau venu à se servir du whisky. Ramenoff emplit presque à moitié le verre d'alcool pur et le porta à ses lèvres d'une main qui tremblait.

— Que diable vous arrive-t-il ? demanda rudement Tarver.

Il semblait que Ramenoff ne sût par où commencer.

— C'est... c'est ma sœur... dit-il faiblement.

Tarver se détendit. L'inquiétude fit place à la gaîté.

— Eh bien, qu'est ce qui lui arrive ? Est-elle sur le point de se marier ?

Ramenoff secoua la tête.

— Non... Mais elle... elle a téléphoné chez Stevenson ce soir, juste après notre tentative...

— Ah ! vraiment, dit Tarver.

Son ton n'avait plus rien de cordial. Il était froid et hostile.

— Et alors ?

— Il y avait là cet homme, cet homme qui est intervenu, c'est lui qui a répondu au téléphone. Après quoi, il s'est procuré l'adresse et il est venu la voir.

Il s'arrêta, but une gorgée de whisky et continua :

— Il lui a fait croire que nous avions tué Stevenson. Puis il lui a demandé qui était responsable de l'attaque... Et... et elle le lui a dit.

— Vous voulez dire qu'elle lui a appris mon nom ? demanda Tarver d'une voix lente.

Ramenoff fit oui de la tête.

Jusque-là, Moroni s'était tenu penché en avant d'un air de profonde attention. Il se leva d'un bond et sa grosse patte saisit Ramenoff à la gorge. Il avança son visage à moins d'un centimètre de celui de Ramenoff et murmura dans un grondement rauque :

— Avez-vous révélé mon nom à cette femme ?

La face de Ramenoff était d'une blancheur crayeuse. La mort était dans les yeux de Moroni dardés sur les siens. Pour sauver sa vie, il mentit.

— Non, fit-il faiblement, jamais je n'ai dit votre nom, je vous le jure.

Tarver posa sa main sur le bras de Moroni.

— Lâchez-le, Ben, laissez-moi faire avec lui.

Moroni desserra sa prise à regret. Ramenoff s'écroula dans un fauteuil. Quant à Tarver, il l'observait de haut, les bras croisés, avec le même regard glacé que tout à l'heure en lui ouvrant la porte.

— Vous savez ce qui vous attend s'il m'arrive quoi que ce soit,. vous n'avez pas perdu ça de vue, n'est-ce pas ? Pourquoi avez-vous parlé de moi à votre sœur ?

— Je... je voulais... je voulais avoir son aide et elle ne me l'aurait pas donnée si elle n'avait pas su que...

— ... Que vous étiez en danger d'être pendu si vous n'aviez pas cette aide ?

— Ou... Oui...

Tarver sourit. Que Tania Ramenoff eût révélé son nom à Stretton ne l'inquiétait pas beaucoup. Bien sûr, Stretton pouvait avertir la police, mais aucune preuve n'existait contre lui.

— Et alors elle vous a aidé, comme une sœur bonne et affectueuse ?... Bon ! Peut-être lui donnerons-nous bientôt une autre occasion de vous aider encore. Mais pour ce qui est de ce soir, pourquoi avait-elle téléphoné chez Stevenson ? Par hasard, ou autrement ?

— Je... je crois qu'elle aime bien Stevenson. Et j'avais promis qu'on ne lui ferait aucun mal ; alors, quand ce garçon est venu lui dire...

— Oui, je vois, dit Tarver, quand elle a cru que vous lui aviez menti et qu'il était arrivé du vilain au cher Stevenson, alors, ça lui a été bien égal de risquer votre peau à vous... Mais, dites-moi quelque chose de plus de l'autre homme, de quoi a-t-il l'air ? Est-il habillé comme un bourgeois ?

— Je... je ne sais pas qu'en penser. Je vous ai

dit qu'il est costaud... Plus mince mais aussi fort que Ben...

— M. Moroni, s'il vous plaît, grogna Moroni du fond de son fauteuil.

— Je veux dire que M. Moroni, se reprit en hâte Ramenoff. Sa voix est plutôt calme, mais par moments, il bégaye. Et il est très hâlé, comme s'il venait de pays lointains.

Il y eut un silence pendant lequel Tarver réfléchit.

— Je n'arrive pas à le situer, remarqua-t-il. Il n'est pas du personnel de la police, ou alors, c'est un nouveau. Il est possible aussi que ce garçon joue le jeu pour son compte... Je me demande qui diable il peut être?

— J'aimerais bien jeter un coup d'œil sur le phénomène, dit Moroni. Je ne me soucie pas du tout d'aucune initiative privée venant s'exercer sur mes plates-bandes.

Tarver prit un cigare et en coupa l'extrémité d'un air absorbé. Puis il se tourna vers Ramenoff.

— Rentrez chez vous tout droit. Et n'ouvrez plus la bouche de quoi que ce soit. J'aurai probablement bientôt besoin de vous et de votre sœur. Jusque-là, tenez-vous tranquille et ne bougez pas. C'est compris ?

— Oui, fit Ramenoff.

— Très bien. A présent, filez.

Ramenoff parti, Tarver qui l'avait accompagné à la porte rejoignit Moroni.

— Ce garçon a cessé d'être utilisable, dit-il. Je verrai à m'en débarrasser.

— Il n'y a pas autre chose à faire, dit Moroni. Je n'admettrai aucune brebis galeuse dans ma troupe.

Il s'arrêta, comme frappé par une idée.

— Dites-moi, reprit-il, pourriez-vous savoir si le jeune Stevenson a averti la police ?

— Oui, dit Traver, c'est ce que j'ai l'intention de faire. J'aime toujours à être exactement au courant des choses. Mais pourquoi me posez-vous cette question ?

— Tâchez seulement de m'avoir vite la réponse... Je vais mettre en branle trois ou quatre de *mes* hommes, et à moins que ce jeune imbécile ait mobilisé un cordon de police de trois mètres d'épaisseur autour de lui, je l'attrape cette nuit.

— Cette nuit ? dit Tarver stupéfait.

— Pourquoi pas ? Frapper fort et vite, c'est ma manière. Il ne s'attend certainement pas à une autre attaque avant demain. Profitons-en. Autre chose : si le gaillard qui s'en est mêlé tout à l'heure est encore là, nous l'attrapons du même coup. S'il n'y est pas, ça risque de l'amener tout courant chez la sœur de Ramenoff, dès demain matin, et cela donne une chance de l'y prendre.

Je file et je vous téléphone dans trois quarts d'heure.

Il quitta la maison et, dans le délai indiqué, il téléphonait. Sa conversation avec Tarver fut brève.

— Alors ?

— Les voies sont libres.

— Parfait. A tout à l'heure.

A trois heures et demie du matin, une grande auto fermée s'arrêta silencieusement devant le studio de Lindley Stevenson. Deux hommes en descendirent et se dirigèrent vers la porte. Deux autres prirent le guet dans la rue sombre et silencieuse. Un des hommes força savamment la serrure de la porte qui s'ouvrit sans bruit. Très tranquillement, les deux complices atteignirent le couloir, puis la porte du studio qu'ils ouvrirent. L'un d'eux alluma

une lampe de poche qui leur fit voir Lindley Stevenson profondément endormi sur son divan. Il était couché sur le côté droit, le bras gauche hors des couvertures, le visage profondément enfoncé dans l'oreiller, et tourné du côté du mur.

— Allons-y...

Ils traversèrent sans aucun bruit la pièce. L'un d'eux prit Stevenson par l'épaule. Il s'étira, grogna et entr'ouvrit les yeux, puis il les ouvrit plus grands.

— Qu'est-ce que c'est ?... balbutia-t-il d'une voix ensommeillée, en soulevant sa tête de l'oreiller.

Un sac de sable tomba sur lui avec un bruit sourd et le rejeta en arrière, évanoui. Un des hommes arracha les couvertures, puis il se baissa et chargea sur ses épaules le corps inerte du jeune homme que vêtait un pyjama. Doucement, sans bruit, comme ils étaient venus, ils retraversèrent le studio et gagnèrent la porte extérieure. Là, ils s'arrêtèrent un instant pour observer la rue. De l'auto, une voix murmura avec anxiété :

— Ça y est ?

— Bien sûr. Nous l'avons.

— Avancez, alors, et faites vite...

Les deux hommes traversèrent le trottoir, déposèrent le jeune homme inanimé à l'arrière de l'auto et la voiture s'éloigna sans bruit dans la nuit.

CHAPITRE III

ENTRETIEN AVEC UNE VAMP

Le matin suivant, à huit heures, Stretton sortit de son lit et alla prendre le journal et la bouteille de lait déposée à sa porte. Il se baigna, se rasa, puis prépara son déjeuner, qu'il absorba tout en lisant le journal. Il apprit, sans grand intérêt, que le gouvernement conduisait le pays à la ruine, que de graves problèmes se posaient pour l'Empire Britannique et que de formidables préparatifs étaient faits en vue de la réception du roi d'Arabie, attendu à Londres quelques jours plus tard pour un séjour d'un mois.

Son déjeuner fini, il fuma une cigarette et, vers neuf heures, il sortit pour aller sonner à la porte de Lindley Stevenson.

La porte lui fut ouverte par un petit homme assez trapu. au visage blanc et rose, aux yeux gris, et aux cheveux légèrement clairsemés. Il avait une main dans la poche de son veston de serge bleue impeccablement coupé. Un petit homme très correct, du genre médecin pour familles riches. Ses yeux gris détaillèrent Stretton avec soin comme pour l'évaluer.

— Bonjour, monsieur, dit Stretton, je voudrais voir M. Stevenson.

— Entrez, dit l'homme, qui avait l'accent américain.

Stretton le suivit dans le studio. Lindley Stevenson n'y était pas. Les draps et les couvertures du divan étaient en désordre sur le plancher. Tout le reste avait un aspect normal. Debout près de la fenêtre, se tenait Mary Fraser, la jeune fille dont Stretton avait fait la connaissance le soir précédent. Son joli visage était plein d'étonnement et d'inquiétude.

— Ah ! C'est vous ! s'exclama-t-elle à la vue de Stretton, Lindley n'est pas là, il a disparu.

Elle se tourna vers le petit homme :

— C'est ce monsieur qui était là hier soir, expliqua-t-elle.

— Je l'ai reconnu d'après votre description, Permettez-moi de me présenter, dit-il, Peters, J.-D. Peters. Enchanté de faire votre connaissance.

— Capitaine Peters, de la police de New-York ? interrogea Stretton en lui serrant la main.

— Autrefois de la police de New-York, aujourd'hui détective privé, à mon propre compte. Howard Stevenson m'a envoyé à Londres, où j'avais déjà travaillé, pour veiller sur son fils. Je suis arrivé la nuit dernière et je suis venu tout droit ici ce matin, mais il paraît que le garçon n'est pas au gîte.

— Il est peut-être sorti pour déjeuner, suggéra Stretton, non parce qu'il le croyait, mais pour rassurer Mary Fraser.

La jeune fille secoua la tête.

— Jamais il ne fait cela. C'est toujours moi qui prépare le déjeuner dans mon studio et qui le lui descends. Je l'apportais quand M. Peters a sonné. D'ailleurs, où est son pyjama ? Il le laisse toujours

sur le divan et il n'y est pas. Je crois que nous devrions avertir immédiatement la police.

— Assurément, dit Peters, je vais téléphoner à un de mes amis à Scotland-Yard. Mais, auparavant, je voudrais causer un peu avec M. Stretton.

Il eut un silence significatif, un bon sourire éclairant sa face joufflue. Pendant une seconde, personnne ne souffla mot. Puis Mary dit, non sans quelque mécontentement :

— Vous désirez que je me retire ?

— Juste pour un instant, si vous le voulez bien. Peut-être auriez-vous la gentillesse de téléphoner à la police depuis votre studio et de demander à l'inspecteur Maynard de venir me parler ? Je pense qu'il viendra, il me connaît très bien.

Mary sortit, heureuse d'avoir quelque chose d'utile à faire. Peters se tourna vers Stretton.

— A présent, monsieur Stretton, pourriez-vous me raconter exactement ce qui s'est passé ?

Stretton raconta brièvement les événements, y compris sa visite chez Tania Ramenoff. Lorsqu'il eut terminé Peters fit un signe de tête.

— Moroni, oui... c'est le gibier que je poursuis et ce n'est pas un gibier commode. La seule chose à faire, autant que je puisse en juger, c'est d'alerter la police et de lui faire écumer Londres à la recherche de Lindley Stevenson. Mais, à supposer que nous le retrouvions, nous aurons bien de la veine si nous le retrouvons vivant.

— Mais on ne l'enlève sûrement que pour obtenir une rançon.

— Possible, mais Moroni hait férocément le père de Lindley et si je ne me trompe, il doit se soucier encore plus de trancher tranquillement et proprement la gorge au garçon que de tirer de lui une

rançon. Je regrette que vous n'ayez pas appelé la police hier soir après la première attaque.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit Stretton : qui est-ce exactement que Moroni ?

Peters le regarda d'un air stupéfait.

— Où donc avez-vous vécu depuis deux ans ? Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez jamais entendu parler de Moroni, le « Fier Tireur » !

— Jamais ! dit Stretton, sans aucune honte. Je viens de passer deux ans dans les régions reculées de la Chine.

— Et là-bas, vous n'avez pas entendu parler de lui ? Moroni serait fou de rage s'il savait cela. Je ne peux pas mieux vous le définir qu'en vous disant qu'il est le Roi du Crime à Chicago. Il opérait dans une auto blindée, avec une garde d'honneur de douze hommes armés. Quiconque s'élevait contre lui était tué. Quiconque pris en grippe par lui était tué. Et personne ne pouvait rien contre lui parce qu'il était maître du conseil municipal, de la police et de la moitié des juges. Puis il a attrapé la diphtérie et presque tous ses sous-ordres en même temps que lui. Alors Howard Stevenson a formé un comité pour la réforme du Conseil municipal et il a fait place nette. Moroni a dû abandonner la ville. Il a disparu.

Il y a trois semaines, un agent de Stevenson a rencontré ici Al. Carini, le « Meurtrier Souriant », le bras droit de Moroni. Il a télégraphié à Stevenson. On savait que si Carini était à Londres, Moroni n'était pas loin : depuis des années, ils sont inséparables. Stevenson n'était pas sûr que Moroni sache que le jeune Lindley était à Londres, mais par prudence il m'a envoyé avec mes assistants pour veiller sur lui.

— C'est donc un redoutable bandit que ce Moroni ? demanda encore Stretton.

— Redoutable ? Je vous crois ! Et habile. Et cette garde du corps qu'il avait réunie à Chicago n'était composée que d'assassins. S'il en a amené un certain nombre avec lui, il y aura ici avant peu un feu d'artifice pas ordinaire !

— Ça sera drôle, dit Stretton, Londres sous la loi des gangsters, hein !

— Cela ne peut tarder, affirma Peters vivement, et ce sera le plus beau chahut qu'on aura vu ici depuis les raids aériens. Avez-vous jamais vu une mitrailleuse en action ?...

On sonna à la porte du studio. Stretton alla ouvrir.

— Est-ce vous, Lindley ? dit une voix.

C'était Tania Ramenoff.

— Oh ! c'est vous... Lindley est-il là ?

— N-non, justement pas... entrez.

A la porte du studio, elle se heurta à Peters qui venait vers le vestibule. Il rentra dans le studio, et elle à sa suite.

— Permettez-moi de vous présenter le docteur Davis, un ami de Lindley, arrivé hier d'Amérique. Docteur Davis, miss Ramenoff, dit Stretton.

Si Peters fut étonné du nom nouveau que Stretton venait de lui donner, il n'en montra rien.

— Enchanté, fit-il poliment.

Elle le regarda, enregistra son apparence inoffensive, lui tendit une main négligente, et cessa de faire attention à lui.

— Je pensais bien que vous deviez être ici, dit-elle à Stretton. J'aurais quelque chose d'urgent à vous dire si vous pouviez m'accorder quelques minutes.

— Assurément.

— Si vous avez à parler ensemble, je vais aller faire un petit tour de promenade, proposa Peters, en homme qui craint d'être indiscret.

— Non. Restez ici et attendez Lindley. Il sera probablement de retour avant peu. C'est nous qui allons sortir un moment.

Tania Ramenoff et Stretton quittèrent le studio et firent quelques pas sur le trottoir. D'abord, elle ne parla pas. Puis elle le regarda de ses yeux sombres et profonds et dit :

— Ils ont enlevé Lindley.

— C'est bien ce que je pensais.

Il y eut un silence après lequel elle reprit, comme à regret :

— Avez-vous alerté la police ?

— Pas encore.

Elle baissa la tête, mordant sa lèvre. Puis elle se tourna vers lui, d'un élan, et posa une main sur son bras. Ses magnifiques yeux noirs étaient mouillés de larmes.

— Je ne sais que faire, murmura-t-elle d'une voix désolée, je... je...

— P-puis-je vous aider ? demanda Stretton, plein de sympathie.

L'étreinte de la petite main se fit plus forte. Elle le regarda d'un air suppliant. Le chagrin la rendait plus belle encore.

— Si vous voulez bien...

— E-expliquez-moi ce qui vous préoccupe. Je viendrai sûrement à bout de vous en sortir, dit Stretton encourageant.

Elle poussa un soupir, comme soulagée.

— J'espérais que vous consentiriez à m'aider... C'est pour cela que je suis venue ce matin chez Lindley. J'espérais vous y trouver. J'ai pensé à

vous presque toute la nuit, je ne savais pas si j'oserais vous demander votre aide.

Elle se tut, puis ajouta naïvement.

— J'ai fait semblant de croire que Lindley était chez lui quand je suis arrivée, pour le cas où la jeune fille d'en haut aurait été là. Sait-elle qu'il a disparu ?

— Quelle jeune fille d'en haut ?

De nouveau, elle parut soulagée. Mais elle ne répondit pas à la question.

— Je me disais cette nuit que vous aviez tout à fait l'air d'être capable de m'aider... si vous y consentiez... parce qu'enfin, pourquoi le feriez-vous ? Après tout, nous ne vous sommes rien, mon frère et moi. Il n'y a aucune raison pour que vous vous souciiez de ce qui nous arrive...

Ceci n'était, de toute évidence, qu'à moitié sincère. Il y avait une excellente raison pour que Stetton — ou tout autre homme — s'intéressât à la jeune femme. Et cette raison, pour dire la vérité des choses, résidait dans son visage et dans toute sa personne. Stretton se rendait compte qu'il n'avait jamais vu femme plus séduisante. Et bien peu d'hommes, en présence du regard suppliant de ses yeux adorables, auraient pu résister au désir de l'aider.

— Ne vous préoccupez pas de cela, répondit Stretton, et dites-moi plutôt de quoi il s'agit.

— C'est mon frère... commença-t-elle timidement... le jeune homme que vous avez rencontré chez moi cette nuit. Il est tombé entre les mains d'une bande de forbans qui font de lui leur complice. Il les redoute et n'ose pas refuser. Il ne sait que faire, et moi non-plus...

— Sait-il où est Stevenson ?

— Oui... ou du moins je le crois ; mais il ne

veut pas me le dire. Vous comprenez, il a peur de ce qui pourrait lui arriver.

— Il a peur d'être assommé ? C'est cela ?

— Par exemple, oui...

Elle hésita et poursuivit à contre-cœur :

— Il y a autre chose... L'année dernière mon frère a fait quelque chose de fou... à propos d'argent...

— Vous voulez dire qu'il a volé de l'argent ?

— Je... je le suppose... il l'a pris, mais il l'a rendu, et tout peut rester ignoré, mais Tarver, cet homme dont je vous ai parlé, le sait, et s'il le dénonce à la police, mon frère risque d'aller en prison.

— Mais s'il a tout restitué à l'homme qu'il avait volé, celui-ci ne le poursuivra probablement pas. Et s'il le faisait, votre frère n'encourrait qu'une peine très légère.

— Je sais, j'ai dit cela souvent à Alexis, mais il croit que l'homme, mis au courant, le poursuivra, et s'il est condamné, même à une peine légère, c'est quand même le déshonneur.

— D'accord. Il est évident que la meilleure chose à faire pour votre frère serait d'envoyer au diable Tarver et ses amis, puis d'aller trouver l'homme qu'il a volé et de tout lui dire. Il peut être déshonoré, mais il le sera bien davantage s'il est compromis dans une affaire d'enlèvement ou de meurtre.

— Je sais, je sais, dit-elle d'une voix brisée, mais il ne veut pas me croire. Il vit dans la terreur de la prison. Et d'autre part, il est épouvanté de ce que les gangsters feront de lui s'il n'est pas envoyé en prison.

— Qu'attendez-vous au juste de moi ?

— Si vous pouviez venir le voir, lui parler, je...

je crois que cela lui ferait du bien, et il vous dirait peut-être où se trouve Lindley, et peut-être vous aiderait-il à le tirer de leurs mains. Il ne serait plus si terrifié, si vous étiez à ses côtés.

Elle le regarda d'un regard où il y avait un monde de confiance et d'admiration.

— Vous êtes si brave et si fort ! Rien ne vous effraye... Alexis m'a raconté comment vous avez lutté contre tous ces hommes, la nuit dernière...

Stretton rit, non sans une certaine satisfaction de soi-même.

— Oh ! ce n'était rien ; en fait ç'a été surtout un coup de chance. Pourtant, si vous le croyez le moins du monde utile, je veux bien aller voir votre frère. Attendez-moi juste un instant, que j'aille prendre mon chapeau dans le studio de Stevenson, et je suis à vous.

Il s'en fut rapidement jusqu'au studio, prit son chapeau et la rejoignit. A Brompton Road il appela un taxi et dit au chauffeur de les mener à Mickleburgh Square. Dans le taxi, Tania Ramenoff garda un moment le silence, puis dit en hésitant :

— Voudrez-vous bien être assez doux avec Alexis... Il est très susceptible et... et il a tellement honte! S'il pense que vous le méprisez pour ce qu'il a fait, il ne vous dira rien.

Stretton posa l'une de ses grandes mains sur la petite main de Tania.

— Je serai d'une prudence merveilleuse, promit-il, et je ne lui inspirerai pas la moindre crainte. Ne vous faites pas de souci.

— Je crois que tout va s'arranger pour le mieux, murmura-t-elle. En tout cas, hier soir, dès que je vous ai vu, j'ai senti que je pouvais avoir confiance en vous.

Stretton serra la main qu'il tenait.

— Vous pouvez compter sur moi jusqu'à la fin des temps, dit-il d'un ton de profonde conviction.

En dix minutes, ils furent chez elle. Elle le fit entrer dans le salon. Son frère s'y trouvait, enfoncé dans un fauteuil profond, dans une attitude accablée. A leur entrée, il leva la tête, mais ne dit rien. Tania alla vers lui et lui posa la main sur le front.

— J'ai amené M. Stretton qui désire vous voir, Alexis.

Alexis fronça le sourcil.

— Vous pouvez le remmener, dit-il, je ne veux pas le voir, ni lui, ni qui que ce soit d'autre.

L'entretien promettait d'être difficile. Tania Ramenoff regardait autour d'elle, comme si elle cherchait une aide. Ses yeux tombèrent sur une bouteille de whisky et un siphon posés sur le buffet. Elle remplit un verre et l'apporta à son frère.

— Buvez, lui dit-elle gentiment, cela vous fera du bien.

Avec mauvaise grâce, il lui prit le verre des mains. Elle se tourna vers Stretton.

— Voulez-vous boire ?

Stretton secoua la tête :

— N-non, pas maintenant, merci.

Alexis Ramenoff se retourna, sa face pâle et hagarde tordue par un sourire hostile.

— Je suppose que vous ne vous souciez pas de trinquer avec un bandit, remarqua-t-il amèrement.

Tania lança un regard suppliant à Stretton qui sourit.

— Ne soyez donc pas absurde, je ne redoute nullement de boire avec vous. Après tout, dit-il à Tania, j'en accepterai un peu si vous voulez bien.

Elle lui lança un regard reconnaissant et emplit un autre verre. Stretton le prit et le porta à ses lèvres. Mais soudainement, il s'exclama :

— Grands dieux ! Mais c'est Lindley Stevenson !

Et il se pencha à la fenêtre.

Les deux autres accoururent, stupéfaits, à ses côtés. Un homme traversait la rue. Il leva la tête, par hasard. et regarda en l'air. Ce n'était pas Lindley Stevenson.

Les deux Ramenoff se tournèrent vers Stretton. Il détacha de ses lèvres et posa sur la table son verre vide.

— Je regrette, s'excusa-t-il, je vous ai attrapés comme je l'ai été moi-même. Quand j'ai vu cet homme, j'aurais juré que c'était Stevenson.

Il s'assit dans un fauteuil.

— Maintenant, racontez-moi un peu cette affaire, suggéra-t-il. si je peux vous aider, je le ferai bien volontiers.

Les deux Ramenoff le regardaient avec attention et semblaient attendre quelque chose.

— Et comment puis-je savoir si vous n'irez pas avertir tout droit la police ? interrogea Alexis.

Stretton le regarda d'un air vague.

— M-mais jamais je ne ferais une chose pareille ! dit-il d'une bizarre voix lointaine.

Ramenoff eut un sourire où passait du triomphe.

— En effet, dit-il, je ne crois pas que vous le feriez.

Stretton n'ajouta rien. Il battit des paupières, l'air hébété. Il leva vers son front une main hésitante qui retomba mollement. Sa tête commença à dodeliner. Avec un sursaut, il se redressa, puis s'adossa de nouveau. Ses muscles se détendirent, sa tête pencha vers sa poitrine, et ses yeux se fermèrent.

— Ça y est ! dit Ramenoff exultant. Maintenant, je téléphone, et on l'emmène.

Il appela Tarver à un bureau de la Cité.

— Tout va pour le mieux. Il est tombé dedans en plein. Tania en a fait tout ce qu'elle a voulu. Il est profondément endormi.

— Bravo ! approuva la voix de Tarver à l'autre bout du fil. Gardez-le quelques minutes, Ben se soucie de lui plus que moi. Il va venir. Faites mes compliments à votre sœur et dites-lui qu'elle est un as !

Tarver avait dû communiquer instantanément avec Moroni, car moins d'un quart d'heure après le coup de téléphone de Ramenoff on sonna à l'appartement. Ramenoff alla ouvrir lui-même et introduisit Moroni et deux autres hommes.

— Alors, vous l'avez eu ! dit Moroni avec une grimace de satisfaction ; a-t-il avalé toute la dose ?

— Tout ce que Tarver m'a remis, dit Ramenoff.

— Parfait. Ça va le tenir solidement endormi pendant sept ou huit heures. Et après cela, il sera un peu moins faraud.

Ils entrèrent dans le salon où Stretton gisait inerte dans son grand fauteuil. Moroni l'observa avec curiosité.

— Il a l'air d'un type solide !... Je me demande qui diable il peut bien être... J'espère qu'on le saura bientôt.

Tania Ramenoff était assise dans un coin obscur de la pièce. Elle se leva. Moroni porta les yeux sur elle et resta sidéré. Ses yeux s'ouvrirent plus larges comme il la regardait fixement, Ramenoff fit les présentations.

— M. Franklin ; ma sœur, Tania.

Franklin était le nom d'emprunt de Moroni et Ramenoff avait recommandé à sa sœur de ne pas manifester qu'elle connût son véritable nom.

— Comment allez-vous ? dit-elle froidement.

Et dans ses yeux noirs une expression de pro-

fond dégoût passait. Elle regardait Moroni comme elle eût regardé un reptile répugnant. Mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Ses lèvres épaisses esquissaient un large sourire.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, dit-il avec chaleur, qui aurait cru qu'un petit avorton comme Alexis pût avoir une sœur telle que vous !

Le propos était grossier, mais l'admiration évidente. Tania Ramenoff ne répondit pas. Moroni se tourna vers Alexis.

— Allez voir s'il n'y a personne dans l'escalier, et si nous pouvons transporter le bonhomme dans l'auto que j'ai en bas.

Ramenoff sortit puis revint en disant que le chemin était libre.

Les deux hommes de Moroni empoignèrent le corps sans résistance de Stretton et le transportèrent dans l'auto. Pendant ce temps, resté seul avec Tania Ramenoff, Moroni, galant et verbeux, se tourna vers elle.

— Où donc vous cachiez-vous jusqu'à aujourd'hui, demanda-t-il, pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés plus tôt ?

Elle le regarda avec mépris et ne répondit pas. Il ne sembla pas s'en affecter et prit un ton confidentiel.

— Il faut que nous nous voyons bientôt, tous les deux seuls, nous ferons un bon petit dîner et nous causerons. J'ai rencontré pas mal de beautés dans ma vie, mais, croyez-moi, vous les enfoncez toutes ! Je le proclamerais à la face du monde entier !

Il réfléchit un moment.

— Que diriez-vous d'un rendez-vous pour demain soir à 7 h. 30 chez Rinaldi ? C'est un endroit tranquille et on y mange bien. Et je serai peut-être en mesure de vous apporter un gentil petit collier.

Son expérience des femmes était limitée à un certain milieu ; il ne savait se comporter avec elles que selon les habitudes de ce milieu, habitudes plutôt rudimentaires. Ou on était indifférent à une femme et on l'ignorait, ou on était en sympathie avec elle et, pour cultiver cette sympathie, rien de mieux que de lui offrir un collier de perles. Moroni était prêt à offrir à Tania un très beau collier...

Avant qu'elle ait pu répondre, Alexis était rentré dans la pièce.

— Ça y est, dit-il. Ils l'ont fourré dans l'auto.

— Très bien, dit Moroni avec bonne humeur.

Il sourit à Tania.

— Alors, belle dame, sept heures trente demain soir. Je viendrai vous prendre. Faites-vous très élégante, on ira dans des endroits très chics.

Il partit. Ramenoff se tourna vers Tania en sifflotant.

— C'est un coup de chance ! Vous lui plaisez, Tania, c'est un vrai coup de chance !

— De chance ?...

— Mais oui. Vous pouvez acquérir beaucoup d'influence sur lui. Jouez-lui la comédie de l'admiration, de la vertu timide en même temps. Il s'y prendra et ce sera très profitable!

Elle lui jeta un regard incrédule. Puis l'incrédulité fit place au mépris. Elle eut un bref éclat de rire sans gaîté, puis quitta la pièce.

Pendant ce temps, dans une vieille auto blindée, Moroni, ses deux acolytes et Stretton inerte traversaient Londres jusqu'à un faubourg. Là, l'auto entra dans une cour étroite entre deux grands entrepôts, et s'arrêta devant un bâtiment de pierre à deux étages situé au fond de la cour. Moroni descendit de la voiture et entra. Les deux autres entrè-

rent à sa suite, portant Stretton, qu'ils déposèrent par terre.

— Je vais le fouiller, dit Moroni, et voir si je trouve quelque chose qui me renseigne sur lui. Après ça, vous le ligoterez et il sera très bien ici pour quelques heures. Ce soir, on viendra le chercher.

Il plongea la main dans une des poches de Stretton. Mais alors, de la façon la plus soudaine et la plus inattendue, le poing gauche de celui-ci se détendit et atteignit Moroni à la pointe du menton.

Il est impossible à un homme couché sur le dos de frapper de bas en haut avec une grande force, mais le coup était pourtant assez violent, assez précis et assez inattendu pour faire chanceler Moroni et le faire tomber à la renverse. Avec la prestesse d'un serpent qui se dresse, Stretton se mit sur ses pieds. Moroni était encore par terre, les deux autres hommes n'étaient pas encore revenus de leur stupéfaction. L'action rapide était une des spécialités de Stretton. Souple comme une panthère, il se précipita et son poing, fort de tout son élan et de toute la puissance musculaire de son corps entier, s'abattit sur la mâchoire du premier homme qui tomba comme un bœuf assommé. L'autre homme fit un geste rapide vers sa poche, mais trop tard. Stretton frappait déjà. Il fit littéralement craquer le maxillaire de son adversaire qui, lâchant le revolver à demi sorti de sa poche, oscilla et s'écroula sur le sol.

Pendant ce temps, Moroni s'était remis. En une seconde, il fut debout et prêt à l'action. Les yeux flambant sauvagement, les dents serrées, il saisit sous son aisselle un mince poignard et bondit.

Stretton s'avança un peu, se ramassant pour faire face; en même temps, il avançait sa main

gauche pour détourner le coup de poignard que Moroni dirigeait vers sa poitrine. Les deux hommes, tous deux géants par la stature et par la force, se heurtèrent avec un choc qui parut ébranler les murs. Pendant quelques secondes, ils vacillèrent, se frappant sauvagement tous les deux. De sa main gauche, Stretton s'agrippait au poignet de Moroni qui tenait le poignard ; de sa main droite, il martelait le corps de Moroni de coups brefs et mauvais. A trois reprises, il atteignit son but avec précision et chaque fois Moroni poussait un rauque gémissement. Mais à son tour il frappait férocement.

Des pas se firent entendre. Attirés par le bruit de la lutte, deux hommes descendaient d'un des étages supérieurs. Stretton, dans un suprême effort, tordit le poignet de Moroni. Le poignard tomba. Stretton se recula légèrement, frappa sauvagement au menton son adversaire puis se baissa et prit, une fois de plus, son élan. De son épaule droite, il heurta, avec la force d'un coup de bélier, Moroni en pleine poitrine et le projeta dans la direction des hommes qui entraient. Le premier d'entre eux reçut le choc et alla, ainsi que Moroni, s'abattre contre le mur. L'autre homme se précipita vers Stretton, mais Stretton ne l'attendit point. Il savait que, dans un instant, il aurait de nouveau contre lui Moroni et celui contre lequel il s'était heurté. Deux adversaires de ce calibre lui suffisaient. Cette fois encore, son poing massif frappa le dernier survenant, qui s'écroula.

Mais l'homme contre lequel Moroni s'était heurté avait repris son équilibre. Il sortit un revolver de dessous son aisselle gauche. Impossible de l'atteindre avant qu'il ne tirât. Stretton se jeta de côté et ploya le genou. Il y eut un bruit sec, la balle

passa à vingt centimètres au-dessus de sa tête... Une autre détonation : le revolver du gangster sauta hors de sa main. L'homme resta à regarder ses doigts ensanglantés avec une expression de profonde stupéfaction, qui était presque comique.

— Haut les mains ! dit une voix calme.

Le capitaine Peters était sur le seuil. C'était lui qui avait tiré le dernier coup de revolver. Ses vêtements étaient en ordre, son visage était calme, ses yeux brillaient avec bienveillance... Dans chacune de ses mains il tenait un gros revolver. Les mains des gangsters se levèrent immédiatement au-dessus de leur tête.

— Je regrette d'être un peu en retard, dit Peters, tout comme s'il s'excusait de s'être fait attendre à une partie de plaisir. Cette porte d'entrée est très difficile à ouvrir...

Il s'adressa aimablement à Moroni :

— Tiens, Ben ! Curieux de vous rencontrer ici ! J'en suis charmé, vraiment...

Ses yeux inspectèrent les autres occupants de la pièce.

— Et Bugs Bordone, et Maxie Rose, et mon vieil ami le Furet. Et Lefty Marco, souffrant d'une fluxion, si je ne me trompe ? Quelle masse de vieux amis retrouvés d'un seul coup ! C'est une vraïe joie !

Il y eut un silence hostile. Moroni semblait ne tirer aucun agrément de la situation. Son visage était dur et fermé, ses lèvres découvraient ses fortes dents blanches, ses yeux, comme deux pierres polies, luisaient d'un éclat glacé. Ses lourdes mains levées étaient durement fermées, et ses épaules ramassées comme s'il allait bondir.

— Tiens ? C'est vous ? grogna-t-il Vous avez

quitté New-York pour venir ici et piétiner mes plates-bandes, hein ?

— Mais oui, dit Peters, pourquoi pas ?

— Vous auriez été plus en sécurité à New-York, vous et ce grand enragé, ajouta Moroni en désignant Stretton qui veillait soigneusement à ce qu'aucun homme ne se saisisse d'une arme.

— Pas possible ?

— C'est comme ça ! continua Moroni en ricanant. Je suppose que Howard Stevenson vous a envoyé ici. Et je suppose que vous croyez me tenir, hein ?

Il n'y avait pas trace de peur dans sa voix. Elle n'était qu'insolence et provocation.

— Je n'en serais pas surpris, en effet, dit Peters.

— Vous n'en seriez pas surpris, mais vous le serez quand même... Attendu que j'ai mis Lindley Stevenson en lieu sûr. Alors, où en sommes-nous, à présent ?

Moroni grimaçait avec un air de ruse triomphante. Il était tout à fait sûr de lui.

— Ecoutez, pseudo-Sherlock, poursuivit-il, vous estimez que vous me tenez et que vous pouvez me faire coffrer. Possible. Mais moi, je tiens le jeune Stevenson. Si je suis coffré ou tué, ou quoi qu'il m'arrive, il fait le grand saut. Compris ? Appelez vos flics et faites-moi prendre : le garçon sera refroidi avant que vous alliez vous coucher ce soir. Qu'est-ce que vous décidez ?

Peters le regardait en réfléchissant. Sa mission en Angleterre était moins d'arrêter Moroni que de protéger Lindley Stevenson. Il n'y avait aucun intérêt pour lui à arrêter Moroni si Lindley était tué.

— Que proposez-vous ? demanda-t-il à Moroni.

— Seulement ceci : vous nous donnez, à moi et

à mes hommes, une demi-heure pour prendre le large, et je vous restitue le garçon...

Il eut un rire fanfaron.

— Je suis bien sûr de le reprendre aussitôt que je voudrai...

— Où est-il en ce moment ? demanda Peters.

— Pas ici, dit Moroni d'un ton moqueur, il n'est nulle part où vous puissiez le trouver. Alors, que décide-t-on à son sujet ? Traitons-nous l'affaire ?

Peters fit un signe d'assentiment.

— Vous restituez Lindley Stevenson, et je vous donne une demi-heure avant de mettre la police sur vos traces.

— Entendu, dit Moroni. Mais je suis obligé d'envoyer un homme avec une auto pour le chercher. Cela aussi va prendre une demi-heure. Je ne voudrais pas que la voiture soit suivie. Je suppose que vous avez des gens postés dans tous les alentours ?

— Oui.

— Alors, donnez-leur l'ordre de laisser passer un de mes hommes et je fais chercher le garçon.

Peters lança un coup de sifflet. Un gros homme à la mine réjouie, entra. C'était Milligan, un de ses assistants.

— Un de ces hommes va sortir avec une auto, dit ce dernier. Laissez le passer. Il sera de retour dans une demi-heure avec Lindley Stevenson, lui seulement et personne d'autre.

— Bien, chef, dit Milligan qui disparut.

Peters se tourna vers Moroni.

— Votre auto ne sera pas suivie. Si vous respectez la convention et que votre homme revienne avec Lindley, tout ira bien pour vous. Mais s'il ramène un chargement d'hommes armés ou n'importe quoi de ce genre, vous n'en réchapperez pas,

et ce ne sera pas en prison que vous serez expédié, mais dans l'autre monde, immédiatement et avant toute chose...

Moroni se tourna vers un de ses acolytes.

— Va le chercher, Maxie, et fais vite.

L'homme partit. Pendant quarante minutes, tous attendirent en silence. Alors, on entendit un bruit d'auto. Une incertitude suivit. Peters et Stretton étaient prêts à toute éventualité.

— Tout va bien, Milligan ? cria Peters.

— Okay, je le crois, dit derrière la porte la voix de Milligan. L'homme est revenu et il ramène un garçon aux yeux bandés.

Peters se tourna vers Stretton.

— Si vous voulez bien, allez l'identifier. Vous le ferez monter dans ma voiture, une Buick grise qui est devant l'entrée. Je vous rejoins dans une minute.

Stretton trouva Lindley quelque peu pâle et ahuri, mais par ailleurs indemne. Il portait pardessus son pyjama un long manteau rapé prêté par un des gangsters. Quand son bandeau lui fut ôté, il cligna vers Stretton, ne comprenant rien à ce qui se passait.

— Tout va bien pour vous, dit Stretton. Nous sommes venus vous chercher. Pas le temps d'expliquer maintenant. Suivez-moi.

Il le fit monter dans la Buick et l'y suivit. Milligan s'installa sur le siège du chauffeur, son second à côté de lui. Peters suivit, traversant prudemment la cour à reculons, les deux mains dans ses poches en cas d'attaque de dernier moment. Comme il montait dans l'auto, Moroni apparut sur le seuil de la maison.

— Voici la fin du premier round ! cria-t-il. Vos gens ont de la veine de s'en tirer avec l'avantage.

A présent, gare au second round, il ne tardera pas.

Personne ne lui répondit, Milligan mit en marche et la voiture partit.

— Tout de même, il a un peu raison, observa Peters, nous aurons de la veine si nous l'attrapons. Il est coriace, il a de la tête, de l'argent et une bande diabolique avec lui.

— Vous avez l'air de bien les connaître, fit Stretton.

— Oh oui ! J'ai connu Moroni à New-York il y a cinq ans, avant qu'il aille à Chicago. Il appartenait à une fameuse bande dont Bugs Bordone était aussi. Bugs a été inculpé dans trois affaires de meurtre et acquitté. Quant à Maxie, c'est lui qui a descendu Big Jim Doherty, quoi qu'on n'ait jamais pu le prouver, et il a trois ou quatre autres exploits à son tableau de chasse.

— Il n'y a aucun mandat d'arrêt contre Moroni, aux Etats-Unis ?

— Non. Bien qu'il fût le « Fier Tireur » on ne l'a jamais fait passer en jugement. Même plus tard cela n'aurait pas été facile, il aurait fallu le conserver à Chicago, où précisément Stevenson et son comité ne se souciaient pas de lui. Ils l'ont simplement expulsé et les choses en sont restées là. Aujourd'hui encore votre enlèvement et celui de Lindley, le port d'armes prohibé et l'entrée en Angleterre avec faux-passeport, sont les seuls motifs qu'on ait de le poursuivre. Encore faudrait-il que ce soit fait par la police anglaise et non par moi-même.

— Comment m'avez-vous découvert ? demanda Lindley, qui ne paraissait pas très à son aise.

— Ce serait une trop longue histoire ; pour l'instant, il importe plus de savoir où vous étiez et comment vous y étiez venu.

— C'est plus que je ne peux vous en dire... Je me suis réveillé la nuit dernière, quelqu'un me secouait l'épaule. Puis j'ai reçu un coup sur la tête et j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi j'étais dans une petite pièce où il faisait noir comme dans un four. J'avais les mains et les pieds attachés et il ne faisait qu'à moitié chaud. Je ne sais pas combien de temps j'y suis resté, cela m'a paru une éternité.

« Tout d'un coup, un homme est entré, portant une lumière. Il m'a bandé les yeux et m'a dit qu'il allait me ramener à mes amis. Avec l'aide d'un autre il m'a porté dans une voiture et amené à vous. Une fois arrivés, ils m'ont délié. C'est tout ce que je peux dire.

L'auto ralentit.

— Nous voici devant mon chez-moi de Londres, dit Peters. C'est un endroit tranquille où l'on me connait bien et où l'on ne pose pas de questions oiseuses. Je voudrais que vous entriez une minute avant de retourner chez vous. J'aimerais que nous causions un peu.

L'auto avait stoppé devant un petit hôtel dans une rue tranquille. Ils descendirent et gagnèrent l'appartement de Peters. Milligan alla jusqu'au studio pour chercher des vêtements à Lindley. Comme celui-ci était à jeun, on lui fit monter un repas et pendant qu'il mangeait, Stretton lui fit le récit de tout ce qui s'était passé depuis son enlèvement de la précédente nuit. Stretton était à la moitié de l'histoire quand Lindley, qui écoutait attentivement, tressaillit et pâlit.

— Mais... vous ne voulez pas dire que Tania était de mèche avec ces bandits et qu'elle a essayé de vous droguer ?

— Mais si, affirma Stretton.

— Mais vous dites que son frère l'a soupçonnée d'avoir téléphoné chez moi pour m'avertir. Alors pourquoi aurait-elle essayé de vous trahir puisqu'elle savait que vous cherchiez à m'aider ?

Stretton haussa les épaules.

— Je ne sais pas... Pro-probablement parce que votre vie a beaucoup plus de valeur à ses yeux que la mienne. Mon avis — juste ou faux — est que la bande avait dû lui dire qu'on vous tenait et lui promettre de ne pas vous faire du mal si elle aidait à me p-prendre... Comme ça, elle les a aidés...

— Oh ! fit Lindley en rougissant, et qu'allez-vous faire à présent ?

— La seule chose à faire est de mettre la police au courant, dit Peters, et le plus tôt sera le mieux.

Il y eut un silence. Puis Lindley déclara avec violence :

— En tout cas, vous devez tenir Tania à l'abri de tout ceci. Je ne veux pas la voir mêlée à toutes ces affaires de police.

Peters, regardant attentivement le jeune homme, dit avec sérieux :

— Ainsi, vous en êtes là ?...

— Vous vous trompez si vous croyez que je suis amoureux d'elle. Vous pouvez abandonner cette idée, dit Lindley. agressif. Mais j'ai de l'amitié pour cette pauvre enfant et je suis sûr que si elle est associée à cette bande, c'est contrainte et forcée. Elle doit le faire pour son ignoble frère. J'aimerais mieux lui tendre la main pour l'en sortir que de risquer de l'y enfoncer...

— J'essayerai de tenir son nom en dehors de tout ceci, dit Peters. Mais n'oubliez pas qu'il n'y a pas que vous à considérer dans cette affaire : il y a M. Stretton. Il peut l'accuser de tentative d'em-

poisonnement. Lui demanderez-vous, à lui aussi, de laisser tomber cela ?

Lindley regarda Stretton.

— Vous ne voudriez pas l'envoyer en prison, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il avec ardeur.

— Qu'elle aille ou non en prison, je ne m'en soucie pas un brin, répondit froidement Stretton, mais je me sens peu porté à l'y envoyer moi-même. Pour autant que cela me concerne, vous pouvez annuler cette affaire d'empoisonnement.

— Merci ! dit Lindley avec émotion. Et, se tournant vers Peters : Comme ça, vous n'avez pas à la signaler à la police, et son nom ne sera mêlé à rien.

Peters eut un petit sourire et haussa les épaules.

— Possible que je puisse tenir son nom hors de l'affaire en disant à la police un tas de mensonges sur la manière dont nous sommes arrivés à vous arracher aux gangsters, dit-il avec calme. Mais je dois renseigner la police sur les gangsters. Si, donc, votre jeune amie se fourre de nouveau dans de vilaines histoires, il faudra bien qu'elle en supporte les conséquences... Au fait, je me demande si l'inspecteur que miss Fraser a appelé par téléphone m'attend toujours dans votre studio ?

— Miss Fraser ! Elle a dû m'attendre pendant tout ce temps sans savoir ce que j'étais devenu ! Il faut que je lui téléphone tout de suite pour la rassurer, dit Lindley.

— C'est encore une jeune personne à laquelle vous vous intéressez ? demanda sèchement Peters.

— Non... ou enfin, il faut que je la rassure tout de suite, répéta Lindley en rougissant légèrement.

— Ne vous tourmentez pas, Milligan l'aura certainement renseignée, fit observer Peters, et dès

qu'il aura rapporté vos vêtements, vous pourrez aller la rassurer vous-même. Milligan vous accompagnera. Il s'installera avec vous dans votre studio, et si vous essayez de sortir et d'aller où que ce soit sans en prévenir lui ou moi, je vous préviens que je vous entourerai d'une telle épaisseur de policiers qu'aucune des jeunes personnes auxquelles vous vous intéressez ne pourra plus vous voir. Maintenant, si vous voulez user de ma salle de bains et reprendre l'aspect d'un jeune gentleman américain, cela donnera le temps à Milligan d'arriver avec vos vêtements.

Peu de minutes plus tard, Milligan arriva, en effet. Il dit que l'inspecteur Maynard, ayant interrogé miss Fraser, était retourné à Scotland-Yard, et qu'il priait Peters de l'y rejoindre aussitôt que possible. Baigné, rasé, habillé, Lindley partit, accompagné de Milligan. Peters et Stretton restèrent seuls.

— Ce que j'ai de mieux à faire, dit Peters, c'est d'aller voir Maynard tout de suite. Entre nous soit dit, je ne suis pas fâché de garder pour le moment miss Ramenoff hors de l'affaire. Si la police était au courant. son frère et elle seraient immédiatement coffrés. Tant qu'elle est libre, nous pouvons espérer en tirer quelques tuyaux sur la bande.

— Tout à fait mon avis, dit Stretton. Mais soyons prudents. Je pense qu'il arriverait du vilain si elle savait que Lindley n'a pour elle qu'une amicale sollicitude. Elle ne me paraît pas femme à se contenter de la pitié d'un homme. Si elle apprend qu'il aime Mary Fraser, elle le livrera aux gangsters en un clin d'œil... Je crois que nous avons du sport en perspective...

— Vous pouvez le dire, approuva Peters ; entre

la bande à Moroni, celle de Tarver, le jeune Stevenson et ces femmes pour compliquer le tout, ça va fumer avant peu... Bon. Je vais jusqu'à Scotland-Yard. Et vous, de quel côté allez-vous ?

— Je crois que je vais tenter l'aventure et tâcher d'avoir un autre petit entretien avec Tania Ramenoff, dit Stretton.

Et il eut un sourire un peu amer.

CHAPITRE IV

INITIATION A LA GUERRE DES GANGSTERS

Au coup de sonnette de Stretton, c'est Tania Ramenoff elle-même qui ouvrit la porte. Elle eut le souffle coupé, fit de grands yeux, recula d'un pas et le regarda avec stupéfaction.

— Comment, balbutia-t-elle, c'est vous ?

— Moi-même, en personne, répondit Stretton de sa voix tranquille. Je suis allé à une petite réception chez Moroni, et j'ai voulu vous prévenir que j'étais de retour. Lindley Stevenson nous a rejoints à la fin de la réunion ; enfin, ç'a été un bon moment pour tout le monde...

Elle ne revenait pas de son étonnement. Ils étaient encore à la porte d'entrée, Stretton continua :

— C'est que je n'ai pas bu le whisky, voyez-vous, je ne bois jamais de whisky le matin, et d'ailleurs je n'aime pas cette marque-là. Pendant que vous regardiez le passant que j'avais cru être Lindley Stevenson, j'ai vidé mon verre dans la jardinière de fleurs qui était sur la table. J'espère que cela n'a pas endormi les fleurs...

Il entra dans l'antichambre.

— Le docteur Davis, que vous avez rencontré chez Lindley, m'attendait dehors. Quand il a vu

vos amis m'emmener dans leur auto, il a suivi dans une autre voiture. Son véritable nom est Peters. Il est détective.

— Ah ? Très curieux... fit-elle avec indifférence.

Mais elle ajouta aussitôt :

— Et Lindley ? que lui est-il arrivé ? Est-il sain et sauf ?

— Tout ce qu'il y a de plus sain et sauf pour le moment. Mais il ne le serait pas si M. Peters n'était arrivé au bon moment ; vos chers petits amis s'occupaient de lui. — Stretton eut un regard vers le salon. — Votre frère est-il là ?

— Non, il n'y est pas, répondit-elle d'un air morne.

— Alors nous pouvons peut-être causer un peu, vous et moi ?

Il ouvrit la porte du salon. Elle entra, alla à la fenêtre et regarda dehors. Il la suivit dans la pièce et attendit. Pendant quelques secondes elle continua à regarder par la fenêtre. Puis elle se retourna. Son visage était très pâle et ses yeux noirs pleins d'angoisse.

— Lindley sait-il... à mon sujet ? demanda-t-elle.

— Oui. C'est-à-dire qu'il sait sur vous tout ce que je sais moi-même, répondit durement Stretton.

— Et que va-t-il m'arriver, maintenant ? Etes-vous aussi un détective et allez-vous m'arrêter ?

— Non, je ne suis pas détective, et vous n'irez pas en prison, du moins pas cette fois-ci et pour ce que vous avez fait jusqu'à présent, mais vous irez sûrement à bref délai, à moins que vous ne soyez résolue à jeter vos bandits d'amis hors de votre vie. Le même sort attend votre frère. Nous sommes obligés de mettre la police au courant des événements. Mais Lindley nous a demandé de vous

épargner pour cette fois, et nous y avons consenti.

Un peu de couleur revint à ses joues. Elle avait les yeux fixés sur un coin de la chambre. Stretton poursuivit :

— Vous ne voulez pas que Lindley retombe entre les mains des gangsters, n'est-ce pas ? Nous non plus. Alors pourquoi ne pas vous ranger à nos côtés ? Pourquoi ne pas faire ce que vous pouvez pour nous aider ?

Elle le regarda longuement, sans se décider à répondre. A ce moment, on entendit s'ouvrir la porte de l'appartement et des voix irritées s'élevèrent. Stretton glissa sa main droite dans sa poche. Il regarda Tania Ramenoff et l'expression qu'il lui vit l'encouragea à tenter sa chance.

— Ne dites pas que je suis ici, murmura-t-il précipitamment,

Et il se glissa derrière le long rideau d'une des fenêtres.

Alexis Ramenoff fit une brusque entrée, suivi par un petit homme très solidement bâti. Ramenoff était blême et semblait sous l'empire d'une terreur intense.

— Je vous dis que j'abandonne ! cria-t-il ; me prenez-vous pour un fou ?

— Sûrement ! répondit l'homme trapu avec impatience.

Puis il continua sur un ton plus doux et persuasif :

— Ne soyez pas si buté. Même si la police est sur vos traces, le patron vous cachera très bien. Tandis que le faux passeport que vous avez ne vous servira à rien. Si vous passez inaperçu à la gare de Victoria, on vous pincera à Douvres. Il vaut bien mieux venir avec moi et laisser faire le patron.

— Oui, il me cachera très bien, même sous la

terre, de peur que je ne crie, répliqua Ramenoff. J'aime dix fois mieux être arrêté par la police que de me remettre sous sa coupe à lui.

Il courut au secrétaire et chercha quelque chose dans le tiroir d'en bas. L'homme se tourna vers Tania :

— Il n'est pas venu de policiers ici, mademoiselle ?

— Non. Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

D'un air effaré, elle regardait alternativement son frère et l'homme. Stretton, caché derrière son rideau, la sentait très exaltée. Sûrement, elle allait l'aider.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Alexis ?

Ramenoff, ayant trouvé le papier qu'il cherchait dans le tiroir, le mit dans sa poche et se tourna vers elle avec fureur.

— Il y a que vous avez fait ce matin un épouvantable gâchis, hurla-t-il. Vous avez cru avoir dupé ce grand imbécile, hein ? Il avait bu ce que vous lui aviez prépare, il était à votre merci... Ah ! ah ! ah ! c'est vous qui vous êtes mise à sa merci ! Il a vu clair dans votre jeu dès le commencement. Il n'a jamais avalé ce whisky, il a fait semblant. Ah oui ! un joli gâchis ! Et la police qui est probablement prête à nous tomber dessus d'un moment à l'autre ! Une chance que ce ne soit pas déjà fait ! Je ne sais pas ce que vous allez faire, mais quant à à moi, je fiche le camp...

Sans un mot de plus, il quitta l'appartement. Ils entendirent claquer la porte. Tania restait immobile, la peur et la consternation sur le visage. L'homme trapu ouvrit rapidement la fenêtre et regarda au dehors. Puis il la referma et se tourna vers Tania.

— Il a peur que, si la police ne le pince pas, le

patron ne l'envoie faire un tour ailleurs pour laisser les choses se calmer, expliqua-t-il. Il veut partir pour Paris par le train de cet après-midi. Mais il se trompe complètement : le patron n'est pas du tout mécontent de lui. Il sait bien que ce qui est arrivé n'est pas de sa faute. Personne ne peut faire plus que son mieux, et le patron le sait bien. Vous aussi, mademoiselle, le patron trouve que vous devriez vous mettre à l'abri quelque temps, jusqu'à ce que les choses soient un peu calmées. Il m'a envoyé vous chercher. Mais il faudrait faire vite, parce que la police, maintenant, peut être là d'une minute à l'autre.

Incertaine... très troublée, Tania regarda l'homme.

— Mais qui... qui est votre patron ? Est-ce M. Tarver ?

L'homme eut un geste de mépris.

— Bien sûr que non ! Mon patron c'est... enfin... vous le connaissez sous le nom de M. Franklin. Il vaut à lui seul une douzaine de Tarver. On peut miser sur lui. Alors, mademoiselle, qu'est-ce que vous décidez ?

Pendant un instant, Tania hésita, puis elle prit sa décision.

— Très bien, dit-elle, je viens. Je vais me préparer aussi vite que possible, mais il y a des papiers qu'il faudrait que je range. Pendant ce temps, voudriez-vous aller me chercher une petite valise qui se trouve dans le coin de l'autre chambre ?

— Sûr, dit l'homme, et il sortit de la pièce. Tania Ramenoff se tourna lestement vers le rideau qui cachait Stretton. Il n'y avait plus en elle la moindre indécision.

— Je vais essayer de vous aider, murmura-t-elle. Moroni me croit avec lui... Je vais tâcher de savoir ce qui se passe et je me mettrai en rapport avec vous aussi vite que possible.

L'homme rapporta la valise. Tania y rangea quelques papiers et s'apprêta en hâte, puis ils sortirent.

Stretton attendit qu'ils aient atteint la rue, puis il sortit à son tour. Son intention était d'avoir quelques mots d'explication avec Ramenoff avant qu'il prenne son train pour Paris. Mais il ne voulait nullement l'empêcher de partir. Il était au contraire soulagé à l'idée d'en être débarrassé.

Regardant sa montre, Stretton vit qu'il ne restait que vingt-cinq minutes avant le départ du train. Cela ne lui laissait pas grand temps. Il sauta dans un taxi et jeta au chauffeur :

— A la gare de Victoria, et en vitesse !

Le chauffeur obéit. En quelques minutes ils atteignaient l'avenue de Buckingham Palace et approchaient de la gare. Un autre taxi marchait à environ vingt mètres devant eux. Ils allaient le dépasser lorsqu'ils furent eux-mêmes dépassés par une grosse voiture fermée, lancée à toute vitesse. Subitement, elle bloqua ses freins dans un crissement aigu de pneus, et se rangea le long du taxi de devant. Puis un bruit saccadé et assourdissant recouvrit celui du trafic, le bruit d'une mitrailleuse criblant le taxi de projectiles à la vitesse de six cents coups à la minute. Le taxi fit un brusque écart. Avec un horrible fracas, il alla heurter un réverbère, brisant une de ses roues avant, et défonçant son radiateur. Le bruit de la mitrailleuse cessa soudainement. La grosse auto fit volte-face, accéléra dans la direction de Vaux-Hall Bridge Road et, en quelques secondes, fut hors de vue.

Tout cela s'était déroulé dans le temps d'un éclair et laissait les spectateurs comme pétrifiés. Stretton jeta un ordre péremptoire à son chauffeur ; son taxi alla se placer immédiatement contre le taxi attaqué. Stretton sauta en bas. La première chose qu'il vit, ce fut le corps de l'autre chauffeur de taxi, affaissé sur son siège, la bouche à demi ouverte, et un air d'étonnement presque risible sur sa face morte. A peu de distance de là, sur le trottoir, une vieille femme gisait, également morte, victime d'une balle perdue. Une autre femme, près d'elle, était évanouie. De toutes les directions, des gens accouraient.

D'une violente secousse, Stretton ouvrit la portière du taxi démoli et regarda à l'intérieur. Alexis Ramenoff était replié sur lui-même dans un angle de la voiture, le corps percé d'une demi-douzaine de balles. Stretton allongea le bras vers lui, fouilla sa poche intérieure, en sortit le faux passeport et le glissa dans sa propre poche. Une foule s'était massée autour du taxi, avide de voir tout ce qu'il y avait à voir. Les coups de sifflet de la police déchiraient l'air. Tout était confusion et clameurs de voix surexcitées. Stretton rentra dans la foule des curieux, s'y dissimula et rejoignit son propre taxi qui s'était rangé un peu plus loin.

— Je suis en retard pour mon train, dit-il au chauffeur en lui tendant un billet de dix shillings, je vais courir.

Un peu plus loin, il appela un autre taxi et se fit conduire chez Lindley Stevenson. Pendant la route, il resta immobile, ses deux mains nouées autour d'un de ses genoux, ses larges épaules légèrement penchées en avant. L'expression de ses yeux était dure et lointaine. Un sentiment de colère intense l'emplissait. Il pensait à cette vieille femme étendue

morte sur le trottoir par le projectile égaré d'un gangster.

Il a déjà été dit que Stretton était un être direct et simple. Dans les présentes circonstances, il n'était pas particulièrement indigné contre Moroni et sa bande pour avoir tué Alexis Ramenoff. Ce jeune homme avait, de son plein gré, choisi de naviguer dans les eaux du crime; par là-même, il avait accepté l'idée d'en être à son tour la victime quelque jour. Stretton ne se serait pas davantage indigné si cela lui était arrivé à lui-même. Mais si la mort d'Alexis Ramenoff le laissait indifférent, celle du chauffeur de taxi et de la vieille femme le remplissait de la plus violente indignation.

Autre chose encore le tourmentait. Il se disait qu'au moment où le gangster trapu s'était penché à la fenêtre de Tania Ramenoff, il avait probablement fait signe à des complices aux aguets pour indiquer qu'Alexis Ramenoff allait sortir. Ces complices, s'ils avaient surveillé l'appartement pendant un certain temps, avaient dû s'apercevoir que lui, Stretton, était là. Ils allaient en faire le rapport à Moroni, et Moroni demanderait des explications à Tania Ramenoff. Il faudrait à celle-ci beaucoup de présence d'esprit et d'à-propos pour répondre à ses questions de manière satisfaisante, surtout si elle ne s'y attendait pas. Stretton regretta amèrement de l'avoir laissée partir. Il sentait que s'il lui arrivait quoi que ce soit, ce serait par sa faute à lui.

Le taxi s'arrêta devant le studio et Stretton descendit. Au studio, il trouva Milligan et Lindley Stevenson causant avec Mary Fraser. Peters n'était pas encore revenu de Scotland-Yard. Stretton prit Milligan à part et lui exposa la situation.

Milligan siffla.

— Et allez donc ! fit-il, voilà de la vraie guerre de gangsters tout droit importée de Chi ! Vous croyez qu'ils avaient des espions postés autour de chez miss Ramenoff, hein ?

— Oui, et je crois qu'ils en ont probablement par ici pour surveiller le studio, répondit Stretton d'un air préoccupé. Ils sont sans doute en train de nous observer en ce moment même, et ce n'est pas prudent de rester ici à parler... ni ici ni ailleurs. Ils sont obligés de déclencher une nouvelle attaque contre nous...

— Vous avez sûrement raison, dit Milligan. Que pensez-vous qu'on puisse faire ?

— La police d'ici n'est pas accoutumée à la loi des gangsters. Je ne crois pas qu'il y ait dans Londres plus d'un policeman qui ait jamais vu tirer une mitrailleuse dans les rues d'une ville habitée, encore ne l'avait-il jamais vu jusqu'à cet après-midi même... Il est bien difficile de lutter contre des mitrailleuses et de puissantes autos rien qu'avec de petits bâtons... Il me semble que les gangsters vont avoir la part belle ces jours-ci, jusqu'à ce que la police soit organisée pour lutter contre eux. Je vais essayer d'y remédier...

— Et qu'allez-vous faire ? demanda Milligan.

Un sourire aigu passa sur les lèvres minces de Stretton.

— Mettre sur pied une petite bande adverse de gan-angsters. dit-il. Mais moins vous en saurez, mieux cela vaudra... Voulez-vous dire à Peters que j'essayerai de le joindre ce soir ?

Il fit un bref salut, prit congé et monta rapidement l'impasse. Dans Brompton Road il appela un taxi et se fit conduire à Hyde-Park Corner. Là, il congédia le taxi et traversa le parc en marchant très vite jusqu'à Marble Arch. Dans Oxford Street

il prit un autre taxi jusqu'à Piccadilly Circus. Puis il mit de nouveau pied à terre, entra dans le métro de Picadilly par une porte et en sortit instantanément par une autre ; il grimpa dans un autobus en marche qui l'amena à Charing Cross et là, espérant avoir semé tous les suiveurs possibles, il prit encore un taxi et se fit conduire 49 Old Jewry.

Il y fut en quelques minutes et monta deux étages jusqu'à la porte d'un bureau où était écrit : *Sawyer et Co.* Ayant donné un nom à un guichet portant la mention : « Renseignements », il fut aussitôt introduit dans ce qui devait être le plus singulier des bureaux de Londres. Les murs étaient ornés d'armes et d'armures, épées anciennes, lances, arquebuses, haches d'armes, dagues, casques et gantelets.

A un très joli bureau de travail italien était assis un homme de trente-cinq à quarante ans, petit, large d'épaules, l'air sombre, avec des yeux extraordinairement pénétrants. Il se nommait le capitaine Brown et c'était le propriétaire de Sawyer et Co. Collectionner des armes et des armures était sa très coûteuse marotte. A l'entrée de Stretton il salua gravement.

— Allo, dit-il d'un air funèbre, que faites-vous donc ici ? On m'avait dit que vous étiez mort !

— P-pas encore, dit Stretton, et il s'assit. Comment va le commerce de la course au fusil ? demanda-t-il ensuite. Pas de contact avec le Maroc, ces temps-ci ?

Le capitaine Brown secoua tristement la tête.

— Fini, le Maroc. J'ai un peu travaillé avec le Brésil et le Mexique. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Intérêt po-oli, répondit Stretton, voilà tout,

j'aime à savoir ce qui se passe dans le vaste monde. Mais ce que je désire pour de bon, ce sont des mitrailleuses.

Le capitaine Brown leva légèrement l'un de ses sourcils noirs.

— Ah oui ? Eh bien, je crois que je peux vous procurer cela si vous pouvez payer... d'avance. Et quoi d'autre?

— Je voudrais aussi quelques pistolets automatiques.

Le capitaine Brown approuva.

— Et cinq ou six solides gaillards.

Nouvelle approbation du capitaine Brown.

— Je peux vous trouver tout cela. Et un bateau ?

Stretton sourit.

— Je ne cherche pas de bateau. C'est pour Londres.

— Vraiment ? Cela change les choses... Vous feriez mieux de me raconter toute l'histoire.

Pendant une demi-heure, les deux hommes parlèrent à voix basse avec animation. Puis il y eut un silence assez long pendant lequel le capitaine Brown écrivit une lettre. Il mit celle-ci sous enveloppe et la tendit à Stretton.

— Portez ceci à Soapy William, dit-il de sa voix morne. Il vous trouvera quelques loustics d'importance et je suis sûr qu'il pourra vous documenter sur ce qui concerne Tarver si vous lui graissez suffisamment la patte. Il est très renseigné sur les sous-sols de Londres, mais le plus souvent il garde sa science pour lui. Pour ce qui est des mitrailleuses et des automatiques je m'en occuperai.

Stretton se dirigea vers le domicile de Soapy William, qui se trouva être un asile de nuit délabré et d'aspect sinistre. Soapy William, son louche

propriétaire. était un petit homme voûté, à la peau jaune et fripée, au nez mince et busqué, au crâne chauve avec un rond de taffetas noir à la place où aurait dû être un œil. L'autre œil était brillant et plein d'intelligence. Cet œil observait Stretton avec un regard sournois, sardonique, qui faisait penser à une chouette méchante et perspicace.

— Vous désirez ?... Si c'est un lit, vous avez de la veine, mon garçon, le nègre est mort ce matin...

— J'ai une lettre pour vous, exposa Stretton avec politesse.

Soapy William prit la lettre d'un air soupçonneux. Il jeta les yeux sur l'adresse et parut reconnaître l'écriture. Son visage s'éclaira et ses manières devinrent presque respectueuses.

— Venez là-haut dans mon nid, pria-t-il.

Il conduisit Stretton dans une petite pièce du premier étage. Les murs étaient tendus d'un papier rouge foncé dont le motif ressemblait grandement à des choux. La tablette de la cheminée était couverte de bergers, de chiens et d'amours en porcelaine ; au milieu, sous un globe de verre, un magnifique bouquet de fleurs en cire. Le long des murs, deux vitrines d'oiseaux empaillés, et une quantité d'assiettes décorées en couleurs, la plupart représentant des enfants aux cheveux d'or occupés à la pacifique mission de nourrir des ânes, de monter des poneys, de choyer des petits chats ou de tendre des friandises à des chiens suppliants. Une table d'acajou recouverte d'un tapis vert au milieu de laquelle trônait un pot d'aspidistra, un lourd buffet d'acajou et plusieurs chaises recouvertes de cretonne fanée complétaient l'ameublement.

— Mon petit nid, annonça le propriétaire du local. Qu'en pensez-vous ? Plein de goût, hein ?

— Plein de goût ! approuva Stretton. J'aime tout particulièrement les assiettes.

Soapy opina de l'air content de soi d'un collectionneur qui exhibe une pièce de choix à un connaisseur.

— J'ai toujours aimé les enfants, sans en avoir eu, et les fleurs. C'est si joli !

Il se dirigea vers le buffet.

— Une goutte de rhum ? dit-il d'une voix plus ferme, comme pour marquer que la minute d'attendrissement était passée.

— Avec plaisir.

Du buffet, Soapy sortit une bouteille et deux verres dans lesquels il versa de généreuses rasades de rhum. Puis il alluma une pipe de terre crasseuse et on passa aux affaires sérieuses.

Stretton découvrit bientôt qu'en dépit de sa répugnante apparence et de son goût particulier en matière d'ameublement, Soapy était pourtant un homme fort utile à connaître. Il commença par dépêcher un petit garçon à la recherche de certains costauds de sa connaissance. En attendant leur arrivée il donna à Stretton beaucoup de renseignements sur Tarver, renseignements dont la plupart n'étaient, il en convenait, que des suppositions faites par la police mais non confirmées. Il lui dit le nom d'un protecteur de Tarver, ignoré de la police, un certain Leman, d'extraction étrangère. Enfin il lui fournit la liste des bars et tripots où les gens de Tarver avaient coutume de se réunir à leurs heures de loisirs. Stretton l'interrogea sur Moroni, mais à ce sujet, Soapy ne savait rien. Il n'avait entendu que de vagues rumeurs mais rien de précis.

Les costauds arrivèrent ensemble. Ils étaient trois, tous membres de l'équipage d'un des bateaux du capitaine Brown, actuellement à l'ancre. C'étaient les trois hommes les plus affreusement laids et sinistres que Stretton eût jamais vus. Ils s'appelaient Wager, Banks et Corrigan. L'un promit de procurer dans les vingt-quatre heures un couple d'amis aussi solides et déterminés que lui-même. Un autre promit également un ami. Le troisième, le plus sinistre, déclara qu'il n'avait pas d'amis. Les mitrailleuses et les pistolets automatiques commandés au capitaine Brown ne devaient être fournis que dans un jour ou deux. Il fut décidé que jusque-là Wager, Banks, Corrigan et leurs camarades auraient leurs armes habituelles et qu'ils se tiendraient prêts à n'importe quelle sorte de mauvais coup, qu'il s'agisse de mettre le feu à une maison ou de trancher une gorge, bien entendu à la condition qu'ils recevraient un salaire convenable.

— Soyez tranquilles, assura Stretton, vous serez bien payés.

Et pour commencer il sortit trois billets de dix livres qu'il remit aux trois lascars.

— Il y en aura beaucoup d'autres si vous vous conduisez bien et si vous faites ce qu'on vous commande, dit-il. Mais il y a une chose qu'il faut vous mettre dans la tête une fois pour toutes : dans toute cette affaire, je suis le patron. Je donne tous les ordres. Vous, les camarades, vous n'avez pas à discuter, mais seulement à exécuter ce qui vous est commandé et rien de plus. Sans quoi... je vous ferai regretter d'être nés... C'est clair ?

Wagner et Banks assurèrent à Stretton que c'était tout à fait clair. Ils protestèrent que leur

unique vœu était de lui obéir aveuglément en toutes choses. La perspective d'autres billets de dix livres leur plaisait grandement.

Mais Corrigan, le costaud qui n'avait pas d'amis, restait muet, observant Stretton d'un air méditatif. Il sourit, d'un sourire horrible, plus horrible encore du fait qu'il lui manquait deux dents de devant. C'était un homme de mer, un colosse chevelu, à la carrure d'hercule, à la face plate, au nez cassé, à la mâchoire lourde, à l'épiderme de cuir desséché.

— C'est « me faire regretter d'être né » que vous avez dit? demanda-t-il. Ben... faudrait être autre chose qu'un amour d'enfant aux joues roses pour arriver à ça !

— Vous croyez ?

Les autres observaient attentivement la scène, en silence. Stretton comprit que le moment était venu de donner une preuve de son autorité. Il n'hésita pas.

— Comment que vous vous y prendriez pour me faire regretter d'être né ? demanda le lascar avec politesse.

— Simplement comme ceci, dit Stretton.

Et tout en parlant, il envoya son poing, avec un bruit retentissant, en plein dans la face basanée. Corrigan recula de quelques pas. Il cracha un peu de sang... et sourit. Puis il rentra la tête dans ses épaules, se ramassa et bondit sur Stretton. Le choc ébranla la pièce. Un berger tomba de la cheminée et se brisa par terre. Soapy poussa un cri d'angoisse lorsque l'aspidistra bien-aimé oscilla et tomba de la table.

— Ouvrez la porte ! cria Stretton.

Banks ouvrit la porte. Comme Corrigan se pen-

chait en avant, Stretton, de toutes ses forces, le frappa sous le menton. Le colosse haleta, chancela, lança des ruades. Stretton saisit lestement un de ses énormes pieds et le tira. Corrigan jura de plus belle et s'accrocha à un cadre pour tenter de reprendre son équilibre. Il décrocha le cadre mais ne reprit pas son équilibre. Stretton lui décocha alors un autre direct à la mâchoire et le poussa hors de la porte, l'envoyant rouler dans le petit escalier jusqu'au rez-de-chaussée.

— Voilà qui est fait, dit-il. Et main-intenant, Soapy, une tournée ne nous ferait pas de mal.

— Et mon pauvre aspidistra, et mon cadre... demanda Soapy d'une voix perçante. Ce n'est pas un reproche, patron, tout ça n'est pas de votre faute, c'est celle de ce tas de viande à face de chien, de cette brute pouilleuse...

Il prit dans un des tiroirs du buffet un grand couteau à découper.

— Attendez que je lui fasse son affaire, je lui sortirai les boyaux, à l'animal, déclara-t-il d'un ton résolu en allant vers la porte.

Mais, avant qu'il l'ait atteinte, la porte s'ouvrit et Corrigan parut. Il s'avança de quelques pas, en boitant légèrment. Une large déchirure traversait son veston. Il avait un œil à moitié fermé et un filet de sang coulait de sa bouche. Il y eut un silence ; tous les regards étaient tournés vers lui. Une fois de plus, il sourit et à présent c'était trois dents de devant qui lui manquaient.

— Je suis votre homme, patron, dit-il simplement. Si vous avez des ordres à donner, c'est moi qui veux être le premier à marcher.

— Merci, dit Stretton.

Soapy dansait une petite danse du scalp, brandissant son couteau à découper.

— Espèce de fumier, espèce d'abruti, sac de poisson pourri ! Regardez ce que vous avez fait de mon aspidistra !

Il brandissait tragiquement le couteau devant les yeux de Corrigan qui le regardait froidement.

— La ferme ! vieille carcasse !

Et d'une poussée, il envoya Soapy au fond d'un fauteuil.

— La paix ! dit Stretton. Ne vous faites pas de chagrin pour votre aspidistra et votre cadre, Soapy, je vous les remplacerai. Et maintenant, est-ce qu'on peut boire, oui ou non ?

La querelle s'apaisa. Soapy, toujours grommelant, distribua du rhum avec parcimonie. Pendant que les trois costauds buvaient, Stretton leur donna ses instructions pour la journée. Puis il envoya chacun à son poste.

Après leur départ, il but une dernière goutte de rhum avec Soapy, lui versa une respectable somme, et partit. Il passa le reste de l'après-midi à louer, non loin de Brompton Road, un garage surmonté d'un grenier. Pour en avoir la jouissance immédiate, il paya une année entière d'avance Il acheta aussi un certain nombre de matelas, de couvertures et d'autres objets ménagers, et une grande auto chez un marchand dont le capitaine Brown lui avait indiqué le nom.

Quand il eut terminé tous ces préparatifs, il était sept heures. Il n'avait pris ce jour-là ni déjeuner, ni thé ; aussi, passa-t-il une heure au Café Royal pour combler cette lacune. Potage, saumon fumé, une bonne grillade, du fromage, le tout arrosé par une demi-bouteille de chambertin, y furent employés pour sa plus grande satisfaction. A huit heures un quart, se sentant un autre

homme, il quitta le café, prit un taxi, et se rendit au bureau du capitaine Brown. A neuf heures un quart, lorsqu'il le quitta, il était méconnaissable. Il grimpa dans un autobus allant à Whitechapel, et un quart d'heure avant dix heures, il entrait dans la salle d'une taverne louche, « la Chèvre et le Compas » et se commandait de la bière.

CHAPITRE V

L'AFFAIRE CARSON

— Je vous l'ai dit, ma manière, c'est de frapper fort et vite. expliqua Moroni complaisamment. Nous avons sûrement donné une secousse à la ville, cet après-midi ! J'espère bien lui en donner une autre ce soir, sans attendre qu'elle ait repris ses esprits. Seulement, ce soir, je souhaite que mon travail soit un peu plus lucratif... Descendre des braillards, c'est un passe-temps assez distrayant, mais ça ne fait pas rentrer les dollars.

Tarver haussa légèrement les épaules. Une fois de plus, les deux associés ne voyaient pas les choses du même œil.

— Vous avez peut-être raison, admit-il suavement, mais je crois que vous feriez mieux d'attendre que nous soyons sûrs de pouvoir quitter le pays à bref délai.

Moroni secoua la tête.

— Etant donné la situation, je ne crois pas... Si personne ne me savait ici, j'admets qu'il vaudrait mieux attendre. Mais avec l'alerte donnée à la police, avec Peters et son vigoureux gaillard d'ami sur le terrain, je trouve qu'il vaut mieux déblayer

tout de suite le plus possible, sans attendre qu'ils soient organisés. Dans quelques jours, la besogne ne sera plus si aisée...

Il se leva et mit son chapeau.

— Ne vous en faites pas, tout va coller pour le mieux, ajouta-t-il d'un air fanfaron. A ce soir tard. Pour l'instant, je vais un peu voir de quoi il retourne avec cette fille...

Il partit dans sa grande auto. Vingt minutes plus tard, il entrait dans une petite maison sordide de Clapham. Il monta les étages jusqu'à une chambre haut perchée où Tania Ramenoff attendait. Elle attendait depuis des heures, seule, enfermée dans cette chambre. Mais elle accueillit Moroni avec un sourire.

— Je commençais à croire que vous m'aviez complètement oubliée, dit-elle.

Lui ne sourit point, et il y eut quelque chose de sinistre dans la manière délibérée qu'il eut de fermer la porte. Il se tourna ensuite vers elle et la regarda d'un air scrutateur de ses yeux rapprochés, durs et froids. Il lui dit sèchement :

— Je ne vous ai pas oubliée. Asseyez-vous. J'ai à vous parler.

Elle s'assit, l'air un peu déconcertée. Elle était déconcertée. Il s'était montré, à sa manière, si aimable et si galant à leur précédente rencontre, elle se demandait ce qui avait bien pu arriver pour changer de façon si marquée ses dispositions.

Il s'adossa à la cheminée. une main dans sa poche, la surveillant toujours d'un air sombre.

— Qu'est-ce que ce grand type qui est l'aide de Peters faisait chez vous cet après-midi ? interrogea-t-il brusquement.

— Chez moi ? répéta-t-elle d'un ton incrédule. Vous voulez-dire après mon départ ?

— Pas du tout. Je veux dire pendant que vous étiez là, dit rudement Moroni. N'essayez pas de bluffer, ma petite.

Il s'avança soudain et resta devant elle, la dominant de toute sa hauteur et levant une large main pleine de menace :

— Voyez-vous, vous feriez mieux d'avouer tout de suite tout ce que vous savez. Allez-y, ou je vous abîme la figure, et tout de suite, encore...

Elle recula.

— Je... je ne sais pas ce que vous voulez dire, bégaya-t-elle d'un ton d'innocence offensée. Stretton n'était pas chez moi. Pourquoi y aurait-il été ?

— A d'autres ! Assez de comédie ! Sortez ça, je vous dis ! gronda Moroni. Un de mes hommes faisait le guet. Il l'a vu entrer dans la maison et la quitter une minute après vous. Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Tania secoua la tête en signe d'ignorance totale.

— Il a dû aller quelque part ailleurs dans l'immeuble, il n'était pas chez moi, protesta-t-elle.

Et elle ajouta avec angoisse :

— Croyez-vous qu'il s'était caché pour surveiller Alexis ? Alexis a-t-il pu se sauver ?

Pendant quelques secondes interminables, Moroni continua à l'observer d'un air farouche mais non sans un peu d'incertitude. Puis la menaçante main retomba. Il s'éloigna d'elle.

— Hem ! Possible qu'il soit allé ailleurs dans la maison... J'avais cru qu'il était chez vous, concéda-t-il à contre-cœur.

« Je vous ai dit ce que je pensais de vous à notre dernière rencontre, reprit-il après un silence. Ce n'est pas souvent que je m'intéresse à une

femme. Dans mon métier, c'est plutôt dangereux ; mais je me suis intéressé à vous tout de suite. Pourtant, si vous vous figurez que vous pourrez me traiter comme un novice et vous moquer de moi, vous ferez mieux d'y renoncer tout de suite ; votre beauté ne vous préservera pas, vous pouvez m'en croire... Ce n'est qu'un avertissement. Compris ?

— Mais pourquoi voudrais-je vous tromper ? protesta-t-elle avec toutes les apparences de la bonne foi.

De nouveau il la regarda d'un air sombre. Puis une grimace tordit son visage :

— Vous êtes avec moi pour de bon, hein ? Vous ne voudriez pas me tromper, dites ? pas *vous ?* Pourquoi le feriez-vous ? Vous ne demandez qu'à m'aider, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dit-elle, mais elle était inquiète, se demandant quelle diablerie il avait en tête.

— Bon, cela. Aimez-vous les diamants, dites ?

— Oui !

— J'en étais sûr... Eh bien ! vous pouvez nous accompagner dans une petite randonnée que nous faisons ce soir et, si vous y jouez le rôle que je vous destine, vous pourrez avoir autant de diamants que vous pouvez en souhaiter. Sinon, je vous préviens, il n'y a rien à espérer... Ecoutez, que je vous raconte l'affaire...

Il parla pendant dix minutes et, à mesure qu'elle l'écoutait, les joues de Tania Ramenoff pâlissaient davantage. Lorsqu'il eut fini, il la regarda avec attention.

— Avez-vous tout bien compris, demanda-t-il, et êtes-vous prête à venir ?

Elle n'hésita qu'une fraction de seconde. Puis elle eut un petit sourire et répondit d'une voix ferme :

— Oui.

Les yeux de Moroni s'éclairèrent. Maintenant, tous ses doutes étaient dissipés. Il vint vers elle et posa une large main sur son épaule. Il respirait une satisfaction sans mélange.

— Ah ! vous êtes un as ! dit-il avec enthousiasme. Si vraiment vous êtes d'accord avec moi, si nous pouvons travailler ensemble, rien ne pourra nous résister. Et quoi que vous puissiez désirer, vous n'aurez pas à le demander deux fois : vous l'aurez au premier mot.

Il la secouait par l'épaule avec une rude familiarité.

— Maintenant, ma belle, je vais me grouiller ! J'ai encore quelques détails à régler pour ce soir. Au revoir, à tout à l'heure...

Il partit. Après son départ, Tania Ramenoff resta immobile pendant un moment, regardant droit devant elle... Elle frissonna, fronça les sourcils, se mordit les lèvres, faisant effort pour reprendre son sang-froid ; enfin elle y parvint. Sur une table elle prit un magazine et se mit à lire.

Moroni se dirigea vers un petit restaurant où il rejoignit son lieutenant, Alphonse Carini, connu sous le surnom de « Meurtrier Souriant ». C'était un bel homme élancé, aux yeux sombres, aux attaches fines et aux cheveux ondés. Son vêtement impeccablement ajusté était d'un gris suave ; avec une chemise et un col de soie vert pâle, il portait une cravate grise. Sur ses lèvres se jouait habituellement un petit sourire mélancolique. Bien des femmes avaient été subjuguées par sa pâle et romantique figure, mais Carini dédaignait les succès faciles, et les femmes lui semblaient, dans le genre d'entreprise dont il s'occupait, des collaboratrices dangereuses. Quand Moroni le rejoignit, il était en

train de consommer du thé accompagné d'éclairs au chocolat. Il accueillit Moroni d'une voix douce et harmonieuse.

— Allo, chef !

— Allo, Al, avez-vous les renseignements ?

— Bien sûr. Et l'affaire ne sera pas difficile.

— Très bien.

Moroni eut un silence quelque peu embarrassé.

— J'enrôle la fille pour cette affaire, annonça-t-il, non sans méfiance.

Une ombre passa sur le visage de Carini. Il leva imperceptiblement les sourcils.

— Pour quelle raison ? demanda-t-il toujours doucement.

— Je veux qu'elle marche avec nous, expliqua avec volubilité Moroni. Si elle marche avec nous, et qu'elle fasse sa part de boulot, elle sera de la bande et elle ne pourra plus travailler contre nous. Il faudra bien qu'elle reste, puisque la police sera après elle.

Carini haussa légèrement les épaules.

— Quel besoin de l'avoir avec nous ? J'ai toujours trouvé, et vous en avez souvent convenu, que les femmes ne font rien de bon dans cette sorte de travail. Dès qu'un homme est pris dans les filets d'une femme, il ferait aussi bien de se retirer du jeu. Et l'homme est toujours exposé à tomber tôt ou tard dans les filets d'une femme.

— C'est assez juste, mais cette femme-là n'est pas comme les autres : elle a réellement de la valeur et elle est intelligente.

— Je sais, répliqua Carini avec lassitude, elles ne sont jamais comme les autres quand elles vous plaisent...

De nouveau, il haussa les épaules...

— Je n'aurais jamais pensé vous voir dans le

rôle d'amoureux transi, chef. Enfin, au moins ayez l'œil sur elle, sans cela, elle ne jouera pas franc jeu.

— Je n'y manquerai pas, affirma Moroni.

Cette nuit-là, peu après une heure et demie, une grosse auto noire déboucha de Piccadilly dans Bond Street et s'arrêta devant la porte de Carson, le fameux joaillier. Les portières de l'auto s'ouvrirent et une demi-douzaine de personnages masqués, (l'un était évidemment une femme), en sortirent. L'un des personnages courut à la porte du magasin, se baissa, puis s'écarta lestement.

— Arrière, camarades ! ordonna-t-il.

A peine avait-il parlé qu'une explosion déchira l'air. Il y eut un jet de flamme livide, puis la lourde porte, entièrement détachée de ses gonds, tomba à l'intérieur au milieu d'une grêle d'éclats de brique et de métal. La forte voix de Moroni s'éleva :

— Vas-y, Ikey ! tu sais le chemin !

Avant même que la poussière de l'explosion fût tombée, l'homme se précipita dans le magasin. Des cris retentissaient dans la rue, des appels. Un policeman accourut, soufflant de toutes ses forces dans son sifflet d'alarme. C'est à ce moment que résonna, couvrant cris et sifflets, le bruit de la mitrailleuse. Le policeman s'arrêta, il eut un soupir convulsif, étreignit sa poitrine et s'abattit sur le sol.

Ikey sortit en courant du magasin à l'intérieur duquel retentit une nouvelle explosion.

— En avant, vous deux, on y va ! hurla Moroni.

La femme, Ikey et lui se précipitèrent. La femme se dirigea vers la devanture où étaient les plateaux chargés de bagues et de broches. Ikey dévalisa les vitrines posées sur le comptoir. Moroni courut vers

la pièce du fond, celle où était le coffre-fort dont la porte avait été en partie arrachée.

Dans la rue, les coups de sifflets avaient repris, les gens accouraient, attirés par le vacarme. A nouveau la mitrailleuse entra en action. La rue était pleine du claquement aigu des balles qui tapaient dru dans les murs de briques et dans les vitres des maisons voisines. Des cris de terreur et de douleur emplirent la nuit. Il y eut une fuite éperdue de curieux qui cherchaient à se mettre à l'abri ; mais plusieurs d'entre eux payèrent de leur vie cette curiosité ! Lorsque la mitrailleuse cessa le feu et que le silence se rétablit, six corps restaient étendus sur la chaussée.

Cependant la femme et les deux hommes, lourdement chargés, sortaient en courant du magasin, se dirigeant vers l'auto. Des mains complices les y poussèrent. La voiture démarra dans un rugissement de son puissant moteur. A l'extrémité de Bond Street elle croisa un petit groupe de cinq policiers armés qui se hâtaient vers le lieu de l'action. Ils coururent au milieu de la rue pour tenter d'intercepter le passage. Mais le chauffeur accéléra, droit sur eux : il y eut un bref échange de coups de feu, et la grande voiture se lança comme la foudre dans Piccadilly, laissant un des policiers étendu par terre. Dans l'auto un des hommes jurait, en tenant un de ses bras blessé ; un autre, touché plus gravement, ne jurerait plus désormais. Le tir des policemen avait été efficace : les gangsters ne sortaient pas indemnes de la rencontre.

L'auto continua à une vitesse effrayante le long de Piccadilly, le long de Shaftesbury Avenue, et tourna brusquement dans une rue étroite et sombre derrière Drury Lane. Là, elle stoppa. Les occupants — l'un d'eux excepté — bondirent dehors,

coururent jusqu'à une rue voisine et grimpèrent dans une autre auto qui démarra posément. Un quart d'heure plus tard, ils arrivaient à un garage isolé de Clapham. Ils y laissèrent l'auto et marchèrent jusqu'à une maison proche où ils entrèrent. Là, ils se réunirent dans une pièce du premier étage. Le butin fut déposé sur une table et Moroni, penché au-dessus, l'examina pièce par pièce, d'un œil sagace et évaluateur. Les autres l'observaient attentivement. Tania restait un peu à l'écart. Elle avait de grands cernes noirs sous les yeux et paraissait très fatiguée.

L'examen fini, Moroni entassa les bijoux en un monceau étincelant.

— Allons, les enfants, pas trop mal travaillé, ce soir... Dommage que Ikey ait été descendu, c'était un type à la page... mais rien à dire, c'est le risque du jeu...

Moroni fit un petit signe d'amitié dans la direction de Tania :

— Vous feriez peut-être bien d'aller vous reposer, dit-il. Vous connaissez votre chambre ? Si vous voulez boire, il y a de quoi dans le placard. Demain matin, nous causerons.

Tania sortit. Moroni ramassa les bijoux et les entassa en vrac dans un sac noir.

— Une tournée, camarades, et puis au lit. Moi j'ai encore à faire : plus tôt ceci sera hors de nos mains, mieux cela vaudra. Je vais le porter chez Tarver.

Il marcha vers la porte, puis s'arrêta.

— Ne vous occupez pas de cette jeune dame, recommanda-t-il. Si n'importe lequel d'entre vous essaye de l'approcher, il lui en cuira à mon retour.

Et il partit. Après un instant d'hésitation, il monta l'étage et essaya doucement d'ouvrir la

porte de la chambre de Tania Ramenoff. La porte était fermée à clef. Il eut un léger sourire. A l'extérieur de la porte, il y avait un verrou posé par ses soins. Il le poussa. Ainsi, se dit-il, la porte était fermée de l'intérieur et de l'extérieur, personne ne pouvait ni entrer ni sortir.

Une fois Moroni redescendu, un rideau bougea dans un coin du palier, et le visage pâle de Tania Ramenoff inspecta les alentours. Elle avait remarqué le verrou, à l'extérieur de la porte, avait donné un tour de clef sans entrer, et s'était cachée derrière le rideau. Elle s'y retira de nouveau en entendant la voix de deux hommes qui parlaient en montant.

Moroni quitta la maison et alla au rendez-vous qu'il avait arrangé avec Tarver et un nommé Ferdinand Leman. C'était un marchand de pierres précieuses — le plus souvent volées — bien que la police ne s'en doutât nullement. Tarver et Leman attendaient depuis longtemps déjà et leur visage était quelque peu inquiet.

Il était presque trois heures lorsque Moroni arriva enfin, portant le sac noir. Une fois de plus les bijoux furent répandus sur une table, cette fois pour être examinés par M. Leman. Il le fit avec le plus grand soin. Ses yeux brillaient d'excitation quand il eut terminé.

— Mâtin ! Quel coup de filet ! Il y en a pour quarante mille livres comme rien du tout !

— Probable, fit Moroni avec bonne humeur, vous ne croyez pourtant pas que je suis homme à m'occuper d'un « Prix Unique », pour rafler des objets à cent sous ?

Tarver eut un éclat de rire nerveux et saisit Moroni par l'épaule.

— Vous êtes un génie, Ben, déclara-t-il avec conviction. J'avoue que j'avais douté du résultat, mais vous avez réalisé tout ce que vous aviez décidé de faire, et même plus. Je crois qu'il est tout indiqué de boire en votre honneur, à présent ; après quoi, Fredy, vous ferez bien de filer avec ce tas d'étincelles ; leur éclat me rend nerveux...

— Cela ne m'étonne pas, dit Leman. Je vous assure que je ne le garderai pas entre mes mains plus longtemps qu'il ne faudra...

Ils trinquèrent. Les bijoux furent emballés, et Leman partit.

— Et voilà ! dit Tarver en emplissant son verre. Excellent travail, cette nuit !

— Ce n'est encore rien, dit Moroni plein de jactance, ce n'est qu'un commencement. Je vous ai dit qu'il y avait de fameux chopins à faire dans cette ville... La seule chose que je déplore, c'est la mort d'Ikey. Il n'était pas très bon tireur, mais il savait manier l'explosif. Nous le regretterons plus d'une fois.

— Je le crois, dit Tarver.

Il fit une pause.

— Dites-moi... avez-vous jamais entendu parler d'un certain gars américain nommé Red Leary ?

— Red Leary ? Et comment ! C'est l'as qui a fait la Banque Nationale de San-Francisco, qui a descendu le veilleur de nuit et qui a filé avec cent mille billets. On n'a pas entendu parler de lui depuis ; le bruit court qu'il est mort au Brésil.

— Cent mille ! Hé ! Ça fait vingt mille livres, calcula Tarver. Il y a de quoi faire, avec ça ! Mais il paraît que Red Leary n'est pas mort du tout... Il a été vu dans un bar de Limehouse. Toute une histoire... mais il n'a pas eu l'air content d'avoir été reconnu...

— Pas étonnant, dit Moroni, si la police met la patte sur lui, c'est la chaise électrique qui l'attend. Vous êtes bien sûr que c'est lui ?

— Oh ! non, mais d'après ce qu'on m'a dit, l'homme qui l'avait reconnu était très positif à son sujet. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Si c'est bien Red Leary, j'aimerais le rencontrer... c'est un type qui sait son métier, il pourrait nous être utile... Vous ne pourriez pas me l'amener ?

— Je pense que si, puisqu'il est dans cette partie du monde... je vais faire signe à un de mes hommes pour qu'il s'en occupe... mais qu'est-ce que c'est que ça ?...

« Ça », c'était la sonnerie stridente de la porte d'entrée. Tarver fit une grimace de mauvaise humeur, glissa sa main dans une de ses poches sur un revolver, et alla ouvrir. Sur le seuil, il trouva Leman. Il avait l'air de l'unique survivant d'un tremblement de terre... pâle comme la mort, les yeux égarés, le col et la cravate arrachés et les vêtements poussiéreux.

— ... Les bijoux ! murmura-t-il, les bijoux !...

Tarver l'attrapa par le bras et le poussa rudement dans le salon. Il tomba dans un fauteuil, et gémit faiblement.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Moroni d'une voix dure.

Il vint vers Leman, l'attrapa par le col et le secoua furieusement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dégoisez !

— I... il me les a pris... sur le pas de ma porte...

— Pris ?... Les bijoux ? Qui les a pris ? interrogea Moroni. Sa voix était comme un claquement de fouet, et il recommença à secouer Leman.

— Je... je ne sais pas... Un homme grand qui... qui bégaye...

— Stretton ! s'exclamèrent d'une seule voix Tarver et Moroni.

Moroni envoya Leman rouler dans un coin du hall. Puis se mit à investiver Stretton. Pendant trois bonnes minutes, il lui décocha un choix d'épithètes sans cesse renouvelées. Il aurait continué si la sonnerie du téléphone ne l'avait interrompu.

Pâle, bouleversé, Tarver prit le récepteur, écouta un instant, puis le tendit à Moroni.

— Pour vous...

— Allo ! dit Moroni furieux, qui m'appelle ? Que voulez-vous à cette heure-ci ?

— Cette jeune dame, patron, dit une voix agitée à l'autre bout du fil, Whitey est passé dans le hall, et il l'a trouvée à la porte d'entrée, en train d'ouvrir le verrou. Il a essayé de l'en empêcher, mais elle a tiré un poignard, le lui a plongé dans l'épaule, et elle a filé.

— Filé ? cria Moroni, la... la...

Il raccrocha brutalement. Dans un paroxysme de rage il ne trouvait même plus ses mots. D'un air égaré il agitait sa lourde main dans les airs... Puis le pouvoir des mots lui revint et il se mit à jurer.

Tarver l'observait avec effroi.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ben, qu'est-il arrivé ?

— Cette damnée fille... qui a filé... elle a filé... Je me demande comment elle a pu sortir de cette chambre verrouillée ?... Me faire ça à moi ! Après m'avoir juré qu'elle travaillait pour moi de toutes ses forces !

Il était plein d'une juste indignation devant le procédé de Tania Ramenoff. Il ne pouvait absolu-

ment pas comprendre comment on pouvait agir d'une manière si fourbe. Tarver le regardait avec étonnement.

— Mais, vous croyez qu'elle pouvait s'associer à vous après que vous aviez supprimé son frère ? demanda-t-il ; pour ne pas parler du fait qu'elle est absolument toquée du jeune Stevenson...

— Elle ne sait pas que j'ai supprimé son frère, je pensais le lui dire plus tard, avec précaution, quand les choses auraient pris leur courant. J'avais confiance en elle !... Et elle m'a mis dedans tout le temps !

Les yeux de Tarver s'agrandirent soudain.

— Mais, dit-il, si elle s'est échappée de votre refuge de Clapham, elle va y envoyer la police ! Nous serons perdus ! Qu'est-ce que vous allez faire ?

Moroni, les yeux injectés de sang, avait les lèvres tordues par une affreuse grimace. Mais le premier flot de sa rage était passé, son cerveau se remettait à fonctionner.

— Je ne crois pas qu'elle avertisse la police. Après le raid de cette nuit auquel elle a pris part, elle ne doit pas être très désireuse de donner l'éveil. Car je ne crois pas qu'elle travaille pour la police, elle doit être avec Peters et Stretton. Elle sera allée tout droit les trouver, eux ou Lindley Stevenson. Et c'est là qu'elle risque de se trouver quelque peu désarçonnée... Quand même, je vais faire partir la bande de Clapham.

Il alla au téléphone, appela la maison et donna de rapides directives pour son évacuation. Après quoi il appela un autre numéro, celui d'une maison de Beefeater's Row, située en face le studio de Lindley. Dans une chambre donnant sur la façade

il avait posté deux hommes, chargés de surveiller nuit et jour le studio.

— C'est vous, Sim ? demanda Moroni.

— Oui. C'est vous, patron ?

— Moi-même. Ecoutez : je voudrais que vous et Cal surveilliez une dame qui peut venir d'un moment à l'autre à l'un des studios d'en face. Je voudrais qu'elle soit descendue avant même d'avoir pu entrer. Compris ? Vous avez un silencieux ? Donc, vous pouvez opérer sans trop attirer l'attention. Ensuite, je voudrais que vous bloquiez tous les gens de cette maison dans une des chambres et que vous vous arrangiez pour les y tenir enfermés un bout de temps. Vous aurez soin que les portes de la maison, devant et derrière, restent ouvertes. Quand ce sera fait, téléphonez-moi et j'arriverai aussitôt avec les camarades.

— Bien, patron.

— Que voulez-vous faire ? demanda Tarver avec agitation.

— Simplement ceci, répondit Moroni d'un air farouche : j'emmène les garçons là-bas. Possible que Sim et Cal aient, à ce moment-là, tué cette femme et fermé à jamais sa bouche sur la maison de Clapham. Possible aussi qu'ils n'en aient rien fait. Dans un cas comme dans l'autre, cela ne fait rien : je suis décidé à tomber là-bas aussi vite que je pourrai et à me débarrasser d'eux tous. Ils commencent à me taper sur les nerfs ; ils se manifestent un peu plus qu'il n'est normal.

— Balayer toute leur troupe, vous voulez dire Lindley Stevenson, Stretton, et...

— Lindley Stevenson, Stretton, Peters, la jeune blonde dont Lindley est féru, et tous les autres qui se trouveront autour d'eux...

— Mais vous n'y arriverez jamais ! protesta

Tarver, et d'abord, parce que Beefeater's Row est une impasse. Si vous y entrez avec une auto la police n'aura qu'à occuper l'extrémité pour que vous ne puissiez plus vous échapper.

— Mille mercis pour ces inestimables renseignements, dit Moroni avec ironie, figurez-vous que j'y avais déjà pensé... Ne vous occupez de rien, mais trouvez-moi un plan du quartier donnant toutes les rues avoisinant Beefeater's Row. Et laissez-moi seul un moment. Pour l'instant j'ai à penser à des choses compliquées...

CHAPITRE VI

LA BATAILLE DE BEEFEATER'S ROW

On avait souvent dit à Stretton qu'il était né coiffé. Il est de fait que cette nuit-là la chance fut avec lui.

A onze heures et quart, juste comme il allait se mettre au lit, il fut alerté au téléphone par un des lascars procurés par le capitaine Brown qu'il avait chargé de surveiller le domicile de M. Ferdinand Leman. Le message fut bref :

— Ce monsieur vient de rentrer. Il a dû passer une soirée chic, il a une chemise amidonnée. Dois-je continuer à surveiller ?

— Continuez, dit Stretton. Restez jusqu'à deux heures et si quelqu'un vient, tâchez d'avoir l'œil et de voir de quoi ça a l'air... A deux heures vous pourrez rentrer chez vous.

A une heure et demie, le téléphone sonna de nouveau.

— Le type vient de partir dans son auto.

— Ah... ou-oui ?... Alors, je le regrette pour vous mais il faut que vous restiez là jusqu'à son retour. S'il revient seul, vous pourrez aller vous coucher, sinon téléphonez-moi.

A deux heures, nouvel appel. Cette fois, ce n'était plus le lascar.

— Ici, Peters, dit une voix, c'est vous, Stretton ?

— Le diable vous emporte ! Est-ce une heure décente pour réveiller un homme harassé de fatigue ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'est-ce qu'il n'y a pas ! dit Peters. Je vous ait dit que l'enfer allait se déchaîner avant peu, eh bien! je crois qu'il a commencé. Je viens d'avoir un message de Maynard : Moroni a cambriolé Carson, le grand joaillier et emporté tous les diamants de la terre ! Vous m'avez dit de vous avertir s'il se passait quelque chose. Eh bien ! voilà ce qui s'est passé... il faut reconnaître que Moroni est un as !

— Pour ça, oui, dit Stretton, et vous dites qu'ils ont fait un beau coup de filet ?

— D'après ce qu'on m'a dit, ils ont tout emporté excepté le plafond et la poignée de la porte...

Stretton fronça le sourcil et passa la main dans sa chevelure ébouriffée.

— La peste soit d'eux tous ! Cela veut dire qu'il va encore falloir que je sorte cette nuit !

— Sortir ? répéta Peters. Quelle est donc la grande idée ?

— Rien d'extraordinaire... on ne sait jamais... Possible que je vous rappelle plus tard ; possible aussi que je ne vous rappelle pas.. .

Il raccrocha. Il savait que les bandits de cette sorte, lorsqu'ils ont fait une bonne prise, sont habituellement soucieux de s'en défaire aussi vite que possible. Il supposait qu'avant peu les bijoux dérobés à Carson seraient en route vers la Hollande ou l'Allemagne. Il se disait qu'à moins d'avoir lui-même un recéleur, Moroni utiliserait Leman qui était celui de Tarver. Cette supposition se trouvait confirmée par l'avis qu'il avait reçu, que Leman était sorti à une heure et demie du matin. Il était

peut-être allé trouver Moroni pour prendre possession des produits du vol.

Stretton s'habilla et se dirigea rapidement vers le domicile de Leman. Le veilleur qu'il y avait posté lui dit que Leman n'était pas rentré. Stretton envoya l'homme se coucher et prit lui-même la corvée de veille. Pendant une heure, il attendit, faisant les cent pas, aux aguets, et rien ne survint. Puis il entendit approcher une auto. Un roadster apparut et entra dans le garage qui flanquait la maison. Stretton franchit d'un bond le court espace qui le séparait de la porte d'entrée et se dissimula derrière un des piliers du porche. Le bruit du moteur s'arrêta, suivi de celui de la porte du garage qu'on fermait. Des pas approchèrent sur l'allée de gravier qui menait du garage à la maison et un homme mince, d'aspect étranger, monta les marches du perron et mit sa clef dans la serrure.

Stretton sortit de derrière son pilier.

— Monsieur Lé-éman ? demanda-t-il poliment.

Avec un terrible sursaut d'effroi, l'homme se retourna et recula. De sa main gauche il serrait étroitement contre lui le sac noir, il porta sa main droite à sa poche. Mais Stretton saisit son poignet et tira brutalement hors de la poche la main armée d'un petit revolver. Il donna une secousse au poignet de l'homme, et le revolver tomba sur le sol.

— A mon tour pour le sac noir, dit Stretton.

Il l'arracha à l'homme qui s'y accrochait désespérément. Tandis qu'il tirait le sac de la main gauche, Stretton, de sa main droite, poussait Leman de toutes ses forces, en plein visage. Les deux cédèrent en même temps. Leman tomba assis. Le sac resta aux mains de Stretton qui le posa aussitôt derrière lui. Alors il saisit Leman par le col de son vêtement et le traîna par terre. La clé était

restée dans la serrure. Stretton, de la main gauche, ouvrit la porte, d'une secousse il remit Leman sur ses pieds et, d'un élan, le lança positivement dans le hall. Puis il referma la porte. Après quoi il saisit le sac noir, l'ouvrit rapidement et y jeta un coup d'œil. Les bijoux étaient bien là, en une masse scintillante. La chance avait décidément été avec lui.

Il quitta rapidement la maison, tout en réfléchissant activement à ce qu'il allait faire de ces bijoux. Les remettre à Peters pour qu'il les portât à Scotland-Yard ? Ou les y porter lui-même ? Tout cela était fort simple, mais c'était attirer sur lui une attention qu'il ne souhaitait pas. Les noms du capitaine Brown, de Soapy William, de ses hommes seraient mentionnés. Ou alors il faudrait inventer un mensonge invraisemblable. Non. La meilleure chose à faire était de remettre les bijoux à la police anonymement. Et le plus tôt possible.

Deux cents mètres plus loin, à l'angle d'un square, un policeman solitaire attendait la fin de sa garde. Stretton eut aux lèvres un sourire malicieux : il venait de trouver un moyen très simple de restituer les bijoux à leur légitime propriétaire. Aussi silencieux qu'un chat, il se glissa derrière l'innocent policeman, bondit soudainement sur lui et le précipita au sol. Puis il lui jeta dessus le sac noir, et disparut.

Le policeman était à peine étourdi. Il se redressa, se demandant ce qui lui était arrivé. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait vu de son assaillant qu'une ombre disparaissant à toute allure au coin du square.

— Qu'est qu'c'est qu'ça ? murmura-t-il hébété en découvrant le sac noir à ses côtés. Le sac s'était entr'ouvert. A la lueur du réverbère voisin on

voyait scintiller quelque chose au dedans. Les yeux du policeman s'ouvrirent plus grands. Etendant la main il tira le sac plus près de lui pour mieux voir, et la véritable nature de son contenu lui apparut.

— Seigneur ! dit-il d'une voix haletante et terrifiée.

Il semblait comprendre peu à peu qu'il devait faire quelque chose. Il se remit debout, et siffla de toutes ses forces... Plus tard, il conta à ses supérieurs quelle lutte homérique il avait dû soutenir avec un énorme gaillard dont les allures lui avaient paru suspectes et comment il était parvenu à lui arracher le sac de bijoux, bien que le gaillard eût réussi à prendre la fuite. Il raconta cette histoire avec une conviction telle que la plus grande publicité lui fut donnée dans les journaux du matin. En outre il reçut la médaille de la police et fut promu au grade supérieur.

Stretton trouva un taxi attardé et se fit ramener à Beefeater's Row. Comme il y pénétrait, il vit devant le sien un autre taxi qui s'arrêta devant le studio de Lindley Stevenson. Stretton descendit précipitamment pour voir qui sortirait de l'autre taxi. A sa vive surprise ce fut la silhouette élancée de Tania Ramenoff qui en émergea.

— Allo ? appela-t-il.

Elle se retourna, le reconnut, lui fit un signe, puis se détourna pour payer son chauffeur. Stretton fit de même pour son propre chauffeur. Mais d'une fenêtre élevée de l'immeuble en face partit tout à coup un jet de flamme et le bruit faible d'un revolver silencieux. Le pare-brise de la première voiture vola en éclats. Mais Sim avait le tir difficile à cause du taxi interposé entre lui et Tania. Il l'avait manquée. Elle recula, très effrayée par les

éclats de la glace. Ce recul la sauva, car la masse du taxi la déroba entièrement à la vue de Sim. Stretton lui cria d'une voix de stentor :

— Couchez-vous, mettez-vous à l'abri, on tire sur vous !

En même temps, il sortit un revolver de sa poche et, tout en courant de-ci de-là, se mit à tirer dans la fenêtre d'où le jet de flamme était parti. Il y eut une rapide succession de coups de feu échangés entre la fenêtre et lui, mais comme il se déplaçait sans cesse il était une cible difficile à atteindre. Par contre, plusieurs balles atteignirent les taxis. Le chauffeur du premier taxi tomba sur ses commandes, une balle dans la tête. Le second resta un moment paralysé sans réaliser ce qui se passait. Puis la compréhension lui revint et il se rendit compte que l'endroit était malsain pour un homme d'âge et de vie respectables. Il s'enfuit. Une balle fit jaillir la poussière à ses pieds, une autre siffla très peu en arrière de lui. Une grille limitait l'étroit jardin de l'un des studios. Fuyant la mort, le chauffeur se hissa des deux mains et sauta de l'autre côté où il retomba assis dans une caisse à ordures... Il resta tapi là, à s'éponger le front, au milieu de feuilles de thé, d'épluchures de pommes de terre, de peaux de bananes et de cendres.

La porte de Lindley s'ouvrit et la voix brève de Peters demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Deux coups de feu venant de la fenêtre d'en face lui répondirent, et Peters recula vivement vers l'intérieur. Une balle avait touché son bras gauche.

— Laissez la porte ouverte ! hurla Stretton. Etes-vous là ?

— Je suis là, oui, répondit Peters, et rudement

content d'y être ! Cette fois, ces fils de chien ont bien failli m'avoir.

— Réunissez tout le monde et faites tirer aussi vite que possible sur la fenêtre d'en face, dit Stretton. Miss Ramenoff et moi nous sommes ici derrière le taxi et cela devient assez malsain... je voudrais pouvoir rentrer dans la maison.

Avec Peters, il y avait au studio Milligan et Watkin, ses assistants Lindley Stevenson et Mary Fraser. Tous les hommes étaient armés. Peu d'instants après les instructions de Stretton, tous étaient à la fenêtre, faisant tomber en un flux régulier une averse de balles sur la fenêtre d'en face. Le bruit de leur tir devint un claquement continu, qui se mêlait au tintement des vitres et au bruit sec des balles qui s'aplatissaient contre les murs de briques. De la maison d'en face arriva un cri de douleur : une des balles avait enfin atteint son objectif.

Stretton saisit Tania Ramenoff dans ses bras, la souleva comme un bébé et, la portant devant lui, de telle sorte que son propre corps la préservait, il se précipita dans la maison. En trois secondes il était à l'abri. Il ferma la porte et remit Tania sur ses pieds. Ils entrèrent dans le studio. La grande pièce était dans l'obscurité, les lumières avaient été éteintes pour que les occupants ne soient pas vus derrière les fenêtres. A leur entrée, le feu s'arrêta et la voix de Peters les héla :

— Venus jusqu'ici, sans dommage ? Bon.

— Pas de dommage pour nous, mais les salauds ont tué un des chauffeurs de taxi. Et vous ? sérieusement touché ?

— Bras gauche, cela pourrait être pire, répondit brièvement Peters.

Les hommes et lui étaient agenouillés devant la

fenêtre, tirant à l'abri du mur de dessous. Peters se leva, et vint vers Stretton.

— Où avez-vous trouvé miss Ramenoff ?

— Nous nous sommes trouvés devant la porte il y a une minute, juste avant que la farce ne commence, dit Stretton.

— Lindley est-il ici ? demanda Tania.

Lindley était bien là, mais il n'entendit pas la question. Dès que le feu avait cessé, il était venu rejoindre Mary Fraser, assisé dans un fauteuil, hors d'atteinte du tir. C'était une fille courageuse, mais en dépit de ses efforts pour le dissimuler, elle était évidemment effrayée et émue. Lindley, un bras passé autour de ses épaules, essayait de la calmer et de la rassurer. Cette tâche absorbait toute son attention et il n'avait pour l'instant d'yeux ni d'oreilles pour rien d'autre. Il y eut un silence. Stretton, s'accoutumant à l'obscurité, distingua ce qui se passait. Il se sentit fort mal à l'aise. Il savait très bien que lorsque Tania avait suivi le gangster, l'après-midi, elle ne l'avait fait que dans l'intérêt de Lindley. Le ciel seul savait quels risques elle avait dû courir et maintenant Lindley était là, uniquement occupé de Mary Fraser... Stretton regardait comme particulièrement regrettable, dans ce moment précis, cet étalage des sentiments du jeune peintre.

Peters avait évidemment la même impression. Il rompit le silence, disant gauchement :

— Voici miss Ramenoff, Lindley.

— Tiens ? dit la voix de Lindley. Comment allez-vous, Tania ?

Mais il ne quitta pas Mary.

De nouveau, il y eut un silence gêné, puis Tania répondit avec calme de sa voix basse et légèrement rauque :

— Je vais bien.

Puis, après un temps :

— Est-ce que quelqu'un pourrait me passer une cigarette ? demanda-t-elle.

Stretton lui tendit rapidement son étui. Une minute auparavant, il avait admiré son courage. Maintenant, il admirait son empire sur elle-même. Il savait que l'indifférence de Lindley envers elle, ainsi manifestée, devait être pour elle comme un soufflet.

— Merci, dit-elle.

Elle prit une cigarette dans l'étui que Stretton lui tendait. Il avait dans son autre main un briquet qu'il alluma comme elle portait la cigarette à ses lèvres. Devant la lumière inattendue, Tania se détourna, mais il avait eu le temps de voir ses yeux pleins de larmes. Elle alluma sa cigarette et se détourna de nouveau. Stretton était plein de pitié pour elle. Sous l'empire d'une impulsion soudaine, il posa sa main sur son épaule.

— Vous êtes belle joueuse, miss Ramenoff, dit-il.

Elle eut un petit rire, toujours un peu rauque.

— Le suis-je ? Je me le demande...

— Je crois qu'il faut avertir Scotland-Yard, dit Peters de la voix précise d'un homme d'affaires. Je vais les alerter tout de suite. Mais pendant que je les sonne, je voudrais savoir si vous n'avez rien à me signaler. Je peux appeler et écouter en même temps. J'ai toujours su faire deux choses à la fois.

En disant cela, il décrocha le récepteur. C'est Tania qui lui répondit.

— Je puis vous dire que le quartier général des gangsters est à Clapham, Farfield Road. J'étais trop pressée de m'enfuir pour voir le numéro.

— Je crois que nous trouverons, dit Peters. Allo, Allo, Allo !

« Al-lo ! répéta-t-il, impatienté.

Puis, soudain :

— Ce damné téléphone est muet. Je parie que le fil a été coupé...

A ce moment précis, on entendit approcher rapidement le bruit d'une puissante auto. De la maison d'en face s'éleva un cri d'allégresse. Stretton poussa Tania Ramenoff dans le couloir en lui disant brièvement :

— Montez dans le studio du dessus ! Vous aussi, miss Fraser ! Et vous, Stevenson ! Fermez la porte à clef et entassez tous les meubles derrière. Vite !

— Mais... commença Lindley Stevenson.

Stretton le saisit par l'épaule et le poussa vers la porte.

— Allez ! ordonna-t-il, ce n'est pas le moment de discuter. Et vous, miss Fraser, dépêchez-vous... Ou je me trompe fort, ou ce sont les gangsters qui arrivent. Stevenson, vous êtes responsable de ces deux femmes, tenez-les loin de la fenêtre.

— Restez-là, mes enfants, dit Peters à ses hommes, restez à l'abri en bas de la fenêtre. Nous sommes de taille à défendre la place, je pense !

Stevenson et les deux femmes montèrent précipitamment. Le bruit de l'auto se faisait de plus en plus proche. Le crissement des pneus résonna dans l'impasse, et ce ne fut pas une auto, mais deux, qui s'arrêtèrent devant l'immeuble. Une voix brutale cria :

— Allez-y ! Donnez-leur la sérénade !

Alors, l'horrible tac-tac-tac-tac de la mitrailleuse déchira l'air de son bruit assourdissant, hallucinant. La nuit était traversée de jets de flamme. Les balles fouettaient le studio d'une averse de grêlons d'acier s'écrasant contre les murs, criblant toiles

et cadres, mettant en pièces deux vases de Chine sur la cheminée. Rien au monde n'aurait pu résister à cette pluie de métal. Heureusement, elle ne rencontrait rien de vivant. Stretton, Peters et ses deux assistants étaient blottis sous l'appui de la fenêtre, le flot des balles passait par-dessus leurs têtes.

A peu de distance les sifflets de la police s'entendaient. Une autre mitrailleuse s'ajouta à la clameur générale en ouvrant un tir de barrage vers l'entrée de l'impasse, du côté de Brompton Road, contre un détachement de police qui arrivait. Les policemen étaient braves, mais ils ne pouvaient pas lutter. Après une courte attaque, qui ne pénétra pas à plus de quinze mètres dans l'impasse, ils se retirèrent, laissant deux d'entre eux sur le terrain.

A la caserne de Knightsbridge, le clairon sonnait le rassemblement, le régiment des gardes fut tiré du lit. Au poste de police du quartier, le sergent de service téléphonait frénétiquement à Scotland-Yard. A Scotland-Yard, on acheminait un important détachement d'agents dans deux cars rapides. De toutes les directions, police et troupe recevaient l'ordre de se rendre en toute hâte à Beefeaters Row.

Avant peu d'instants, la bande de Moroni serait cernée sans espoir de retraite. Moroni s'en rendait compte et il n'avait nullement l'intention de se laisser cerner. Aussi s'était-il accordé cinq minutes pour tuer les occupants du studio et s'enfuir...

Brusquement, le feu de la mitrailleuse abandonna la fenêtre du studio pour la porte d'entrée de l'immeuble. En quinze secondes, deux cents balles claquèrent contre elle. La serrure fut emportée, la porte oscilla sur ses gonds. Alors, créant

un silence qui parut presque surnaturel, le bruit de la mitrailleuse cessa tout à fait. D'autres bruits devinrent tout d'un coup audibles, par-dessus tout des cris de femmes, car la rue entière était, à présent, éveillée.

Une troupe d'hommes se précipita de l'auto vers la porte de la maison.

— C'est le moment, dit Stretton, allez-y !

Il avait quitté son abri sous la fenêtre et il était dans le couloir, un revolver dans chaque main. Au moment même où les premiers assaillants atteignirent la porte, il tira, tira et tira, des deux mains... Des cris de douleur retentirent dans l'étroit passage, mêlés aux rugissements d'injures de ces hommes assoiffés de sang et au terirble fracas des coups de revolver. Tous les hommes juraient, tiraient, se frappaient, les uns les autres avec leurs armes brandies dans l'obscurité.

Les gangsters étaient solides, ils n'étaient pas peureux et ils étaient supérieurs en nombre dans la proportion de deux contre un environ. Stretton fut balayé jusqu'au pied de l'escalier par la violence du choc des assaillants. Il reçut un coup terrible sur la tête. L'obscurité tournoya autour de lui, il tomba, laissant échapper ses armes. Un gangster l'enjamba et se précipita en hurlant dans l'escalier. Vaguement, de très loin, le bruit des cris et des balles revint peu à peu aux oreilles de Stretton, se rapprochant à mesure que la conscience lui revenait. Il porta la main à sa tête et la ramena chaude et visqueuse. Un bruit de bataille, de cris et de menaces arrivait d'en haut, suivi tout à coup d'un cri de victoire, puis du hurlement de terreur d'une femme. Ce fut pour Stretton comme un appel de trompette qui le rendit à la conscience active. Il comprit que les gangsters avaient pénétré dans la

pièce où Lindley avait été laissé avec Mary et Tania. Sa prodigieuse vitalité aidant, il étendit la main, rencontra la rampe de l'escalier, saisit un barreau et se remit sur pieds. De nouveau on entendit le cri de la femme. Stretton ramassa toute son énergie et bondit dans l'escalier. La porte du studio d'en haut était entr'ouverte et il y avait de la lumière. Comme il atteignait le seuil, Stretton eut une vision instantanée de l'intérieur de la pièce, vision qu'il ne pourrait oublier de sa vie. Juste devant la porte, au milieu d'une pile de meubles en morceaux, le gangster trapu. Au milieu de la pièce, à demi accroupi, Moroni, effrayant à considérer, du sang coulant le long de son visage par une coupure qu'il avait à la joue, les yeux hagards et injectés. Il avait rejeté son revolver et tenait un long poignard.

Devant lui, par terre, essayant péniblement de se redresser, Lindley Stevenson. Il avait une profonde marque bleue sur la tempe gauche et une traînée de sang frais sur le dos de la main. Son revolver, qu'il avait laissé tomber, était quelques pas plus loin, près de la cheminée. Derrière Lindley, appuyée au mur dans une attitude d'effroi et d'horreur, Mary Fraser regardait Moroni avec des yeux fixes et comme fascinés. A quelques mètres d'elle, Tania, toujours calme, était appuyée elle aussi contre le mur. Une étrange lueur brillait dans ses yeux sombres et un léger sourire ironique errait sur ses lèvres. Elle fumait toujours la cigarette que Stretton lui avait donnée.

Stretton s'élança dans la pièce, détournant le canon du revolver que le gangster trapu dirigeait vers lui. Ils s'empoignèrent. Tout en luttant, Stretton vit Moroni lever son poignard. Il vit Lindley élever son bras pour tenter de se mettre à l'abri. Il

vit Mary s'avancer rapidement pour se mettre entre eux et tenter de le protéger. Moroni s'arrêta, le poignard, toujours levé, et rit.

— C'est ça, votre bonne amie ? Eh bien ! vous allez voir ce que j'en fais...

De la main gauche il saisit Mary et l'attira vers lui. Il riait de plus belle et son intention était clairement inscrite sur son visage. Stretton fit un effort désespéré pour se libérer de son adversaire, mais il se ressentait encore de son coup à la tête. Le poignard de Moroni commençait à descendre ; il vit Mary fermer les yeux. Lindley sanglotait désespérément. C'est alors que, d'un brusque mouvement, Tania s'avança et appliqua le bout allumé de sa cigarette au milieu du visage de Moroni. Le coup destiné à Mary Fraser tomba sur elle. Le poignard l'atteignit profondément à l'épaule. Moroni recula d'un pas avec un juron. Mary tomba sans connaissance.

Subitement, une poussée de force irrésistible revint à Stretton. D'un gigantesque effort, il repoussa loin de lui le gangster et lui asséna en pleine face un coup de poing qui eût mis par terre un champion poids-lourd. Le gangster perdit instantanément connaissance. Stretton reprit haleine et avec un grognement sauvage, s'élança sur Moroni.

Les deux hommes luttèrent à mort, dans un corps à corps furieux ; ils chancelaient à travers la pièce. Un nouveau gangster parut sur le seuil. Ramassant ses forces dans un suprême sursaut, Stretton souleva de terre Moroni et l'envoya vers la porte. Mais Moroni cramponné à lui l'attira. Il y eut une collision violente avec le nouveau venu. Celui-ci fut balayé comme un fétu. Les trois

hommes titubèrent sur l'étroit palier, puis, encore enlacés, dégringolèrent tout le long de l'escalier avec un fracas qui ébranla la maison.

Le gangster dernier venu, se trouvant par-dessous les deux autres, subit le plus de dommage. Il resta au pied de l'escalier, l'épine dorsale brisée, avec, par-dessus lui, les deux masses combinées de Stretton et de Moroni. Stretton roula deux fois sur lui-même et vint heurter un corps étendu. Il resta quelques instants immobile, hébété, Puis, la nécessité de tirer lui revenant à l'esprit, il se remit sur pied. A quelques mètres de là, Moroni lui aussi, se remettait sur pied mais, dans l'obscurité, Stretton ne pouvait le voir.

Dans le studio de Lindley, le feu battait encore son plein. Dans la rue, la mitrailleuse tirait contre un nouveau détachement de police. Moroni porta un sifflet à ses lèvres et siffla de toutes ses forces.

— Stop ! les enfants, cria-t-il, et il se dirigea vers la porte. Stretton l'entendit et voulut l'atteindre, mais il trébucha et tomba. Le feu s'arrêta. Les gangsters se précipitèrent vers la porte, piétinant Stretton qui jurait.

Moroni avait bien combiné son plan. Il avait réalisé d'avance qu'il serait impossible de compter sur les autos pour sortir de Beefeater's Row. Aussi n'essaya-t-il même pas de s'en servir. Il traversa rapidement la rue, s'engouffra dans la maison d'en face, en resortit par une porte de derrière, traversa un petit jardin, et sauta, suivi de cinq de ses hommes, le mur bas qui le séparait d'un jardin donnant sur une rue parallèle où deux autos attendaient. Ils s'y engouffrèrent.

Stretton les suivait à peu de distance. Il atteignit la rue pour voir disparaître les autos dans lesquelles l'ennemi s'enfuyait. Sa propre voiture et ses

hommes étaient garés à peu de distance de là, mais avant qu'il les ait atteint, les gangsters auraient pris le large...

Une auto débouchant dans la rue à toute vitesse éclaira de ses phares la silhouette déguenillée de Stretton. L'auto ralentit subitement et une voix connue en sortit.

— C'est vous, patron ?

Un flot de joie envahit Stretton. Cette voix enrouée était celle de Corrigan, le plus déterminé et le plus solide de la petite bande. L'auto était donc sa propre auto! Il y monta.

— Suivez les deux voitures qui viennent de disparaître au coin de la rue, ordonna-t-il.

Corrigan accéléra. Comme ils tournaient le coin, Stretton vit un feu arrière disparaître au tournant suivant.

— Les voilà, il faut les rattraper !

Une poursuite folle s'ensuivit, à travers les rues endormies de Londres. Pendant le trajet, Stretton apprit par quel miracle sa voiture était apparue à point nommé. Sa bande, profondément endormie, avait été éveillée par le bruit de la fusillade proche. Les hommes s'étaient habillés, avaient sorti la voiture, et c'est sur le chemin du combat qu'ils avaient rencontré leur chef.

La poursuite continuait. La vitesse des autos était sensiblement égale, elles filaient à 90 à l'heure sans gagner ni perdre de terrain. De temps en temps, Stretton et ses hommes voyaient les deux voitures en avant d'eux, quelquefois il les perdaient de vue dans un tournant. Puis ils ne virent plus qu'une seule voiture. Les deux autos s'étaient évidemment séparées, prenant des chemins différents. Stretton espéra de toute son âme que Moroni était dans l'auto qu'il continuait à poursuivre.

La course cessa avec une soudaineté imprévue. La voiture de tête tourna brusquement dans une rue transversale et se trouva face à face avec une rangée de lumières rouges, une barricade et un écriteau : rue barrée. Le chauffeur bloqua désespérément ses freins mais en vain. La voiture allait à une vitesse telle que, les quatre roues bloquées, elle continua à avancer. Elle mit en pièces la fragile barricade, cahota sur la surface inégale de la rue en partie réparée, fit un écart, monta sur le trottoir et s'abattit dans une grille. La voiture de Stretton stoppa juste avant l'obstacle.

— Empoignez-les, cria-t-il, n'en laissez pas échapper un seul !

A cet instant, ses blessures, sa faiblesse étaient oubliées, effacées par le seul souvenir du jaillissement rouge sur l'épaule de Tania au moment où Moroni y avait enfoncé son poignard. La fureur lui donna force et énergie. Il bondit hors de l'auto et courut à toute vitesse vers la voiture en panne. Ses hommes le suivaient, pleins du désir de tuer.

Quatre hommes avaient sauté de la voiture de tête. Courant sur eux, Stretton cherchait avidement des yeux la haute stature de Moroni. Mais avec une cuisante déception. il dut constater qu'elle n'y était point. Qu'y faire ? Il fondit sur le premier gangster. L'homme tira. Mais il avait été amoché dans le combat précédent et sa main n'était pas sûre. La balle rata Stretton de quelques centimètres. Stretton, de toute la force de rage qu'il avait accumulée, abattit l'homme d'un coup de poing. Deux autres coups de feu furent tirés mais les gangsters, fatigués et désemparés, n'étaient pas de taille à lutter contre les coups désespérés et meurtriers de Stretton. En moins d'une minute, le combat fut terminé.

Chancelant de fatigue, Stretton s'appuya à l'un des poteaux qui barraient la rue. Il leva une main vers sa tête. Maintenant qu'il n'avait plus à combattre, toute sa force semblait l'avoir abandonné et il souffrait d'une douleur lancinante à la tête.

— Seigneur ! gémit-il faiblement, que je voudrais boire !...

CHAPITRE VII

UN RÉPIT POUR SOUFFLER...

Le matin suivant, tous les quotidiens publièrent des éditions spéciales tardives avec tous les détails sur le cambriolage de Carson et la bataille de Beefeater's Row. Leurs récits différaient peu. Celui du *Daily Wire* était typique. Il commençait par une demi-page de manchette en caractères énormes :

COMBATS A LA MITRAILLEUSE
DANS LES RUES DE LONDRES.
UN HÉROIQUE AGENT RETROUVE LES BIJOUX VOLÉS.
LA BANDE DE MORONI DÉCIMÉE
PAR UN COURAGEUX ANGLAIS
ET TROIS DÉTECTIVES AMÉRICAINS.
CAPTURE DU LIEUTENANT DE MORONI.
MORONI EN FUITE.
LA MAISON ATTAQUÉE.

Sous ces titres sensationnels figurait un récit quelque peu fantaisiste des événements de la nuit. L'histoire était nécessairement déformée, étant donné que personne n'en connaissait les détails excepté les participants et que, à l'heure où l'on mettait sous presse, aucun d'eux n'était à même de parler. Peters se trouvait à l'hôpital avec une bles-

sure à la jambe et une au bras gauche. Stretton avait une profonde coupure à la tête et une douloureuse contusion à l'épaule. Watkin était mort d'une balle qui lui avait traversé la poitrine. Milligan avait deux côtes cassées. Lindley Stevenson, lui aussi, se trouvait à l'hôpital, Tania Ramenoff et Mary Fraser étaient soignées dans une clinique privée. Trois gangsters avaient été tués sur place dans le combat du studio. Deux autres avaient été sérieusement blessés. Un autre encore avait été atteint dans la maison d'en face. Carini, le « Meurtrier Souriant » et trois gangsters qui l'accompagnaient dans l'auto poursuivie par Stretton et ses hommes étaient à l'infirmerie de la prison. Deux policemen, un chauffeur et un passant avaient été tués dans le combat de Beefeater's Row, et deux policemen avaient été blessés.

Tous les journaux exprimaient l'opinion que les gangsters avaient été mis hors d'état de nuire désormais et que la capture de Moroni n'était qu'une question d'heures. Le public ne devait pas s'alarmer des événements de la nuit précédente. Les mœurs des gangsters de Chicago n'avaient jamais pu s'implanter à Londres et n'avaient aucune chance de s'y implanter. Stretton, Peters, et, à un degré moindre, le policeman qui avait récupéré les bijoux étaient les héros de l'histoire. On commentait beaucoup aussi le fait que Lindley Stevenson était le fils du milliardaire qui avait fait expulser Moroni de Chicago. Une touche d'intérêt supplémentaire venait, enfin, de la présence de deux jolies jeunes personnes dans le studio attaqué par les gangsters. Les journaux de ce matin-là furent d'une belle vente, et ils fournirent au public de passionnants sujets de conversation pour au moins huit jours.

L'opinion que les gangsters étaient désormais hors d'état de nuire émanait de Scotland-Yard. Opinion sincère, d'ailleurs. Les autorités croyaient réellement que la bande avait reçu un coup dont elle ne pourrait pas se relever. Elles s'en réjouissaient et le regrettaient tout en même temps. Elles sentaient que la défaite des gangsters aurait dû être à l'actif de la police et non pas d'un détective privé américain, d'un aventurier inconnu et d'une bande d'individus douteux qui, à y regarder de près, n'avaient même pas le droit d'être porteurs d'armes. Stretton inspirait aux officiels une forte suspicion et une certaine jalousie...

— Je voudrais bien savoir qui est au juste ce garçon, disait le major Carruthers, commissaire assistant, mais, quel qu'il soit, il a du toupet de prendre une initiative pareille et de s'arroger le droit de représenter la loi. Et Peters, l'Américain, je le connais, bien sûr, mais il aurait bien pu nous tenir un peu plus au courant. Ils devaient s'attendre à cette attaque du studio de Stevenson, sans quoi, jamais ils n'auraient pu se défendre ainsi !

— Vous trouvez qu'ils auraient dû se laisser assassiner tranquillement et nous charger d'attraper les assassins ? demanda le général sir Gordon Holland, commissaire-chef.

Le major Carruthers rougit légèrement. Il trouvait souvent très difficile de savoir si le commissaire-chef plaisantait ou s'il était sérieux.

— Ce n'est pas cela, sir, mais il aurait dû y avoir des forces de police postées tout alentour. Quoi qu'il en soit, nous pourrions donner beaucoup d'embêtement à ce Stretton, si nous voulions. Port d'armes prohibées, d'abord, et puis on ne peut pas tuer comme ça des gens, même des criminels, sans s'exposer soi-même à un grand nombre de soup-

çons. De tout ce que nous savons, il ressort qu'il doit être le chef d'une bande de gangsters opposée à l'autre. Celui de ses hommes qui a capturé Carini ne payait pas de mine... Je me demande d'où il les a tirés...

— Vous avez certainement raison, mon cher, dit le commissaire-chef avec bonne humeur. Mais quoi qu'il en soit, nous devons être tout ce qu'il y a de plus polis et aimables avec lui. Les journaux en ont fait une sorte de héros national. En fait, j'ai décidé d'aller le voir et de me faire une opinion par moi-même.

Le chef de la police arriva à l'hôpital Saint-George à dix heures et demie du matin et fut introduit aussitôt dans la chambre particulière occupée par Stretton. Le chirurgien avait insisté pour que celui-ci gardât le lit deux jours et Stretton n'avait pas protesté. Il savait qu'il ne pouvait rien faire de plus pour le moment et il n'était pas de cette sorte d'idiots qui insistent pour dépenser inutilement leur activité et leur énergie, alors qu'ils n'ont rien de mieux à faire qu'à se reposer. Quand il était malade, Stretton faisait tout pour guérir le plus vite possible.

Le commisaire-chef lui souhaita le bonjour et s'assit à son chevet. Il l'observait avec curiosité. Et Stretton lui rendait son regard investigateur. Lui aussi se demandait à quelle espèce d'homme il avait affaire. Il voyait un petit bonhomme de cinquante-cinq ans, maigre, sardonique, d'allure militaire, avec des yeux bleus très vifs et une bouche mince et volontaire. Pendant un moment, les deux hommes restèrent silencieux. Puis le commissaire-chef prit la parole.

— Eh bien, monsieur Stretton, il me semble que vous avez fourni au public un sujet d'intérêt de

premier ordre! Je suppose que vous avez vu les journaux de ce matin ?

— Je les ai vus... ils semblent avoir quelque peu brodé sur le sujet...

— Il y a une vingtaine de reporters qui attendent en bas, en ce moment, continua le commissaire-chef, nous leur avons fait dire par les autorités de l'hôpital que vous n'étiez pas en état d'accorder ce matin aucune interview.

— Ç'a été fort sage de vo-otre part...

— Oui, dit le commissaire-chef, et il regarda Stretton avec méfiance. Je voulais vous parler d'abord moi-même. J'ai vu la déposition que vous avez faite de bonne heure ce matin à l'inspecteur Maynard. J'ai vu également les dépositions de M. Peters, de miss Ramenoff, de M. Stevenson et de miss Fraser. M. Peters, M. Stevenson et miss Fraser peuvent seulement nous dire qu'ils ont entendu des coups de feu à l'extérieur du studio et qu'ils ont juste pu vous faire entrer, miss Ramenoff et vous, avant que les gangsters commencent l'attaque. Miss Ramenoff était trop faible pour beaucoup parler, elle a dit qu'elle arrivait au studio avec un message pour vous ou pour M. Peters et qu'on lui avait tiré dessus d'une fenêtre d'en face. Elle a aussi fait allusion au fait que le quartier général des gangsters était à Clapham. Mais les médecins ne nous ont pas permis de la questionner davantage. Votre propre déposition, plutôt brève, concorde avec celle de miss Ramenoff. Vous aussi, semble-t-il, vous arriviez au studio et on vous a tiré dessus juste avant le déclenchement de l'attaque. Vous arriviez en taxi ?

— Parfaitement, dit Stretton.

Il avait à dessein été assez réservé dans sa dépo-

sition. Il ne savait pas ce que Tania dirait et il ne voulait pas risquer d'être en contradiction avec elle.

— Je ne doute pas que tout ceci ne soit exact, dit le commissaire-chef avec calme, mais je voudrais savoir le reste.

— Le re-este ? demanda Stretton d'une voix quelque peu hésitante... j'ai bien peur de n'être pas très lucide ce matin... ce-e coup sur la tête, voyez-vous...

— Oui, je sais, dit le commissaire-chef avec bonne humeur, mais je suis sûr que vous avez quantité de choses à nous dire. Par exemple en ce qui concerne le frère de miss Ramenoff. Pourquoi a-t-il été assassiné par les gangsters ? Et qui était la femme qui a participé au raid Carson, la nuit dernière ?

Il fit une pause, mais enchaîna sans attendre la réponse de Stretton.

— Je suis venu vous voir personnellement pour vous donner moi-même l'assurance que vous pouvez nous parler sans hésiter et en toute liberté... Vous venez de rendre à la police un service considérable, et dans la circonstance...

— Vous voulez dire que rien de ce que je pouourrai vous confier ne se-era tourné contre moi ? précisa Stretton.

— Oui, en gros et dans les limites de ce qui est raisonnable, c'est ce que je veux dire... Alors, monsieur Stretton ?...

— Eh bien, dit Stretton avec gaieté, puisqu'il en est ainsi, je n'hésite pas à vous dire que je suis quelqu'un de tout à fait respectable, et qu'il y a seulement trois jours, je n'avais jamais entendu parler de Moroni et de sa bande.

— Vous n'aviez jamais... mais, mon cher monsieur, vous en aviez sûrement entendu parler... ils ont depuis deux ans une réputation mondiale...

— Mon éducation a été plutôt négligée, expliqua Stretton, j'étais dans l'intérieur de la Chine depuis presque de-eux ans, et nous nous occupions fort peu de ce qui se passait à Chicago. Nous avions assez de distractions et d'occupations autour de nous pour nous absorber. J'ai débarqué en Angleterre il y a quelques jours pour la première fois depuis deux ans.

— Est-ce possible ? s'écria le commissaire-chef, sincèrement stupéfait, je comprends pourquoi nous n'avons pu trouver trace de vous nulle part

— Si vous vous étiez intéressé à la boxe, vous auriez pu trouver trace de mon père, dit Stretton d'un ton négligent, colonel Stretton, du Royal Warwicks. Il était champion des poids-lourds amateurs en 1899.

— Grand Dieu ! Seriez-vous donc le fils de Toby Stretton ? Je l'ai peu connu, à la vérité, mais j'ai de tout temps entendu parler de lui...

Il est notoire que les militaires ont l'esprit de caste. C'est sur quoi Stretton avait compté en révélant au commissaire-chef le nom de son père. Ses espoirs n'étaient nullement déçus. L'atmosphère de l'interview fut instantanément changée... Stretton cessa d'être un aventurier inconnu parlant au commissaire-chef, il devint le fils du colonel Toby Stretton parlant au lieutenant-général sir Gordon Holland. Le commissaire-chef avait une propension à suspecter et à blâmer les actes de Stretton, l'aventurier inconnu. Ces mêmes actes devenant ceux du fils du colonel Toby Stretton prenaient un aspect tout différent. Ils apparaissaient tout aus-

sitôt comme pleins d'audace, éminemment sportifs et donnaient la preuve convaincante que Stretton chassait de race.

— En vous regardant mieux, je trouve que vous ressemblez beaucoup à votre père... Mais comment diable vous êtes-vous arrangé pour être mêlé à cette affaire ?

— Je ne demande pas mieux que de vous le raconter en détail, sir, répondit Stretton, mais, si vous le permettez, je voudrais vous poser une question. Vous avez dit que vous n'aviez pu trouver aucune trace de moi nulle part. En avez-vous trouvé en ce qui concerne quelqu'un d'autre, par exemple les Ramenoff ?

— Naturellement. Nous avons trouvé quelque chose en ce qui les concerne. Nous avons commencé notre enquête hier, immédiatement après avoir appris la mort du jeune Ramenoff. Leur mère était une Irlandaise de bonne famille, une miss Currie. Elle s'est mariée, à Paris, avec un comte Ramenoff, un Russe noble. Il y a eu deux enfants du mariage. Tania et Alexis. Dans la suite, le père et la mère se sont séparés. La comtesse garda la fille et le comte le garçon. Elle vint vivre à Londres tandis que le comte demeurait à Paris. Mais ils se rencontraient quelques fois et les enfants passaient leurs vacances ensemble. La comtesse mourut il y a quelques année, laissant sa fille dans une assez jolie situation. Le comte mourut il y a quelques mois, laissant son fils moins bien pourvu. Il y a six mois, le garçon vint à Londres rejoindre sa sœur. D'après ce que nous avons su, il n'était pas très sympathique, et certains de ses amis étaient d'un genre plutôt douteux. Incidemment, nous avons su qu'il buvait...

— C'est un record de rapidité, sir, d'avoir su tout cela en si peu de temps !

— Nous avons eu assez de chance. Nous avons déniché une vieille domestique qui a soigné les deux Ramenoff lorsqu'ils étaient enfants...

— Et vous ne savez rien de plus en ce qui concerne miss Ramenoff ?

— Non, dit le commissaire-chef qui ajouta prudemment ! pas jusqu'à présent....

De nouveau, il fixa sur Stretton un regard pénétrant.

— Mais nous sommes très curieux d'apprendre ce qui lui est arrivé depuis la mort de son frère, hier après-midi, et pourquoi elle se trouvait devant le studio de Stevenson juste avant qu'il soit attaqué, la nuit dernière.

— Je ne le sais pas absolument moi-même, dit Stretton, je vous dirai ce que je sais...

Il parla dix minutes. Le commissaire-chef l'écoutait attentivement.

— Curieux, dit-il, lorsque Stretton eut terminé. Je n'ai jamais entendu pareille histoire ! Vous auriez dû venir nous la conter tout droit. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je ne sais pas... bien sûr, je ne prévoyais pas l'affaire Carson, ni tous ces gens tués dans la rue. Et je savais que Peters était en rapport avec l'inspecteur Maynard. Et puis, je voulais aussi voir comment je pouvais me débrouiller tout seul...

— Evidemment, dit le commissaire-chef avec sécheresse, et vous vous en êtes brillamment tiré ! Vous voilà le héros du jour.

Stretton leva légèrement les épaules.

— Il y avait une autre raison encore, sir, Lindley Stevenson ne souhaitait pas que le nom de miss

Ramenoff fût livré à vos investigations. Et j'étais de son avis. Vous m'avez dit que rien de ce que je vous confie ne serait invoqué contre moi. Eh bien, je voudrais que vous laissiez autant que possible le nom de miss Ramenoff et de son frère en dehors de tout ceci. Et je crois que le capitaine Brown et Soapy William, ne seraient pas très enchantés, eux non plus, d'y être mêlés.

Le commissaire-chef sourit :

— Je verrai ce que je pourrai faire, dit-il. En fait, nous estimons souvent utile d'être assez réservés dans nos dépositions officielles à Scotland-Yard. Je prends note de votre désir que la police ait tout le mérite d'avoir retrouvé les bijoux ?

— Sans aucun doute, dit Stretton.

Le commissaire-chef se leva :

— Mais un point sur lequel je suis obligé d'insister, c'est le licenciement de la bande que vous aviez formée... Ils recevront tous une honnête récompense, mais plus tôt ils seront rendus à leurs occupations ordinaires et feront voile vers des régions différentes, mieux cela vaudra. Nous ne nous soucions pas, à Londres, d'avoir des bandes de tireurs privés... vous comprenez ?

. . . . . .

Les quotidiens continuèrent à imprimer des colonnes et des colonnes sur les événements de cette mémorable nuit.

Le lord-maire fit une donation en faveur des familles des victimes du combat de rues. Ethelbert Morrison vint exprès de Paris pour organiser en hâte une exposition de ses œuvres dans le studio qu'il avait cédé à Stretton. Le public accourut en

foule et on lui acheta quelques toiles. Un grand nombre de messages s'échangèrent à travers l'Atlantique entre Lindley Stevenson et son père. Le résultat fut que Lindley devait épouser Mary Fraser et rentrer aussitôt que possible en Amérique. Le jeune homme fit d'abord des objections, protestant qu'il ne voulait pas avoir l'air de fuir Moroni, mais lorsque Peters lui fit observer — non sans ironie — que ses scrupules de vanité exposaient Mary Fraser, il se soumit. Moroni courait toujours, mais sa capture était espérée d'heure en heure et une prime de deux mille livres était promise à qui le livrerait.

Leman fut recherché en vain. La police espérait tirer de lui une preuve contre Tarver, mais cet espoir fut déçu. L'élégant et aimable Ferdinand Leman ne reparut point à son confortable domicile. Pendant trois semaines sa résidence fut un mystère, après quoi son corps fut retrouvé dans les eaux de la Tamise.

Tarver, lui, ne disparut pas. Cet homme poli et souriant était en train de déjeuner lorsque la police sonna chez lui le matin qui suivit la bataille de Beefeater's Row. Il ne fit aucune difficulté pour accompagner les policiers à Scotland-Yard, mais parut assez surpris que sa présence y fût requise. Pressé de questions par le major Carruthers, il protesta doucement qu'il n'avait jamais eu aucune relation avec la bande de Moroni. L'hypothèse le choqua même très fort... Il était d'ailleurs parfaitement à même de rendre compte de toutes ses actions pendant la semaine écoulée et de fournir des alibis. La police dut le relâcher à regret... et doubla seulement le nombre des hommes chargés de sa surveillance. Mais Tarver possédait, depuis des années, une méthode aussi personnelle qu'efficace

pour échapper à toute surveillance. Elle consistait à transformer à son exacte ressemblance un ancien acteur nommé Ralph Warrington. Dans plus d'une circonstance la police avait soigneusement suivi Ralph Warrington persuadée qu'elle suivait Tarver. Warrington était exclusivement au service de Tarver moyennant un salaire de quinze cents livres par an, et Tarver considérait que ce n'était pas trop payé.

Stretton passa deux jours à l'hôpital. Il en sortit se ressentant très peu de ses blessures. Le jour même, il alla voir Tania Ramenoff à la clinique où elle était soignée. Il la trouva affaiblie et pâlie par la perte de sang qu'elle avait subie, mais le chirurgien lui dit que la blessure n'était pas grave et qu'elle se cicatrisait bien. Tania accueillit Stretton par un sourire.

— C'est bien gentil à vous de venir me voir. Est-ce vous qui m'avez envoyé cela ? dit-elle en désignant une magnifique gerbe de fleurs.

Stretton, gêné, se lança dans une laborieuse explication.

— Je suis passé devant une fleuriste, ce matin, et je me suis dit que c'était l'usage d'envoyer des fleurs aux malades, alors je suis entré et je vous ai fait envoyer cela...

Une lueur d'amusement passa dans les yeux de Tania.

— J'imagine que vous êtes la sorte d'homme qui fait toujours exactement ce qu'il est « d'usage » de faire... Je vous en prie, asseyez-vous...

Il s'assit. La lueur d'amusement fit place ,dans le regard de Tania à une expression inquiète.

— Je suis contente que vous soyez venu me voir, répéta-t-elle, je voudrais que vous me disiez bien

des choses au sujet de mon frère. Je sais qu'il est mort, mais... va-t-on parler au grand jour de tout ce qui le concerne ?

Stretton secoua la tête.

— Non. Sir Gordon Holland, le commissaire-chef, est venu me voir hier à l'hôpital, il a eu un entretien avec Peters et moi. Les fautes de votre frère ne seront pas rendues publiques. Il n'y a d'intérêt pour personne à ce qu'elles le soient. Peters a fait valoir que c'était grâce à vous que nous avions pu atteindre la bande de Moroni. Ainsi, tout est bien, et vous êtes l'héroïne aux yeux sombres de cette histoire...

Un pauvre sourire ironique effleura les lèvres de Tania.

— Drôle d'héroïne, fit-elle.

— C'est pourtant grâce à vous que les gangsters ont eu la réception qu'ils ont eue... Et de plus, vous avez sauvé la vie à Mary Fraser.

— Je pouvais difficilement rester immobile et regarder Moroni la poignarder, il me semble ?

— Evidememnt... dit Stretton sans conviction.

Elle le regarda d'un air moqueur.

— Vous n'en paraissez pas très convaincu... Vous me prenez évidemment pour une de ces femmes capables de voir assassiner quelqu'un sous leurs yeux sans lui porter secours pour peu qu'elles ne l'aiment pas...

Et elle ajouta, avant qu'il ait pu répondre :

— Au fond, vous n'avez pas tort, j'en serais très capable...

— Alors, pourquoi êtes-vous intervenue ? insista Stretton. Vous n'aimez pas Mary Fraser, n'est-ce pas ?

— Non, je ne l'aime pas, et même je la hais.

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas... Lindley et elle avaient l'air si misérables... je n'ai pas pu supporter de rester tranquille et de les voir égorger comme des moutons...

Elle ajouta d'un air pensif :

— Je me disais, ces deux jours-ci, qu'il est bien heureux que Lindley ne m'ait pas aimée, il est tellement délicieux... beaucoup trop délicieux... je n'aurais sûrement pas fait son bonheur. J'ai bien peur d'avoir une terrible nature...

— Croyez-vous ?

— Vous devriez le savoir !... Je fraye avec les voleurs et les assassins, j'empoisonne le whisky des gens...

— Ah oui !... vous avez peut-être raison pour ce qui est de votre nature, mais que voulez-vous, on n'y peut rien... Les femmes sont toujours des femmes.

Elle rit.

— Je vous déteste ! fit-elle, vous ne dites rien de ce que vous devriez dire ! Vous auriez dû me dire que je n'avais pas du tout une terrible nature, mais au contraire, un caractère plutôt agréable...

— Peut-être que cela est vrai aussi, dit Stretton, je ne crois pas que ce soit rare... Mais qu'allez-vous faire en sortant d'ici ? Vous établir dans un calme village et collaborer aux bonnes œuvres de la paroisse ?

— Pour ce qui est de bonnes œuvres, je ne sais pas, mais pour ce qui est du village, oui, j'y pars dans trois jours, en auto, avec des amis. J'y mènerai une vie paisible et je serai vite guérie.

Elle fit une pause.

— Et vous ? qu'allez-vous faire, maintenant ? Allez-vous rentrer dans la vie respectable ?

— Je... je ne sa-ais pas, dit Stretton. La police n'a pas encore pris Moroni, et il y a aussi l'ami Tarver. Ils ne sont jamais arrivés à le prendre, au cours d'une si longue carrière... Je voudrais essayer de leur donner un petit coup de main... à titre privé. Malheureusement, j'ai perdu ma bande, des types épatants... Mais il y a un homme à la page, dans l'East End, un nommé Leary, Red Leary, un forban américain qui a de la réputation. J'imagine qu'il tient dans sa main les fils de beaucoup d'intrigues des bas-fonds de Londres. Ça ne m'étonnerait même pas que Tarver s'intéressât à lui...

— Et vous connaissez cet homme, ce Red Leary ?

— Seigneur, oui ! répondit Stretton... je suis Red Leary...

— Je vois ! dit Tania en lui souriant de nouveau avec une expression moqueuse dans ses yeux sombres.

— Et... quel peut être mon rôle dans tout ceci ? demanda-t-elle.

Stretton leva un sourcil interrogateur.

— A vous ?

— Vous ne croyez pourtant pas que je vais abandonner la partie ? Je ne ferai pas long feu à la campagne, et à mon retour j'entends bien faire quelque chose. C'est la bande de Tarver qui a incité mon frère au mal, et, comme vous savez, je suis plutôt portée à la vengeance !

Elle continua à plaider sa cause et posa une main sur celle de Stretton.

— Vous n'allez pas me laisser hors du jeu ? supplia-t-elle.

Stretton se fâcha.

— Arrêtez, dit-il... Inutile d'essayer de m'enjôler.

— Je n'en ai pas du tout l'intention, dit-elle tristement, en retirant sa main. Vous devez être un de ces êtres forts, froids, silencieux, comme j'en ai vus dans les livres. Mais pourtant, vous n'allez pas me laisser tomber ?..

— Nous reparlerons de cela à votre retour de la campagne, dit Stretton.

CHAPITRE VIII

LE JEU RECOMMENCE...

Comme aucun nouvel exploit des gangsters ne survenait, comme Moroni n'était toujours pas pris, les articles des journaux devinrent de plus en plus courts, d'autant que la prochaine visite du roi d'Arabie commençait à prendre de l'importance aux yeux du public.

Les quotidiens le présentaient comme un souverain moderne et éclairé, possédant un grand charme personnel et nourrissant les meilleurs sentiments à l'égard de la nation britannique. Il devait être logé à Blenheim Palace, spécialement aménagé et décoré à neuf pour la circonstance. Il apportait avec lui des joyaux d'une valeur fabuleuse, notamment une bague qu'on disait avoir appartenu à Mahomet en personne, relique qui était l'objet de la plus grande vénération dans tout l'Orient. Par une attention spéciale du roi d'Arabie à l'égard du peuple britannique, ces joyaux devaient être exposés au public pendant deux après-midi, au cours de son séjour, dans la grande salle de bal de Blenheim Palace. On serait admis sur présentation de tickets vendus au prix de cinq shillings, dont le profit irait en partie à un hôpital an-

glais de Jidda, en partie à un club d'étudiants arabes de Londres.

Le lendemain de sa sortie de l'hôpital, Stretton quitta le studio d'Ethelbert Morrison et s'installa dans un petit appartement meublé de Trevor Square. Corrigan l'accompagnait en qualité de domestique.

Cinq jours après la bataille de Beefeater's Row, Tania Ramenoff quittait Londres pour le tranquille et champêtre village de Stoneleigh. Deux jours plus tard, Lindley Stevenson et Mary Fraser se mariaient sans faste et s'embarquaient pour l'Amérique. Onze jours après, Peters, boitant encore légèrement, sortait de l'hôpital. Le même jour, les journaux signalaient que la police avait identifié Bud Rennie et Joe Vacco, deux bandits de Chicago, au moment où ils s'introduisaient en Angleterre avec de faux passeports. Elle les avait empêchés de débarquer. Ils étaient détenus à bord du bateau qui les avait amenés. Deux jours plus tard, la police empêchait un autre gangster, Eddie Saltburn, de débarquer à Southampton.

Dix-sept jours après la bataille de Beefeater's Row, d'après le rapport de la police, M. Tarver sortit de chez lui à dix heures du matin et alla dans un bureau de la Cité qu'il quitta à treize heures pour déjeuner au restaurant. Après le déjeuner, il se rendit au Palais de Glace d'Hammersmith. Il y prit le thé, en sortit à dix-sept heures et rentra chez lui. A dix-neuf heures, il sortit de nouveau et dîna au Café Royal en compagnie d'une jeune femme qu'il emmena ensuite au Palladium. Il la quitta à vingt-trois heures devant une maison de Bayswater et rentra chez lui. Il avait passé la journée de plaisante et innocente façon, ainsi qu'il était payé pour le faire...

Ce même après-midi, pendant que la police nourrissait l'agréable illusion de surveiller Tarver au Palais de Glace, ce gentleman se trouvait à trente kilomètres de là, dans une vieille métairie qu'il possédait sous le nom de Howlett. Il était avec Moroni, portant une cicatrice fraîche sur la joue gauche, et un Persan mince et brun, habillé en Européen et dont le nom était Meer Ali. Il était depuis cinq semaines à Londres pour surveiller les préparatifs de la réception de son souverain, le roi d'Arabie. Il parlait. Moroni et Tarver l'écoutaient avec attention.

— Les bijoux valent environ un million. Quant à la bague, je suis persuadé que plus d'un amateur américain serait prêt à donner une somme énorme pour l'avoir...

— Un million, dit Moroni, ce n'est pas mal... mais avec les détectives, la police et les soldats qui les surveilleront, les bijoux ne seront pas faciles à enlever...

Il poursuivit, fixant le Persan de son regard pénétrant :

— Quelle est votre idée de derrière la tête ? Qu'attendez-vous de tout cela ?

Le Persan sourit, mais une étrange lueur brillait dans ses yeux sombres.

— Je n'attends rien de vous pour ma peine, fit-il avec douceur. Si vous arrivez à avoir les bijoux et l'anneau, ils seront à vous en toute propriété.

— Mais alors qu'est-ce qui vous fait agir ? demanda impatiemment Moroni, vous n'allez pas me faire croire que vous voulez m'aider à voler votre maître par sympathie pour moi ?

— Non, dit Meer Ali avec quelque mépris, je ne prétendrai certainement pas que j'agis par sympathie pour vous.

Il fit une pause et haussa légèrement les épaules.

— Je vois qu'il faut que je m'explique, j'espère que vous pourrez me comprendre... La visite de mon souverain a un but politique. Pendant son séjour ici, tous les yeux d'Orient seront tournés vers Londres. C'est pourquoi il sera traité avec beaucoup de déférence et d'honneur. Il sera flatté et reçu avec prodigalité. On fera des discours, et on écrira des articles sur les relations amicales qui lient entre elles les nations de l'Ouest et de l'Est, et sur la bienveillance des civilisations de langue anglaise à l'égard des civilisations asiatiques. Des traités seront conclus...

Il s'arrêta.

— Je vous suis fort bien, dit Moroni. Et ensuite ?

— La suite est justement ce que je voudrais prévenir... reprit Meer Ali. Dans mon pays, il y a beaucoup de gens qui ont horreur des étrangers, et il y en a plus encore qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Si, au lieu d'être honoré, le roi devait être insulté... Les bijoux ont une grande valeur marchande, mais dans l'esprit des Musulmans la valeur de l'anneau ne peut pas s'estimer en argent. C'est un objet sacré. Beaucoup de saints hommes de l'Islam ont essayé de dissuader mon maître de l'emporter en Angleterre. Ils disaient que c'était un sacrilège de l'emmener en pays infidèle. Mais mon maître voulait l'emporter et il a tenu bon. Si cette bague était volée, si des mains impies s'emparaient d'elle, la nouvelle en serait colportée à travers les déserts de l'Afrique et de l'Arabie, à travers les bazars de Bagdad, de Téhéran, de Kaboul. On proclamerait que le vol a été commis par ordre du traître gouvernement anglais, et, si par surcroît, le roi était tué...

Moroni eut un bref et violent éclat de rire.

— Allez-vous me demander aussi de tuer le roi d'Arabie ?... Evidemment, cela ferait quelque bruit...

Il souriait, semblant réfléchir, en homme à qui l'idée ne déplaît pas.

Tarver s'agitait dans son fauteuil, mal à l'aise. A lui, l'idée ne semblait nullement plaire. Elle semblait même l'effrayer.

— Mais vous, qui êtes un Oriental, objecta-t-il, vous ne reconnaissez donc pas le caractère sacré de la bague ?

Meer Ali eut un rire sarcastique.

— Je suis Persan, dit-il, mais je suis un Persan éduqué. J'ai fait mes études à Oxford. Mon éducation m'a éloigné de la religion de mes ancêtres, pourtant elle ne m'a pas appris à aimer les blancs ni leurs méthodes.

— En somme, dit Moroni, vous cherchez surtout à faire du tort à ce pays-ci ?

— Le feu couve en Orient, reprit gravement Meer Ali, les mécontents sont légion en Egypte et aux Indes. Le vol de la bague, l'assassinat du roi, c'est ce qu'il faudrait pour faire éclater ce feu, et alors...

Il s'interrompit et resta pendant un moment comme absent de ce qui l'entourait. Ses yeux ardents étaient fixés bien au delà de la chambre sur les villes en flammes qu'il voyait en imagination. Il se voyait lui-même, à la tête de masses délirantes d'hommes à peau sombre qu'il entraînait à la révolte.

Tarver toussa. La rêverie de Meer Ali prit fin. Il se leva.

— Il faut que je vous quitte, dit-il, je reviendrai demain pour chercher votre réponse. Réfléchissez

bien avant de refuser. L'entreprise peut être difficile, mais toute l'aide que je pourrai vous donner vous est acquise et le profit, si vous réussissez, sera immense...

Il s'inclina légèrement et sortit.

Tarver l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée puis revint vers Moroni. Les deux hommes se regardèrent l'un l'autre.

— Ce serait courir de terribles risques, murmura Tarver.

Moroni sourit à la manière d'un loup, d'un sourire qui découvrait ses dents.

— Des risques ? Ne vaut-il pas la peine de les courir si c'est pour en retirer un million ?... Et puis, ajouta-t-il à voix basse, ils ont l'air de croire, par ici, que je suis un homme fini... La bande de Moroni écrasée, ou quelque chose comme ça... Ecrasée ! parce que j'ai perdu quelques bons-hommes et que Al est prisonnier ? Quelle plaisanterie ! Mais moi je ne ris pas... Et dans un jour ou deux il y aura moins de rieurs ailleurs aussi... Tout ce que je pourrai faire pour nuire à ce pays, je le ferai... Ils ne se débarrasseront pas de moi en me tournant en ridicule... Nous allons réunir tout ce que nous pourrons de types costauds. Cinq de ceux que j'ai fait venir d'Amérique sont déjà là. Les trois autres n'ont pas pu débarquer, mais cinq, ce n'est déjà pas si mal. Nous pouvons en trouver d'autres. J'ai entendu dire que Billy-le-Fusil est ici et sans emploi. On peut l'avoir. Et ce Connor, ou Red Leary, comme vous l'appelez... Si c'est le même Red Leary dont j'ai entendu parler il y a de quoi faire avec lui aussi. Etes-vous arrivé à le joindre ?

— Carney doit tâcher de lui parler demain soir.

— Tâchez de vous entendre avec lui. Et ce Stretton, avez-vous fait le nécessaire ?

— Whitey Lawson et Kate Grinstead doivent le cueillir demain. Vous aviez dit de ne rien faire avant... Ils ont tout préparé, cela ira tout seul.

— Tania Ramenoff est de retour à Londres depuis hier, dit pensivement Moroni, j'espère que mes hommes mettront la main dessus. J'aurais un mot à lui dire à l'oreille !... Et je me suis arrangé pour que l'affaire du jeune Stevenson soit faite d'une façon qui donnera un choc à son vieux papa...

Il se leva et conclut :

— Je vais faire un tour. Nous nous retrouverons ce soir. Sinon... vous n'aurez qu'à lire la manchette des journaux demain matin pour savoir ce qui me sera arrivé...

. . . . . .

La prison de Brixton était plongée dans l'obscurité et tout était silencieux, sauf le pas des gardiens en train de faire leur ronde le long des corridors dallés. La plupart des prisonniers dormaient. Mais quatre d'entre eux étaient bien éveillés et attendaient. C'étaient Alphonse Carini, Jacques Duboin, Maxie Rose et Hery Sime.

Autour de la prison, rien n'était éveillé sauf un policeman qui se promenait de long en large. La nuit était d'un noir d'encre avec un léger brouillard qui faisait de la lumière des réverbères une vague lueur jaunâtre. Il était trois heures du matin, l'heure où la vitalité humaine est à son degré le plus bas.

Dans la rue, la porte d'une maison s'ouvrit sou-

dain. Une voix appela :

— Police !

Le policeman s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Je crois qu'il se passe du vilain dans la maison, dit la voix effrayée, pourriez-vous venir ?

— Je viens, dit le policeman.

Il monta les trois marches du perron et entra. Une large main le saisit au collet et le précipita à l'intérieur. Un coup de massue, et il s'abattit sur le sol.

— Tout va bien, dit quelqu'un à voix basse.

Quelques secondes plus tard, un groupe de cinq hommes sortit de la même maison et courut le long du mur de la prison jusqu'à l'endroit le plus proche du bâtiment de l'infirmerie. A peu de distance, à l'intérieur du mur, à l'arrière du bâtiment, un petit échafaudage avait été dressé par des ouvriers en train de réparer le toit. Un des hommes s'engagea sur la chaussée en faisant tournoyer au bout de son bras une corde terminée par un nœud coulant. La corde voltigea dans l'air et tomba avec un léger bruit sur l'échafaudage. L'homme jura entre ses dents. Il tira la corde à lui, l'enroula, et la lança de nouveau. Cette fois il avait mieux visé. Le nœud coulant tomba juste sur un des poteaux de l'échafaudage. L'homme tira fortement la corde.

De sa poche, il sortit un masque formant devant la bouche un curieux cylindre et il le mit. Puis, une main après l'autre, il grimpa le long de la corde qu'il fixa solidement. Il en assujettit deux autres à l'intérieur du mur et descendit sans bruit.

Deux de ses compagnons, également porteurs de masques, l'avaient suivi. Les deux autres, restés dans la rue, lançaient rapidement par-dessus le

mur un grand nombre d'objets ronds deux fois plus gros que des balles de cricket. « Plop », « plop », « plop », « plop », cela tombait dans la cour pavée de la prison et partout où cela tombait, une âcre odeur d'ananas s'élevait, qui se répandait dans l'air.

Un gardien, en train de faire sa ronde, découvrit avec stupeur un homme masqué à califourchon sur le mur. Il courut et prit son sifflet pour donner l'alarme, mais avec un « plop » mou, un objet rond tomba à un mètre de lui... L'odeur d'ananas arriva à ses narines, quelque chose sembla le prendre à la gorge, ses yeux pleurèrent, il ne pouvait plus rien faire. Le sifflet retomba, pendant au cordon qui l'attachait.

Les trois hommes masqués coururent sans bruit vers l'un des bâtiments de la prison. Nulle hésitation dans leurs gestes. Ils semblaient savoir au juste où aller. Ils tournèrent sous un porche, poussèrent une lourde porte et entrèrent. A l'entrée, un gardien était étendu par terre, pieds et mains liés, et solidement bâillonné. Un peu plus loin, presque à l'extrémité d'un long couloir, il y avait un autre gardien qui, celui-là, portait un masque à gaz. Derrière lui, quatre hommes étaient blottis, également porteurs de masques. Dès qu'ils virent les trois arrivants, ils coururent à eux.

Tous, alors, quittèrent précipitamment le bâtiment et prirent leur course vers le mur, là où les échelles pendaient. Quelque part dans la prison, un coup de sifflet retentit, puis un autre. Quelqu'un cria. Deux des fuyards atteignirent l'échelle de corde et commencèrent à monter. Ils furent suivis des deux autres, puis du gardien, puis des trois sauveteurs. Le dernier d'entre eux atteignait à peine le sommet du mur lorsque la grosse cloche

de la prison se mit à sonner. L'homme se hâta de descendre de l'autre côté du mur et courut rejoindre ses camarades dans une grande auto postée à peu de distance. L'auto démarra.

A la portière arrière, un gros homme se pencha, agitant son poing en direction des murs de la prison.

— A qui le tour de rire, à présent ? cria-t-il triomphalement...

CHAPITRE IX

NOUVELLE FONCTION DE STRETTON

Moroni et sa bande ont attaqué la prison de Brixford. Carini et trois autres gangsters s'échappent.

La nouvelle voltigea sur les fils téléphoniques jusqu'à Scotland-Yard. De là elle fut immédiatement transmise au domicile privé du commissaire-chef, — qui, jurant d'abondance, fut tiré de son lit à trois heures et demie du matin, — et à tous les postes de police de Londres et des environs. Elle sema partout la consternation et électrisa les équipes de nuit des grands quotidiens, qui étaient en train de s'embêter...

Moroni et sa bande ont attaqué la prison de Brixford...

Une simple phrase, contenant une très simple nouvelle. Mais quel monde de sous-entendus terrifiants contenait ce message ! Il signifiait que la bande de Moroni était de nouveau en campagne. Il signifiait que, ce matin, tous les paisibles citoyens iraient à leur travail de chaque jour avec une sensation désagréable d'insécurité, ne sachant pas si une mort soudaine ne les attendait pas au prochain coin de rue.

A quatre heures moins dix du matin, sir Gordon

Holland arriva à Scotland-Yard. Lui, habituellement si calme, était sombre et inquiet. Le major Carruthers l'attendait dans son bureau.

— Voilà une déplorable affaire, sir, dit-il d'un ton désespéré. Ils ont attaqué la prison avec des gaz et il semble qu'ils aient réussi à corrompre un des gardiens. C'est révoltant !

— Révoltant ? Pis que cela, désastreux ! Si nous ne rattrapons pas immédiatement ces hommes et leurs complices, j'ai bien peur qu'il n'y ait de nouveau des morts d'hommes. Moroni a de l'argent, de la tête, de la puissance d'organisation... Cette affaire va énormément augmenter son prestige. Dès qu'on saura qu'il a fait évader ses hommes, tous les criminels de Londres rêveront de servir sous ses ordres. Cela ne pouvait pas plus mal tomber, juste au moment où nous avons sur les bras la visite du roi d'Arabie !... Quelles mesures avez-vous prises ?

— J'ai fait alerter tous les postes de Londres et de la région, leur ordonnant de mettre en action tout homme disponible, de prévenir tous les agents, de surveiller toutes les routes, d'arrêter toutes les autos rencontrées. Et j'ai envoyé les inspecteurs Richardson et Merridew et une demi-douzaine d'agents en civil pour mener l'enquête à la prison et dans le quartier. Il y a un policeman manquant à Roper Street, contre le mur de la prison. Si nous le retrouvons, il pourra peut-être nous dire quelque chose d'utile.

— Oui... si toutefois il est vivant... Vos instructions sont excellentes. Mais je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il n'en sortira rien. Avant que la police ait eu le temps de se retourner et qu'on ait surveillé les routes, ces animaux-là auront pris le large.

— Voyez-vous d'autres mesures à prendre, sir ? demanda le major Carruthers.

— Je vais prendre sur moi de promettre une récompense de dix mille livres pour tout renseignement aboutissant à la capture de Moroni, mort ou vif. Je veux qu'un million de tracts soient imprimés et distribués aussi vite que possible pour l'annoncer dans tout le pays. Cela doit être fait immédiatement. Je vais annoncer aussi une prime de cinq cents livres pour tout renseignement amenant la capture d'un des évadés. Il faut envoyer leur photo à tous les quotidiens qui ne se feront pas prier pour la publier... A partir de neuf heures, ce matin, tous les policemen seront armés. Les détachements de police mobile seront doublés, voitures et hommes, et pourvus de mitrailleuses. Et je voudrais parler à ce détective américain, Peters. Je désire que vous assistiez à l'entretien. Je compte lui demander de travailler, pour nous, dans votre service. Convoquez-le-moi pour huit heures et demie.

— Très bien, sir.

Le commissaire-chef s'absorba dans ses pensées, considérant attentivement le bureau qui était devant lui. Puis il ajouta avec un air de décision soudaine :

— Je voudrais aussi ce Stretton. Je vais en faire, provisoirement, un inspecteur-détective de la police municipale. Convoquez-le-moi pour dix heures.

Les sourcils du major Carruthers s'élevèrent considérablement.

— En faire un inspecteur ?... par-dessus la tête d'hommes qui sont dans le service depuis des années ? s'écria-t-il avec un étonnement doublé de

consternation. Vraiment, sir, croyez-vous que ce soit sage ?

— Pourquoi pas ? Vous avez bien été nommé commissaire-assistant et moi commissaire-chef par-dessus la tête d'hommes qui étaient dans le service depuis des années...

— Evidemment, mais vous et moi nous avions de longues années de service armé derrière nous comme garantie. Ce Stretton, si je me souviens bien, n'a été dans l'armée qu'une seule année, et encore, c'était pendant la guerre...

— Il avait seize ans et demi quand il s'est engagé, objecta le commissaire-chef...

— Mais oui, sir, c'est tout à fait sportif, mais ce n'est pas du tout la même chose que d'être un militaire de carrière. Et dans ces rencontres avec la bande de Moroni, il a eu une part énorme de chance, il en convient lui-même.

— Je me soucie comme d'une guigne qu'il soit soldat de carrière ou ramoneur de cheminée s'il nous aide à attraper Moroni, répliqua le commissaire-chef, légèrement impatienté. Quant à sa chance, nous aurons de quoi l'utiliser, à Scotland-Yard. C'est grâce à Stretton que Carini a été mis en prison et que la bande a reçu un coup dur qui l'a presque mise hors de combat. Moroni n'est homme ni à oublier ni à pardonner. Maintenant qu'il est reparti en guerre, la première chose qu'il voudra faire sera de tuer Stretton. Mais Stretton n'est pas homme à se laisser tuer tranquillement, il est lutteur, il luttera. Et, qui plus est, il est très bon tireur, ce qui signifie qu'il peut attaquer Moroni sur son propre terrain et combattre à armes égales. Il ne peut faire que cela ou alors quitter Londres. Mais s'il décide de rester et de combattre — ce dont je ne doute point — je voudrais qu'il

sache que la police sera une alliée pour lui et non une ennemie. Et, bien sûr, je souhaiterais beaucoup aussi avoir son aide.

— Je comprends cela, sir, dit Carruther toujours réticent...

— Eh bien, puisque vous comprenez, cela va, interrompit avec autorité le commissaire-chef. Donc, à huit heures et demie, Peters, à dix heures, Stretton. Vous mettez les tracts en chantier immédiatement, s'il vous plaît, et s'il se passe quoi que ce soit, vous me téléphonez...

— C'est entendu, sir, dit Carruther, d'une voix résolue.

Ce matin-là, vers neuf heures, Stretton déjeunait dans la petite salle à manger de son appartement de Trevor Square, un journal ouvert devant lui. La première page était entièrement consacrée à la visite imminente du roi d'Arabie, mais à la dernière page il y avait une colonne de « Dernière Heure », et cette « Dernière Heure » portait en lettres énormes :

RAID DE MORONI SUR LA PRISON DE BRIXFORD.
AUDACIEUSE ATTAQUE PAR LES GAZ
CARINI ET TROIS GANGSTERS S'ÉVADENT.
DISPARITION MYSTÉRIEUSE
D'UN GARDIEN ET D'UN POLICEMAN.

Suivait un très bref récit des événements de la nuit. Strettan le lut rapidement tout en continuant à absorber son déjeuner. Puis il se mit à lire avec le plus vif intérêt la page des sports. Depuis qu'il avait assisté, comme écolier, à la victoire de West Bromwich Albion dans la demi-finale de la coupe anglaise, il s'était pris d'une passion pour cette équipe remarquable et il était impatient de savoir

ce que disaient les chroniqueurs sportifs de ses chances de succès pour le dimanche suivant dans un match avec Sunderland.

Il terminait son déjeuner lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit. Corrigan entra dans la salle à manger.

— M. Peters voudrait vous voir, patron.

— Fais-le entrer.

Peters entra vivement, bien qu'il boitât encore un peu. Comme d'habitude il avait plus l'air d'un brave médecin de famille que d'un habile détective. Ses vêtements étaient élégants et bien coupés. Son visage rose exprimait la plus parfaite bonne humeur.

— Bonjour, Peters, voulez-vous déjeuner ?

— Merci, c'est fait depuis quelque temps déjà. Je passe seulement vous voir en coup de vent, à cause de ce déploiemeint de feu d'artifice... J'imagine qu'à présent cela va éclater d'une minute à l'autre...

— Je n'en se-erais pas surpris, dit Stretton.

Peters sourit.

— Je l'espère bien ! Sans quoi, cela risquerait fort d'être votre dernière surprise... Mais, dites-moi, miss Ramenoff est rentrée à Londres, n'est-ce pas ?

— Oui, depuis hier... Je pense qu'un petit voyage serait une bonne chose pour elle, en ce moment, du moins si elle y consentait.

— Certainement, cela vaudrait mieux. J'espère que vous arriverez à la convaincre. Elle n'a pas envie d'un coup de poignard entre les épaules, j'imagine. C'est tout ce qu'elle peut attendre de Moroni si elle lui en laisse l'occasion !

— Je n'ai aucune idée de ce dont elle a envie, dit Stretton, mais je lui ai téléphoné et je lui ai recom-

mandé d'être prudente. Je vais aller la voir à neuf heures et demie...

Il sourit.

— Hier, à Scotland-Yard, j'ai parlé avec l'inspecteur Mitchell, il m'a dit qu'ils supposaient que Moroni avait quitté le pays, et il avait presque l'air de le regretter... Je me demande si ce matin il pousse des cris de joie...

— Pas précisément, dit Peters. J'arrive de Scotland-Yard. L'endroit bourdonne comme une ruche en colère. Il se prépare sûrement quelque chose de ce côté-là...

— J'ai eu un coup de téléphone me convoquant pour dix heures chez le commissaire-chef. Savez-vous ce qu'il peut me vouloir ?

— Probablement vous demander de travailler pour lui, répondit Peters en souriant. Pour être franc, je pense qu'il veut vous proposer d'entrer dans le corps des inspecteurs-détectives.

— Sous les ordres de Carruthers ? Eh bien, ce serait joyeux !

— Carruthers n'est pas si mauvais... il est enclin à grogner comme un vieux militaire qu'il est, mais à l'usage vous verriez qu'il est très bien.

— Bon cœur et tête vide, je suppose, dit Stretton en regardant sa montre.

— Il faut que je m'en aille, dit-il. Je vous téléphonerai à midi et nous nous tiendrons mutuellement au courant de ce qui nous sera arrivé d'ici là.

— D'accord. Mais dites-moi un mot de Red Leary ?

— Je fonde de grands espoirs sur lui, dit Stretton, on commence à s'y intéresser beaucoup dans le milieu, et je ne serais pas surpris qu'on lui fasse avant peu des offres...

— Et moi je ne serais pas surpris si quelqu'un

lui tombait dessus, répliqua Peters. Combien de temps croyez-vous que vous pourrez continuer à jouer ce jeu s'ils sont résolus à tenter quelque chose contre vous ? Supposez, par exemple, qu'ils se donnent la peine de vous suivre une nuit jusqu'à votre domicile ?

— C'est-à-dire jusqu'à l'asile de nuit de Soapy William... répondit Stretton. Notez que cela me coûte aussi cher d'y passer quelques heures trois ou quatre fois par semaine que si j'avais un appartement au Ritz !

— Mais s'ils vous attrapent, c'est la vie que cela vous coûtera, dit Peters.

Ils quittèrent la maison ensemble. Stretton prit un taxi et s'en fut chez Tania Ramenoff. A son coup de sonnette elle répondit en ouvrant elle-même, les yeux brillants et un sourire de bienvenue aux lèvres.

— Vous voilà, dit-elle, entrez donc. Pourquoi n'êtes-vous pas encore venu me voir ?

Stretton ne répondit pas tout de suite. Il la regardait d'un air exaspéré... Il entra et referma la porte.

— Est-ce que vous vous souvenez de ce que je vous ai dit au téléphone, il y a une heure ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Non, qu'est-ce que c'était ? J'espère que ce n'était rien d'important ?

Stretton la foudroya du regard.

— Je vous ai dit, entre autres choses, d'être très prudente dans votre façon d'ouvrir la porte et de ne pas l'ouvrir à n'importe qui. Si j'avais été un des petits amis de Moroni, je n'aurais eu qu'une chose à faire : vous planter un poignard entre les côtes, et prendre le large en rigolant... C'était un meurtre bien facile : vous alliez au-devant.

Elle eut un rire amusé... un peu *trop* amusé...

— Merci beaucoup de me dire cela, mais je savais fort bien que ce n'était pas un des petits amis de Moroni, parce que je vous ai vu arriver de la fenêtre, et que j'ai reconnu votre pas dans l'escalier. De plus, vous sonnez toujours deux coups, un coup long et ensuite un petit coup bref... A peu près comme un facteur, mais pas du tout comme un gangster... Maintenant entrez au salon, et asseyez-vous le plus confortablement que vous pourrez. Je suppose que vous êtes venu pour me dire ce que je dois faire, ou plutôt ce que je ne dois pas faire. Je suis sûre que cela va être passionnant.

Elle lui lança de côté un regard moqueur et le précéda au salon. Il l'y suivit, mécontent et quelque peu déconcerté. Il ne la comprenait pas. Il était habitué à se résumer le caractère des gens, et il n'arrivait pas à résumer le sien d'une manière qui le satisfasse. Tout ce qu'il savait, c'est qu'en toute circonstance, elle ferait probablement ce à quoi il s'attendait le moins... L'entretien s'annonçait comme difficile.

Il s'assit. Tania s'adossa à la cheminée. Quoique courroucé, Stretton ne put s'empêcher, en la considérant, d'être frappé par sa beauté.

— J'écoute ! lui dit-elle.

Il décida d'aller droit au but, sans précautions préliminaires.

— Je vous demande de quitter Londres aujourd'hui même, lui dit-il tout net, et d'aller à Paris ou à Vienne pour une semaine ou deux.

— Je suis allée si souvent à Paris et à Vienne... cela ne pourrait-il pas être aussi bien Berlin ou Bruxelles ?

— Tout aussi bien, ou Belgrade ou Bucarest...

N'importe où pourvu que vous vous éloigniez, dit stupidement Stretton sans comprendre son ironie.

— Ou Boukhara, ou Bagdad, ou les Baléares ? Je suis sûre que ce sont des pays magnifiques, et j'aimerais tant les visiter, poursuivit-elle avec sérieux... Mais je suis désolée de voir le désir que vous avez de m'éloigner, j'avais cru que vous aviez de l'amitié pour moi...

Stretton soupira. Il avait prévu que l'entretien serait difficile, il était difficile... Il eut une forte envie de se lever et d'aller la secouer, mais avant même qu'il ait pu parler, elle enchaîna :

— S'il y a quelque autre endroit où vous souhaiteriez que j'aille, ne manquez pas de me l'indiquer... comme je n'en ferai rien, cela n'a aucune importance... Mettez-vous bien dans la tête que je n'irai nulle part pour le moment. Je compte rester à Londres et vous aider.

— Merci, dit Stretton, c'est très gentil, mais vous me rendrez bien plus service en vous en allant qu'en restant à Londres. Si je vous sens à l'abri, je n'aurais pas à m'inquiéter de vous et je pourrai consacrer toute mon attention à Moroni.

Elle rit et dit avec gaîté :

— Mais, mon cher, vous ne comprenez donc pas que s'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est justement qu'on ne s'inquiète pas pour moi ? Vous me fournissez précisément la plus forte raison que j'aie de vouloir rester à Londres... Outre que je n'aime pas plus Moroni que vous ne l'aimez et que je ne fuis jamais les gens que je déteste.

Elle se tut, les yeux fixés sur le tapis à ses pieds, puis elle les releva sur Stretton.

— Mon frère n'avait pas un caractère très digne d'admiration, mais il était mon frère. C'est encore une des raisons pour lesquelles je reste à Londres.

Je connais de vue plusieurs membres de la bande de Tarver, je sais où ils ont coutume de se réunir, et eux ne me connaissent pas. Je peux donc faire quelque chose pour...

— Pour venger votre frère ? interrompit Stretton. J'en doute. N'oubliez pas que vous serez remarquée partout où vous irez. Quand vous aurez attrapé un coup de poignard, ça ne fera absolument rien pour venger votre frère. Vous ne comprenez donc pas que vous faites le jeu de Moroni en restant à Londres ? C'est tout ce qu'il désire ! Il entend bien prendre sa revanche, et vous l'ennuierez beaucoup plus en partant qu'en restant.

— Pauvre Moroni !... Je ne peux même pas imaginer de sang-froid sa déception, dit-elle, redevenant ironique.

Elle alla vers la fenêtre et prit une boîte de cigarettes posée sur le rebord. Et c'est alors que, subitement, « cela » arriva... Il y eut un bruit de vitre brisée, la boîte fut brusquement arrachée à sa main et tomba sur le tapis dans un éparpillement de cigarettes, Tania fit un bond s'éloignant de la fenêtre.

— Restez en arrière, cria Stretton, n'approchez pas de la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'il y a eu ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en fronçant le sourcil, mais en restant parfaitement calme.

Stretton ramassa la boîte et l'examina. Puis il se posta à côté de la fenêtre et regarda dehors.

— C'est la balle d'un revolver silencieux. Il y a un appartement vide juste en face, quelqu'un doit avoir eu la clef, probablement, avec l'ordre de regarder ce qui se passe ici... Oui ! le voilà...

Un homme sortait de l'immeuble d'en face et s'éloignait rapidement dans la rue. Stretton pensa

d'abord le poursuivre, puis il y renonça immédiatement : le temps d'arriver en bas, l'homme serait déjà loin ... Il se tourna vers Tania.

— Comprenez-vous, à présent, pourquoi je désire que vous vous en alliez ? demanda-t-il avec véhémence. C'est par le plus grand des miracles que cette balle ne vous a pas atteinte. Et maintenant, l'homme qui a tiré a pris la clef des champs... Ne pouvez-vous pas réaliser que je n'aurai pas une seconde de paix tant que vous serez exposée à cette sorte d'aventures ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle le regardait avec sérieux, avec une expression qu'il ne pouvait pas définir... Il restait debout, tenant encore la boîte de cigarettes et regardant Tania d'un air plutôt combatif. Elle haussa légèrement les épaules, se baissa et ramassa sur le tapis une cigarette qu'elle alluma gravement tout en restant avec soin hors du champ de la fenêtre. Puis elle retourna s'adosser à la cheminée et tira de sa cigarette un nuage de fumée bleue.

— C'est gentil à vous de vous tourmenter comme cela de ce qui m'arrive, j'en suis touchée et il me semble injuste de vous laisser avoir tant d'énervement et d'ennui à mon sujet... Cela vous arrangerait-il si je prenais le train de deux heures pour Paris à la gare de Victoria ?

— Tout à fait bien, répondit Stretton aussitôt. Voulez-vous que je vienne vous chercher à une heure et demie avec une voiture et que je vous accompagne à la gare ?

— Si vous voulez, dit-elle avec indifférence.

— Je prendrai votre billet. Ne bougez pas d'ici jusqu'à ce que je vienne, ne laissez entrer personne, et garez-vous de cette fenêtre.

— Entendu...

Il était infiniment soulagé que la discussion soit close et que Tania se soit rendue à la raison, et en même temps il en était extrêmement surpris. Il s'était attendu, au contraire, à ce que cette attaque nouvelle renforçât son refus de s'éloigner. Une fois de plus, il se dit qu'il la connaissait mal.

Quand il l'eut quittée, il prit un taxi pour se rendre à Scotland-Yard. Là, il eut un entretien sérieux avec le commissaire-chef et le major Carruthers. Lorsqu'il les quitta, il avait en poche sa carte d'Inspecteur-Détective de la Police Métropolitaine. Ce nouveau titre l'amusait beaucoup. C'est bien la dernière chose à laquelle il s'était attendu, que de se voir enrôlé dans la police...

Il quitta Scotland-Yard et s'en fut à pied par Regent Street et Piccadilly pour rentrer chez lui. Juste après l'hôtel Ritz, il remarqua une femme appuyée à la grille de Green Park et se tenant aux barreaux. Lorsqu'il passa près d'elle elle lâcha les barreaux, chancela et s'accrocha à lui pour ne pas tomber. Il saisit ses deux bras au-dessous des coudes pour la soutenir et l'adossa à la grille.

— Etes-vous malade ? interrogea-t-il en la regardant.

Son visage était fort pâle et il remarqua qu'elle avait les yeux mi-clos.

— Excusez-moi, fit-elle faiblement, je... je ne me sens pas bien.

— Permettez-moi de vous conduire à l'hôpital pour voir un médecin, proposa Stretton.

Se tenant soigneusement sur ses gardes, il la soutint jusqu'au bord du trottoir et fit signe à un taxi.

— Non... s'il vous plaît... pas à l'hôpital, mais si vous voulez bien me ramener chez moi, je vous en serai infiniment obligée... mon mari est médecin...

Il l'aida à monter dans le taxi et elle se laissa tomber sur la banquette.

— L'adresse, c'est 31, Tavistock Road, chuchota-t-elle, puis elle s'adossa et ferma les yeux.

Stretton donna l'adresse au chauffeur et monta. Comme il s'asseyait, la dame rouvrit les yeux.

— Je suis si confuse de vous donner toute cette peine... dit-elle d'une voix mourante.

— Pas la moindre peine, protesta Stretton avec politesse, restez tranquille et ne vous faites pas de souci, dans dix minutes nous serons chez vous et votre mari pourra vous soigner.

Elle lui adressa un petit sourire défaillant et referma les yeux. Pendant le reste du trajet, elle demeura ainsi, adossée et les yeux clos. En dix minutes, ils furent arrivés. Stretton posa doucement la main sur son bras.

— Voilà, vous êtes chez vous.

Elle essaya de se lever, y parvint, puis chancela et retomba assise. De nouveau, elle se leva, plus ferme cette fois, se tenant de la main gauche au bras de Stretton. Il l'aida à descendre. De sa main droite elle tendit cinq shillings au chauffeur, disant à Stretton avec un nouveau sourire défaillant :

— Laissez-moi payer moi-même ce taxi, je vous en prie. Tenez, chauffeur, prenez ceci...

Le chauffeur prit l'argent en regardant curieusement Stretton, — qui ne dit rien — mit l'argent dans sa poche, et partit.

Stretton soutint la femme avec soin jusqu'à la porte de la maison. Elle pesait lourdement à son bras. Il était évident qu'elle serait tombée sans son appui. La soutenant toujours, il sonna. Personne n'ouvrit. Il recommença sans plus de succès. Elle fouilla son sac d'une main tremblotante et lui tendit une clef.

— Si vous voulez bien ouvrir et m'aider à entrer, dit-elle faiblement... je vous demande tellement pardon...

Stretton mit la clef dans la serrure, et ouvrit la porte toute grande. Puis il posa une main ferme entre les épaules de la femme et la poussa brutalement à l'intérieur. Elle y fut projetée comme par une catapulte et l'exclamation de surprise qu'elle eut en passant si brusquement le seuil ne fut plus ni d'une dame, ni d'une malade. Stretton s'élança immédiatement derrière elle, si près qu'il la bouscula presque. Passé le seuil, il referma rapidement la porte, de telle sorte que l'homme qui se tenait caché derrière, une massue à la main, fut pris par surprise. Avant d'avoir pu bouger, il recevait dans la mâchoire le poing vigoureux de Stretton, puis un autre coup encore au moment où il heurtait le mur derrière lui, puis un troisième qui l'abattit lourdement sur le sol, la massue toujours à la main.

— Vieux truc ! dit Stretton plein d'entrain. Depuis le temps qu'il sert, il a de la barbe au menton ! Vous n'espériez pourtant pas m'attraper de cette manière, dites ?

— Whitey ! Frank ! hurla désespérément la femme.

Elle ne donnait plus le moindre signe de faiblesse, à présent. Son visage pâle était dur et mauvais; elle fouillait rageusement dans son bas. Quand elle en sortit un petit revolver, Stretton bondit et le lui arracha. Par la porte d'une pièce donnant sur le hall, juste derrière la femme, un homme arrivait en hâte. D'un autre bond Stretton fit un écart et fut sur lui. De toute la force de son épaule et de son bras, il lui asséna un formidable coup de poing. Parfaitement calculé, le coup attei-

gnit l'homme à l'angle de la mâchoire avec un craquement sec d'os brisé. L'homme fut renversé comme une quille. La force d'élan de Stretton le porta en avant et le fit entrer de quelques pas dans la pièce, le mettant face à face avec deux nouveaux assaillants qui se précipitaient à sa rencontre. En un éclair, il mit la main à sa poche droite et s'immobilisa en brandissant un énorme revolver. Dans sa main gauche il tenait celui qu'il avait arraché à la femme.

— Arrière ! ordonna-t-il.

Les deux hommes obéirent.

— Qu'est-ce que.. commença l'un d'eux.

— La ferme ! dit Stretton.

Ils se turent. Stretton les examina froidement, n'augurant rien de bon ni de l'un ni de l'autre. L'un était un gros garçon épais avec les plaques rouges et les yeux bouffis des buveurs invétérés. L'autre était une espèce d'avorton, preste comme un rat, l'air rusé et capable de tout. Dans le hall, on entendit quelqu'un manœuvrer la serrure de la porte d'entrée. Stretton se retourna d'un seul mouvement, fourra dans sa poche le petit revolver de la femme et fit un bond dans le hall. La femme essayait d'ouvrir la porte. Il la saisit par le bras, la tira loin de la porte qu'il referma du pied, et, d'une poussée, l'envoya toute trébuchante dans la pièce qu'il venait de quitter. Les deux hommes s'étaient avancés d'un pas. Ils reculèrent précipitamment lorsque Stretton reparut.

— Asseyez-vous là, commanda-t-il à la femme d'une voix cinglante comme un claquement de fouet.

Elle eut peur et s'assit, le regardant avec des yeux effarés.

Stretton s'adressa aux deux hommes :

— Vous, face de traître, mettez-vous dans ce coin, visage au mur. Et vous, l'enluminé, amenez ici le bonhomme qui est derrière la porte d'entrée.

Il attendit, debout sur le seuil, appuyé au chambranle, un petit sourire aux lèvres. Il se disait qu'en séparant ainsi les deux hommes et en les plaçant de part et d'autre de lui-même, il leur donnait une chance d'essayer de s'échapper. S'ils étaient armés et s'ils bondissaient tous deux en même temps sur lui, l'un des deux pouvait l'avoir pendant qu'il serait occupé avec l'autre. Il était très curieux de voir s'ils tenteraient cette chance, mais il en doutait...

En effet, ni l'un ni l'autre ne sembla vouloir tenter quoi que ce fût. Celui qu'il avait qualifié d'enluminé marcha lourdement jusqu'au hall et revint traînant derrière lui celui que Stretton avait assommé à son entrée. Stretton ferma la porte derrière eux et la verrouilla à l'intérieur.

— Maintenant, mettez-vous dans ce coin.

L'homme obéit avec mauvaise humeur.

Stretton alla à un petit bureau sur lequel un téléphone était posé et il appela Scotland-Yard. Ses propos furent brefs...

— Allo, Scotland-Yard ? Ici, Stretton. Voulez-vous envoyer un panier à salade de troisième classe pour charger un gibier de potence de quatrième classe... 31, Tavistock Road. Oui, 31. C'est bien. Merci.

Stretton raccrocha, alluma une cigarette et s'assit pour attendre l'arrivée de la police. Pendant le quart d'heure qui suivit, les deux hommes qu'il avait assommés reprirent conscience, mais ni l'un ni l'autre n'était en état de nuire. Stretton fumait sa seconde cigarette lorsque le car de la police arriva, commandé par l'inspecteur Maynard. Son

visage s'épanouit lorsqu'il vit la capture de Stretton. Il adressa à tous des salutations ironiques.

— Tiens, Kate ! je suis charmé de vous rencontrer ! Et Frank ! Et Whitey !... mais, Whitey, qu'est-ce qui vous est donc arrivé? Vous avez l'air bien mal en point, il faudra que nous trouvions un bon petit endroit tranquille où vous envoyer prendre du repos...

— Emmenez-les, dit-il à ses agents.

— Peut-être faudrait-il d'abord les fouiller, suggéra Stretton, je ne sais pas s'ils ne sont pas armés.

Les trois hommes furent fouillés, désarmés et emballés dans la voiture de la police. Resté seul dans la pièce avec Stretton, l'inspecteur hésita un moment dans une attitude quelque peu incertaine... C'était un vieil homme, très droit, avec des cheveux gris, une moustache, une honnête face rouge brique et vingt-deux ans de service à son actif.

— ...Monsieur Stretton, dit-il gauchement, il faut que je vous dise que votre nomination comme inspecteur a causé un peu de rancœur parmi nous. Ce n'est pas que personne ait rien contre vous, mais il y en a beaucoup qui n'aiment pas qu'on leur amène un étranger pour occuper un poste élevé par-dessus la tête de ceux qui sont là depuis des années. Je dois dire que j'étais de leur avis il y a seulement une heure. Mais je reconnais que si ce que vous venez de faire là est un échantillon de votre travail, il n'y a plus rien à dire... je vois que vous ne volerez pas votre traitement, et je le dirai aux collègues...

Il tendit une main timide que Stretton serra chaudement.

— Vous me faites plaisir, dit Stretton. Je comprends très bien les sentiments que ma nomination a pu faire naître, mais c'est une nomination provisoire, vous savez, dûe seulement au fait que je sais manier les armes et que je me suis trouvé en rapports avec la bande de Moroni. Je ne pense pas rester fonctionnaire de la Police plus d'une semaine ou deux. Mais puisque je le suis pour le moment, j'espère que nous ferons du bon travail ensemble...

— Je le souhaite de tout mon cœur, dit cordialement l'inspecteur Maynard.

Il partit avec le car et les prisonniers, laissant deux agents à la garde de la maison. Stretton reprit le chemin de chez lui, l'esprit satisfait. Les choses ne marchaient pas trop mal. Il avait porté un premier coup à l'entreprise Moroni-Tarver ; il avait persuadé Tania Ramenoff de partir et de se mettre à l'abri, et il s'était fait un ami d'un fonctionnaire de la police. Cela pouvait passer pour une assez bonne matinée de travail.

Il acheta sur son chemin un journal de midi qu'il lut tout en dégustant l'excellent repas que lui servit Corrigan.

INSOLENT MESSAGE DE MORONI A L' « EVENING WIRE ».

Tel était le titre de « Dernière Heure ». Après quoi l'*Evening Wire* racontait avoir reçu un message présumé être de Moroni, disant que l'évasion de Carini et de ses camarades lui avait coûté quinze mille livres, qu'il entendait bien récupérer avec quelques cent mille de plus, dans les sept jours à venir, aux dépens de la ville de Londres.

Dans une autre colonne, l'*Evening Wire* qualifiait les acolytes de Moroni d'étrangleurs, de ban-

dits, de lâches assassins, de menace contre la civilisation, et il enjoignait à la police d'avoir à sévir contre eux sans délai.

« Ces lâches et dangereux énergumènes, disait l'*Evening Standard* avec grandiloquence, devaient être immédiatement et totalement écrasés. »

Stretton se demandait pourquoi cette insistance sur la lâcheté de Moroni et de sa bande. Pour dangereux, bandits et assassins, ils l'étaient ; mais, à coup sûr, ils n'étaient pas lâches ! Il finit par se dire que c'était une habitude bien établie et indéracinable parmi les journalistes et les politiciens, de traiter leurs ennemis personnels comme des lâches.

Son déjeuner fini, il fuma une cigarette et s'en fut, en taxi, chercher Tania Ramenoff pour l'accompagner à la gare. Volontairement il arriva chez elle un quart d'heure plus tôt qu'il ne l'avait annoncé, tant il craignait qu'elle n'ait changé d'avis et qu'il ne faille de nouveau la convaincre. Elle l'accueillit gaîment et, à sa vive satisfaction, il la trouva toute prête à partir. Ses valises étaient faites et empilées avec ordre dans le vestibule. Cela lui fit plaisir mais l'étonna, comme l'étonna l'évidente gaîté de Tania. Elle était si opposée à ce départ il n'y avait que quelques heures, et maintenant elle paraissait positivement impatiente de partir... C'était incompréhensible... Enfin, la chose importante était qu'elle allait être hors de danger et il n'avait qu'à s'en contenter. Il l'installa dans son train et resta avec elle jusqu'au départ.

Il eût été moins content, quatre heures plus tard, s'il avait entendu certains propos échangés entre Tarver et Moroni. Les deux chefs de bande, confortablement assis dans des fauteuils en cuir rouge étaient en train de déguster du thé et des toasts.

— Quel abominable gâchis ont fait vos types

dans cette affaire avec Stretton, ce matin, disait Moroni d'une voix assourdie par le toast beurré qu'il avait dans la bouche... La moitié d'entre eux mériterait d'être marquée au fer rouge, après quoi, l'autre moitié aurait un peu plus de cœur à l'ouvrage, ajouta-t-il après avoir avalé.

Tarver vida sa tasse de thé.

— Ils ont l'air d'avoir plutôt gâché le travail, convint-il, mais Stretton n'est pas un oiseau facile à prendre. Vos hommes en ont su quelque chose le soir de Beefeater's Row...

Moroni fronça le sourcil mais ne dit rien. Le téléphone sonna. Il se leva et alla répondre.

— Allo ? Oui, c'est moi. Vous dites ? Elle est revenue? Admirable! Que toutes ses allées et venues soient observées, où qu'elle aille. Que deux hommes la suivent tout le temps. Et prévenez-moi si elle voit Stretton. Bonsoir !

Il raccrocha et revint vers Tarver, les yeux brillant de joie et un sourire cruel aux lèvres.

— C'est Al. On vient de lui dire que Tania Ramenoff n'est pas allée à Paris, finalement. Stretton et elle avaient simplement bluffé. Elle a quitté la gare de Victoria à deux heures et elle est revenue à quatre heures et demie. Maintenant elle est dans un petit hôtel de Ladbrooke Grove.

Il se frotta les mains dans un mouvement de joie anticipée.

— Elle se figure que je ne sais pas où elle est, hein ? Eh bien, je lui prépare pour bientôt une aventure grandiose, je la tiendrai, et je la tiendrai bien ! Et quand j'en aurai fini avec elle, ce sera le tour de cet enragé animal de Stretton. On verra bien qui est le plus fort, de lui ou de moi!...

CHAPITRE X

SE FAISANT PASSER POUR RED LEARY...

A neuf heures, le soir d'un pluvieux mardi, un homme massif et corpulent poussa la porte du bar « La Chèvre et le Compas », un petit établissement de bas étage situé dans le quartier louche de l'East End. Pendant un instant, il resta auprès du seuil qu'il venait de franchir, faisant, d'un regard défiant et hostile, le tour des occupants du bar. A la lumière qui pendait du plafond bas et sale, on pouvait voir que le nouveau venu était bien à sa place dans cet endroit sordide. Ses vêtements très rapiécés et trop étroits boudinaient son corps lourd et musclé. Il était sans chapeau, avec une chevelure rousse embroussaillée. Son visage, qui n'avait évidemment pas été rasé depuis plusieurs jours était, lui aussi, partiellement couvert d'une épaisse broussaille de poils roux. Ses épais sourcils se rapprochaient en un froncement plein de méfiance au-dessus de ses yeux froids et perçants. Son regard hardi, la façon dont il balançait ses énormes épaules, semblaient défier quiconque d'oser se mettre sur son chemin. Mais personne n'était sur son chemin... Il marcha lourdement vers le comptoir, jeta une pièce de monnaie et, d'une voix rude, commanda de la bière. Une demi-douzaine de paires

d'yeux vigilants l'observaient avec curiosité. Il constituait un grand sujet d'intérêt pour les brutes au front bas qui composaient la clientèle de « La Chèvre et le Compas ». Depuis une quinzaine, il venait là presque chaque soir boire sa bière. Et pendant tout ce temps il n'avait lié conversation avec personne. Quand on lui parlait il avait une façon brève et désagréable de répondre ; visiblement, il était d'humeur peu sociable. Les habitués du bar n'aimaient pas les étrangers qui restaient à l'écart, mais celui-ci était si énorme et d'un caractère si évidemment féroce qu'ils supportaient sa présence. Ils s'en dédommageaient en parlant de lui en termes hostiles et pleins de menaces dès qu'il n'était pas là.

Il avait dit au barman qu'il s'appelait Connor, mais cette déclaration n'était pas reçue pour vraie par tout le monde. Les habitués pensaient que le rouquin n'était rien moins que le bandit américain Red Leary. Ce bruit avait été répandu par un ancien forçat canadien qui avait prétendu le reconnaître.

Comme tous les potins, celui-ci avait trouvé un auditoire et la rumeur s'en était répandue bien au delà de « La Chèvre et le Compas », jusqu'à Scotland-Yard, et jusqu'à certaine maison de Bayswater où vivait un homme résolu, au teint frais et à l'humeur aimable qui avait les meilleures raisons du monde pour se tenir au courant de tout ce qui se passait dans les bas-fonds de la ville. Cependant, le potin était absolument dénué de fondement. Le nom de l'étranger aux cheveux roux n'était, ainsi que le lecteur intelligent le sait déjà, ni Connor, ni Red Leary, mais bien James Stretton.

Son humeur insociable était due en partie au fait qu'il ne voulait pas trop parler. Il lui fallait être

prudent et s'appliquer très fort pour ne pas se trahir par son bégaiement. Elle était dûe aussi à sa prédilection pour l'auréole de mystère et de puissance qui entoure toujours un homme vigoureux, silencieux et hargneux. Il était au courant de toutes les rumeurs qui couraient à son sujet pour l'excellente raison qu'il les avait mises lui-même en circulation. Aussi n'aurait-il été aucunement surpris si on lui avait révélé l'intérêt qu'il inspirait au jovial personnage de Bayswater, car c'était précisément là ce qu'il avait souhaité. Il prenait d'ailleurs grand soin de ne pas avoir l'air de tenir à faire sa connaissance, M. Tarver étant très porté, comme beaucoup de grands aventuriers, à se méfier de quiconque avait envie de le voir.

Stretton était depuis un quart d'heure appuyé au comptoir et tranquillement occupé à boire sa bière, lorsqu'il y eut dans le bar un léger remous d'émotion. Un homme venait d'entrer, vers qui tous les regards se tournèrent. C'était un petit homme gras et pustuleux, trop bien habillé, à face rougeaude et bouffie par la bonne chère. Il avait un chapeau melon posé en arrière de sa tête et des ongles sales. Stretton, du premier coup d'œil, décida que ce devait être un Gallois. En tout cas, c'était évidemment une personnalité de quelque importance aux yeux de la clientèle de « La Chèvre et Le Compas », car tous le saluèrent en chœur d'un « Bonsoir, gouverneur » et d'un « Bonsoir, mister Carney » plein de respect. On eût dit un officier supérieur arrivant à l'improviste au milieu d'un mess.

M. Carney agita une main potelée en signe d'amitié et dit d'un ton plein d'une condesscendante cordialité :

— Bonsoir, les amis ! Comme je passais par ici je me suis dit que j'allais entrer boire un coup avec

vous... Je vous paye une tournée à tous... Sers-les, George.

Il se comportait avec la généreuse affabilité de la haute pègre pour le menu fretin du crime et il augmentait ainsi sa popularité. Il l'augmentait d'ailleurs à bon compte car il ne payait jamais ses consommations à « La Chèvre et le Compas ». Le barman ne semblait nullement s'en soucier.

— Tout de suite, monsieur Carney, dit-il d'une voix mielleuse.

Ce geste accompli, l'homme replet s'avança vers le comptoir, se plaça à côté de Stretton et commanda un double brandy. Pendant que le barman s'empressait de le servir, il regarda Stretton du coin de l'œil et le salua.

— B'soir, fit-il.

Stretton le regarda, l'inspectant de haut en bas comme s'il se demandait s'il répondrait ou non à son salut. Il s'y décida avec mauvaise grâce.

— B'soir...

Le gros homme but une gorgée de brandy et s'approcha un peu plus près.

— J'aurais deux mots à vous dire, monsieur Connor, dit-il avec un sourire engageant.

De sa poche, il sortit un gros étui qu'il ouvrit :

— Un cigare ? Je crois que vous les trouverez bons, il coûtent une demi-couronne pièce dans le West-End.

Stretton le regarda d'un air soupçonneux, prit un cigare et en coupa l'extrémité.

— Bien. Qu'est-ce que vous voulez ? Allez-y... dit-il brièvement.

Le sourire du gros homme s'élargit et il donna une tape familière sur l'avant-bras de Stretton.

— Je veux mettre de l'argent dans vos poches, des tas d'argent, murmura-t-il d'une voix persua-

sive, du moins si vous êtes l'homme que je crois...

— Ah! oui? fit Stretton avec un rire sceptique, et il demanda d'une voix brusque : Qu'est-ce que c'est ? Une escroquerie ?... Je ne suis pas né d'hier, vous savez... ou bien seriez-vous un de ces types riches comme on en voit dans les livres ?

— Ce n'est pas une escroquerie, et je ne me soucie guère de charité, ce n'est pas ce qui domine en moi, en tout cas, répondit l'homme avec bonne humeur. Je suis un homme d'affaires et j'ai simplement une affaire à vous proposer. Si vous voulez, je vais vous en toucher un mot dans une autre pièce.

Il fit un signe au barman.

— Je peux avoir la chambre du fond pour quelques minutes, George ?

— Mais oui, monsieur Carney, répondit obséquieusement le barman.

Il leva la partie mobile du comptoir pour leur livrer passage. Le gros homme passa le premier, priant Stretton de le suivre. Au bout d'un couloir ils trouvèrent une petite chambre en arrière du bar. Le gros homme ferma soigneusement la porte, enleva son chapeau qu'il jeta sur la table, se laissa tomber sur une chaise et sourit à Stretton d'un air complice.

— Maintenant, monsieur Leary... commença-t-il du ton de celui qui va en venir au fait.

Mais il ne lui fut pas donné d'aller plus loin. Stretton bondit avec la prestesse d'un tigre. Il allongea le bras et saisit à la gorge le gros homme qu'il remit debout d'une secousse. En même temps, de son autre main, il lui braqua dans l'estomac le canon d'un énorme revolver. Ses yeux froids et sévères ne quittaient pas les yeux de l'homme.

— Est-ce que vous cherchez à recevoir un mau-

vais coup, ou bien seulement à faire le malin ? grogna-t-il d'une voix rude. En tout cas, vous feriez bien mieux de vous arrêter, vous savez... Mon nom n'est pas Leary, mais Connor. Mettez-vous ça dans la tête et ne l'oubliez pas, hein !

Pendant une bonne demi-minute il tint l'homme dans sa prise d'acier, comme s'il ne savait pas ce qu'il voulait en faire. Carney se débattait, essayait avec peine de respirer, et frappait mollement et vainement de ses deux mains grasses le bras rigide de Stretton. Son visage passait graduellement du rouge au violet. Stretton le lâcha soudain et, d'une poussée, le renvoya sur sa chaise.

Pendant quelques secondes, on n'entendit que sa respiration haletante. De cramoisi, son visage était devenu livide et il restait affalé sur son siège, regardant Stretton avec des yeux exorbités et vitreux. Les événements de cette dernière minute lui avaient donné la plus grande peur qu'il ait eue de sa vie. Ils l'avaient aussi convaincu que Stretton était bien Red Leary, un personnage terriblement violent et redoutable. Pourquoi, raisonnait-il, Stretton aurait-il été si furieux d'être pris pour Red Leary s'il ne l'avait pas été effectivement ?

C'était exactement là ce que Stretton avait souhaité... Il était toujours debout devant le gros homme, son revolver à la main et ne le quittant pas des yeux.

— Vous prétendiez avoir quelque chose à me dire, bougonna-t-il, eh bien, allez-y...

Le gros homme porta une main tremblante à sa gorge et la tâta avec précaution. Son cœur battait à tout rompre et il avait une peur terrible.

— ... Un... Un de mes amis voudrait vous voir... bégaya-t-il.

Tout à l'heure, il avait apporté son brandy et

l'avait posé sur un coin de la table. Il en avala quelques bruyantes gorgées. Un peu de couleur revint à ses joues.

— Un de vos amis ? C'est bien aimable à lui... Et quel sorte de type est-ce ? Comment s'appelle-t-il ? interrogea Stretton d'un ton sarcastique.

Le gros homme reprenait maintenant un peu d'assurance. Mais il avait décidé de ne pas tourner autour du pot plus longtemps. Avec un numéro comme Stretton c'était trop dangereux. Aussi, comme un homme qui joue son dernier atout, il lâcha le nom.

— Moroni, dit-il en regardant Stretton avec inquiétude.

Il y eut un silence. Stretton avait légèrement tressailli. Il était surpris, mais il était content aussi, car c'est au nom de Tarver qu'il s'était attendu.

— Moroni, dit-il en réfléchissant, je connais bien ce nom-là... Mais, qu'est-ce que vous êtes en train de me raconter? demanda-t-il d'une voix menaçante, vous n'appartenez sûrement pas à la bande de Moroni, et vous me dites que c'est un de vos amis ? Vous me faites rire ! Moroni n'est pas homme à travailler avec du petit gibier de votre espèce, il a amené sa bande d'Amérique...

— Je fais partie d'une autre bande d'ici qui travaille avec lui. Mon patron est son ami. Il m'a envoyé ici ce soir pour que je vous parle. Il y a quelque temps qu'il a l'œil sur vous, depuis que Davey Peel vous a reconnu pour...

Il s'arrêta net. Stretton fronça le sourcil.

— Davey Peel ! s'exclama-t-il, furieux, ce petit nabot ! Je lui couperai...

Lui aussi s'arrêta net, comme s'il craignait d'en

dire trop et il regarda le gros homme d'un air féroce.

— Continuez... Dites-m'en un peu plus sur ce patron qui se prétend l'ami de Moroni. Qui peut-il bien être, je me le demande ?...

— Je vais tout vous raconter, monsieur Connor, je voudrais que vous vous souveniez que, quoi que je dise, je n'ai aucune intention de vous offenser, je vais simplement vous dire les choses telles qu'elles se sont passées. Un type, nommé Davey Peel, a dit qu'il vous avait reconnu pour être Red Leary. Mon patron — je ne dirai plus de noms — l'a entendu dire. Il entend dire beaucoup de choses, vous savez... Les flics, aussi, l'ont entendu dire. Il y en a un en civil qui a posé des tas de questions sur vous. Je vous dis cela pour votre bien, que vous marchiez avec nous ou pas... Il y a une entente entre l'Angleterre et les Etats-Unis, vous savez, la police de San-Francisco cherche Red Leary, et si elle l'attrape c'est pour l'asseoir sur la chaise électrique...

— Vraiment ? Tiens, tiens, fit ironiquement Stretton.

Le gros homme ne tint aucun compte de l'interruption.

— Mon patron vous a signalé à Moroni. Moroni avait entendu parler de vous, il savait que vous étiez un type costaud et bon à l'ouvrage et il voudrait que vous travailliez avec lui. Il cherche tous les types costauds dans votre genre qu'il peut trouver. C'est pour une grosse affaire qu'il va monter dans quelques jours, peut-être la plus grosse affaire qu'on ait jamais vue par ici. Ça sera une fortune pour tous ceux qui y prendront part. Ça ne vous dirait rien, de partir pour l'Argentine

avec vingt ou trente mille livres dans votre ceinture ?

— Qu'est-ce que c'est, la grosse affaire ? demanda Stretton sans manifester le moindre enthousiasme.

— Ça, moi je ne peux pas vous le dire, mais peut-être que vous pourriez en parler avec Moroni ?

Stretton eut une grimace indécise. Puis il finit par acquiescer.

— Je veux bien parler avec lui, concéda-t-il.

Le gros homme sourit.

— Il vous payera bien, vous savez... Maintenant, si vous voulez m'attendre ici une minute, je vais vous prendre un rendez-vous avec lui.

Il sortit et Stretton l'attendit un quart d'heure en fumant. Il se supposait surveillé de près, il supposait également que s'il essayait de quitter le bar on ne l'en laisserait certainement pas sortir vivant. L'homme lui en avait trop dit pour qu'on puisse le laisser aller sans être sûr de son alliance. Il avait maintenant devant lui la partie la plus dangereuse et la plus utile à jouer de son aventure et il attendait avec une impatience aiguë.

Quand le gros homme revint il ramenait avec lui un joli garçon mince, brun, pâle, l'air très jeune et vêtu avec beaucoup d'élégance. Sur ses lèvres errait un léger sourire mélancolique. Il salua Stretton d'une voix douce et harmonieuse.

— Monsieur Leary ?

— Connor, rectifia Stretton d'un ton bourru.

— Evidemment, dit l'autre avec aisance, et toujours souriant, mon nom est Carini.

Stretton le regarda attentivement :

— Celui qui s'est évadé ?... C'est un maître coup, que votre patron a réussi là ! Il faut le recon-

naître ! Mais j'avais déjà entendu parler de vous... Ce n'est pas vous qui avez descendu Tough Bob Moran, à Chi ?

— Possible admit le « Meurtrier Souriant », j'en ai descendu quelques-uns dans mon temps, mais j'ai oublié leur nom et leur adresse. Il paraît que vous voudriez parler au « Fier Tireur » ?

— Oui, je voudrais lui parler, dit Stretton, qui se tenait sur ses gardes.

— Bono. Je vais vous conduire. J'ai une voiture dehors.

Ils sortirent du bar par une porte de derrière. Le gros homme ne les accompagna pas. Un cabriolet attendait dans une ruelle. Carini grimpa sur le siège et Stretton s'assit à côté de lui.

Ils n'allèrent pas loin. En dix minutes, à travers des petites rues sordides, ils atteignirent un carrefour où un petit groupe d'hommes inoccupés flânait. En passant, Carini fit un signe à l'un d'eux qui lui répondit de la même manière. A l'autre extrémité de la rue, nouveau groupe. Evidemment, les approches de Moroni étaient soigneusement protégées par les gangsters.

Ils s'arrêtèrent devant une petite maison sale qui faisait partie d'une sordide rangée d'autres maisons exactement semblables.

— Nous y sommes, mon vieux, dit Carini.

Stretton renifla avec mépris...

— Cela marque plutôt mal pour un type qui s'appelle le « Fier Tireur », remarqua-t-il...

— Dites-le-lui donc, ça l'intéressera... Où croyez-vous donc qu'il allait vous recevoir ? A Buckingham Palace ? Vous n'êtes pas au bout de vos surprises... N'allez pas vous figurer que le patron est un fripier parce que vous le trouvez dans un quartier comme ça, il n'y était jamais venu avant ce

soir, et il n'y reviendra jamais... Il y a encore une chose qu'il faut que je vous dise, dans votre intérêt : que vous soyez des nôtres ou non, vous ne saurez jamais où il est, sauf quand vous serez avec lui. Tandis que lui saura toujours où vous serez et ce que vous ferez. Perdez pas ça de vue...

Tout en parlant, il frappa trois coups brefs à la porte de la maison. On ouvrit. A l'intérieur, un homme s'effaça pour les laisser passer puis referma la porte derrière eux.

Stretton, derrière Carini, se trouva dans un petit vestibule crasseux. A droite, le salon, donnant sur le devant de la maison. Au fond, un étroit couloir conduisant à la cuisine, et un escalier desservant les étages supérieurs. A quelques marches de hauteur, à l'endroit où l'escalier tournait brusquement, une mitrailleuse était installée sur un étroit palier, le canon braqué vers la porte d'entrée. Derrière la mitrailleuse, un gangster au teint basané était assis, en train de mâcher du chewing gum.

Carini et Stretton, dépassant la mitrailleuse, montèrent jusqu'au premier étage. Derrière une porte close on entendait des voix d'hommes. Carini ouvrit cette porte et annonça :

— Le duc de Machin-Chose, autrement dit M. Fortune-Faite-Connor, autrement dit Red Leary ! Voilà la présentation faite !

L'atmosphère de la pièce où ils entrèrent était obscurcie par la fumée de coûteux cigares qui voilait à demi la lumière de la lampe à gaz. Sur un guéridon d'acajou, il y avait trois bouteilles de whisky et plusieurs verres. Le sol était jonché de bouts de cigares et de cigarettes qui avaient criblé le tapis usé de petites brûlures rondes. Deux hommes étaient vautrés dans de vieux fauteuils d'osier, un autre sur un sofa défoncé. Mais Stretton

n'avait d'yeux, que pour un personnage de très haute taille, aux fortes épaules, à face de brute : Moroni.

Celui-ci se leva et vint au-devant de Stretton, la main tendue.

— Eh bien, Red, s'exclama-t-il chaleureusement, touchez-là. Vous êtes le bienvenu comme les fleurs au mois de mai... juste la sorte de petit mignon que je souhaitais... J'en ai entendu raconter sur votre compte !

Il donna une tape familière sur l'épaule de Stretton et se tourna gaiement vers les autres :

— Le type le plus épatant qui soit jamais venu de Frisco, et ce n'est pas peu dire... Croyez-moi, mes enfants, ce gaillard-là connaît son affaire. Qui est-ce qui lui amène à boire et à fumer ?

Stretton comprenait qu'on voulait le mettre à l'aise et lui inspirer confiance. Il se vit pourvu d'une chaise, d'un whisky corsé et d'un cigare sorti du porte-cigares en or de Moroni qui s'était assis en face de lui. Ses yeux noirs ne quittaient pas Stretton de leur regard perçant et l'examinaient dans le moindre détail de sa misérable apparence.

— Les affaires n'ont pas du marcher fort, dernièrement, hein ? conclut-il de son examen. J'espère que nous allons y remédier bientôt. Pourtant, vous avez dû partir de Frisco bien capitonné par la banque d'Etat ? Qu'est-ce que c'est devenu, tout ça ?

Stretton avala une gorgée de whisky, posa le verre et haussa les épaules.

— A Rio, je suis tombé amoureux d'une dame de la haute. J'ai voulu faire le galant. Je me suis vanté de mon fric. Elle voulait bien soi-disant m'épouser. J'ai dit la banque où j'avais mon dépôt.

Elle a tout raconté à la police et je n'ai eu que le temps de filer sans rien emporter.

Il se rembrunit, but encore et continua :

— J'ai poussé jusqu'à l'Uruguay. A Montevideo j'ai eu encore des histoires avec la police. Il a fallu que je file. Je suis venu ici sur un cargo à bestiaux que j'ai quitté à Liverpool. Mais je serais encore à Rio, comme un coq en pâte, s'il n'y avait pas eu cette femme !... Si jamais elle me re-etombe sous la patte quelque jour, elle verra...

Il laissa sa phrase inachevée, mais l'expression de son visage en rendait le sens tout à fait clair. Il se penchait en avant, comme prêt à sauter à la gorge de la « dame de la haute » qui l'avait vendu à la police... En réalité, ceci n'était pas la vraie raison de son attitude : il venait de commettre une faute terrible. Son effort pour parler clairement s'était relâché et il venait de bégayer... Tous ses muscles étaient tendus et prêts à la détente au cas où sa faute aurait été remarquée et son identité suspectée. Pendant un bon moment, il fut aux aguets, puis cela passa.

Carini eut un petit éclat de rire.

— Pour un bon gangster, ces poules de luxe sont sûrement plus dangereuses que la mort subite. La seule chose à faire, c'est de les éviter. Pas vrai, patron ?

Stretton respira. Moroni rougit légèrement. Il était chatouilleux sur le sujet des femmes depuis son aventure avec Tania Ramenoff. Personne, dans la bande, n'aurait osé y faire la moindre allusion, mais Carini était privilégié...

— C'est bien vrai, dit Moroni. C'est une femme qui m'a presque fait chiper et qui a fait aller Al en prison... Elle croit qu'elle est en sûreté, mainte-

nant, mais elle sera bien détrompée... Je lui prépare une surprise...

— Vous croyez qu'elle va rester à l'attendre ? demanda Stretton.

— J'ai dit qu'elle se croit en sûreté, répondit lentement Moroni. Elle verra...

Il écrasa le reste de son cigare d'un air plein de sous-entendus, ses yeux sombres brûlaient d'un feu caché. Il haussa les épaules et reprit d'un air dégagé :

— Alors, vieux frère, où en sommes-nous ? Qu'est-ce que ça vous dit, de travailler avec nous ?

— Ça me paraît très bien, dit Stretton en souriant, mais qu'est-ce que vous me proposez au juste ? L'éponge à face rouge que j'ai vue tout à l'heure dans ce bar a dit quelque chose à propos d'une grande affaire que vous étiez en train de metter sur pieds. Qu'est-ce que c'est ?

Moroni alluma un nouveau cigare.

— Je vais vous le dire. Je suis en train de monter la plus grande affaire qu'on ait jamais vue dans l'histoire des gangsters. Cela me coûtera cent mille dollars à organiser et cela durera quelque chose comme dix minutes, mais si cela réussit — et j'espère que cela réussira — cela fera loucher non seulement cette ville, mais le pays tout entier... Pour cette entreprise, j'ai besoin d'avoir derrière moi vingt hommes sûrs, des hommes comme vous, ajouta-t-il avec lenteur. Ce que je veux faire, c'est rafler quelque chose comme cinq millions de dollars de bijoux, et...

Il s'arrêta court. La porte de la chambre s'ouvrit brusquement et une voix annonça :

— Billy-le-Fusil, patron.

Un petit homme au visage de rat entra, suivi d'un homme de quarante ans, grand et froid, que Mo-

roni accueillit aussi cordialement qu'il avait accueilli Stretton tout à l'heure.

— Comment va, Billy ? Entrez et asseyez-vous. Nous sommes rudement contents de vous voir. J'étais justement en train d'expliquer à Red une grosse machine que je projette. Vous connaissez Red, je crois, on m'a dit que vous aviez travaillé ensemble autrefois en Amérique.

— Red ? demanda Billy-le-Fusil d'une voix étonnée. Quel Red?

— Red Leary, évidemment; vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, je le connais, mais je ne l'ai pas vu depuis deux ans et demi. Dernièrement on m'a dit qu'il avait été tué à Mexico.

Un des gangsters rit. Moroni, lui, ne rit pas. Il regarda Billy-le-Fusil en fronçant le sourcil.

— Mais... Red Leary est là, devant vous, dit-il. Qu'est-ce qui vous arrive, Billy? Avez-vous perdu l'usage de vos yeux ?

Billy-le-Fusil fixa tranquillement Stretton sans donner le moindre signe de reconnaissance. Stretton comprit que dans un instant sa supercherie serait découverte. Il décida, comme suprême expédient, d'essayer de bluffer. Il avança la tête et fixa lui-même Billy-le-Fusil.

— Par le diable, qui est celui-ci ? grogna-t-il. Ce n'est pas Billy-le-Fusil ! Vous pouvez croire que je le reconnaîtrais si c'était lui !

Il y eut une demi-seconde d'un silence lourd. Puis un des gangsters parla :

— Sûr, que c'est Billy-le-Fusil ! Nous avons passé un an ensemble à Sing-Sing, tous les deux... Qu'est-ce qu'il prétend, ce grand poilu ?... Qui c'est-il donc, alors?

Moroni jura. Toute trace de bonne humeur avait

abandonné son visage. Une lueur rouge envahissait ses yeux et ses lèvres retroussées découvraient ses dents.

— Je sais qui vous êtes! hurla-t-il à Stretton.

Et, tout en parlant, il porta la main à son aisselle gauche.

Mais il était trop tard. Stretton avait une fraction de seconde d'avance sur lui et c'était plus qu'il ne fallait. Avant que les gangsters aient eu le temps de comprendre ce qui arrivait, le gros revolver ouvrait un feu assourdissant. Au premier coup, la pièce fut plongée dans l'obscurité : Stretton avait fait sauter la lampe.

— C'est Stretton ! hurla Moroni. Tuez-le ! Tuez-le !

Une flamme blafarde perça l'obscurité, Moroni tira vers la place où était Stretton. Mais Stretton n'y était plus. Presque instantanément il tira, lui aussi. Mais Moroni était trop vieux chasseur pour être pris ainsi : en tirant il avait fait lui aussi un saut de côté.

— De la lumière ! cria Moroni.

Et il bondit de nouveau pour tirer.

Dans cette profonde obscurité, un homme était indiscernable de l'autre. Cela donnait un grand avantage à Stretton puisqu'il n'était entouré que d'ennemis, tandis que les gangsters ne pouvaient pas distinguer les amis de l'ennemi.

Stretton, brandissant son lourd revolver de la main droite, avança la main gauche devant lui et marcha vers la porte. Sa main rencontra une figure d'homme. Il lui assena un coup de crosse. L'homme s'affaissa et Stretton passa outre.

Un des gangsters atteignit la porte en même temps que lui. De nouveau, la main gauche de Stretton établit le contact; de nouveau, la crosse

du revolver frappa. Au même moment on entendit des pas précipités de l'autre côté de la porte. Celle-ci fut ouverte et une lumière pénétra dans la pièce, éclairant deux hommes qui entraient. Stretton n'avait pas de temps à perdre. Il se jeta sur les deux arrivants, bousculant le premier et le rejetant sur le second. Les deux reculèrent loin de la porte. Sans reprendre haleine, Stretton attaqua le plus proche, l'étendant de tout son long par terre. Du coin de l'œil il vit qu'un nouveau gangster grimpait l'escalier, arme en main; deux autres le suivaient à quelques marches.

Il était vain d'espérer s'échapper en descendant cet escalier. Mais à cet instant encore Stretton avait l'avantage, car les nouveaux arrivants ignoraient ce qui se passait. Il mit à profit cet avantage. D'un élan irrésistible il chargea le gangster qu'il avait déjà fait reculer, le balança de toute sa force herculéenne et l'envoya rouler dans l'escalier. Ce fut un chœur de jurons et de hurlements. La tête la première, le gangster roula sur celui qui le suivait, les deux roulèrent ensemble en avalanche jusqu'au bas des marches, heurtant et entraînant les autres et finissant par former sur le petit palier un indescriptible tas de bras et de jambes enchevêtrés.

Tout ceci s'était déroulé en quelques secondes. L'escalier, au delà du passage forcé par Stretton, montait vers un étage supérieur. Sans hésiter, il grimpa quatre à quatre vers les combles et vers l'obscurité. Une bordée d'injures résonna derrière lui : Moroni et un couple de gangsters sortirent de la chambre. Quelqu'un cria :

— Il est monté, chef ! Il est en haut !

Pendant ce temps, Stretton atteignait le couloir sombre de l'étage supérieur, et une fois de plus il avait l'avantage, puisqu'il dominait les autres et

qu'il était dans l'obscurité, tandis que Moroni et ses hommes étaient en bas et éclairés. Il y eut dans l'escalier une véritable fusillade, les balles ricochaient de mur en mur. Mais c'était tiré au hasard puisque Stretton était invisible. Un gangster, plus téméraire que raisonnable, s'engagea dans l'escalier. Comme il atteignait la troisième marche, Stretton, tapi dans l'ombre au-dessus de lui le visa tranquillement et tira. Le gangster chancela, eut un cri étranglé, agita ses mains pour essayer de se raccrocher à quelque chose, puis s'inclina pendant une fraction de seconde et finit par tomber inerte dans le couloir d'en bas.

— Eteignez cette damnée lumière ! cria Moroni.

Un coup de feu... la lumière s'éteignit.

D'où il était, Stretton pouvait distinguer une porte fermée à l'extrémité du couloir. Il tira précipitamment quelques coups de feu pour calmer l'ardeur des gangsters qui devaient se disposer à le poursuivre dans l'obscurité. Ceci fait, il se dirigea sans bruit vers le haut du couloir et essaya d'ouvrir la porte. Elle céda assez facilement. Il entra et la referma derrière lui. La clef était dans la serrure, il la tourna. Après quoi, il regarda où il était, à la lumière de sa lampe de poche. Il était dans une simple mansarde avec un plafond en pente et située juste sous le toit. A travers la vitre sale d'une lucarne, il put voir la lumière pâle d'un croissant de lune. Contre un des murs, il y avait un lit de fer; contre un autre, un lavabo, une commode branlante et une chaise.

Un bruit de voix arrivait du couloir d'en-dessous, une autre fusillade résonna dans l'escalier. Avec un sifflement aigu, une balle pénétra à travers la porte et ricocha jusqu'à la lucarne dont elle brisa la vitre. Puis le bruit du tir cessa subitement, rem-

placé par celui de pas courant dans l'escalier. On frappa des coups furieux dans la porte de la mansarde. Quelqu'un cria :

— Enfoncez la porte !

D'une vigoureuse poussée, Stretton mit le lit de fer devant, puis, d'un autre effort, il mit la commode sur le lit. Un coup de feu frappa la serrure, suivi de la pesée de plusieurs corps contre la porte. Stretton tira vite le lavabo et la chaise au milieu de la chambre. La porte et le lit de fer criaient et étaient ébranlés par la poussée ; dans un instant, les gangsters seraient dans la chambre. Stretton monta sur le lavabo, leva sa chaise au-dessus de sa tête et, d'un grand coup, réduisit en miettes la lucarne déjà étoilée par une balle. Puis il passa les bras à travers et, d'un effort, s'éleva sur les coudes. Un instant, il fut ainsi suspendu, la moitié du corps encore dans la chambre, l'autre moitié au dehors. D'un nouvel effort, il s'éleva encore sur les paumes de ses mains agrippées au toit. Les débris de la vitre déchiraient son pantalon et ses jambes. Il n'y prenait pas garde, la chose urgente était de fuir le plus vite possible. Il posa son genou droit sur le bord de la lucarne et d'un dernier effort passa tout entier sur le toit.

Il était temps. A peine tirait-il sa jambe gauche de la chambre que la barricade fut repoussée et que, par la porte ouverte, la masse des gangsters s'y précipitait. Un cri de déconvenue s'éleva quand ils s'aperçurent que Stretton n'était plus là.

Stretton entendit ce cri et sourit. Couché le long de la pente du toit, les pieds appuyés sur la gouttière, il était relativement en sûreté, si toutefois la gouttière ne cédait pas sous son poids, sans quoi il serait précipité dans la rue... Les gangsters pouvaient difficilement le poursuivre sur le toit, si l'un

d'entre eux se risquait à passer la tête par la lucarne, c'était chose facile pour Stretton de lui faire sauter la cervelle. Chaque seconde qui s'écoulait lui donnait une chance de s'en tirer. Dans la rue, les gens commençaient à se rassembler. D'un moment à l'autre, la police serait là.

Moroni était apparemment du même avis car un coup de sifflet retentit dans la maison. Stretton entendit des pas qui quittaient la mansarde. Les gangsters se hâtaient de descendre. Pendant une seconde tout fut silencieux. Puis, de la mansarde, une voix cria :

— Au revoir, mon vieux ! rappelez-moi au souvenir de Old Nick quand vous le rencontrerez !

Et ce fut à nouveau le silence. Dans sa position, Stretton commençait à s'engourdir. Pourquoi, se demandait-il, ce gangster était-il resté en arrière des autres, et que signifiait exactement cette phrase mystérieuse :

— Rappelez-moi au souvenir de Old Nick quand vous le rencontrerez ?

Comme beaucoup d'hommes habitués au danger, Stretton possédait une espèce de sens interne qui l'en avertissait. Il perçut cet avertissement mystérieux... Avec précaution, mais aussi vite que possible, il se déplaça sur le toit pour s'éloigner de la lucarne. C'était une entreprise périlleuse, car la gouttière était un point d'appui bien précaire, à deux reprises, il crut qu'elle allait céder. Mais, par miracle, elle tint bon. Avec un sentiment de délivrance, Stretton atteignit le toit de la maison voisine. Là, il s'arrêta pour souffler et pour voir venir les événements.

De la mansarde qu'il avait quittée, lui parvint le bruit soudain d'une explosion. Tout trembla autour de lui et il dut se retenir à une cheminée pour

ne pas tomber. Une longue flamme sortit par la lucarne. Puis, avec un craquement, le toit s'effondra dans la mansarde au milieu d'un nuage de poussière. Des petites flammes dansaient çà et là sur les ruines. Une épaisse fumée blanche s'éleva. Stretton savait maintenant pourquoi le gangster était resté en arrière des autres.

La foule qui s'était amassée dans la rue avait rapidement grossi. Toutes les maisons dégorgeaient des gens affolés. On entendait des cris et les coups de sifflet de la police qui arrivaient en hâte. Stretton se déplaça encore sur le toit jusqu'à l'endroit où un tuyau de descente se raccordait à la gouttière. Il se pencha avec précaution pour chercher une prise sur le tuyau, puis il descendit, une main après l'autre, jusqu'à la rue.

Il fut immédiatement entouré par une foule hurlante. Deux policemen se frayèrent un chemin jusqu'à lui. L'un d'eux lui mit la main sur l'épaule.

— Qu'est-ce que cela signifie? lui demanda-t-il Suivez-moi !

— Volontiers... dit Stretton, et le plus tôt sera le mieux... j'ai bonne envie d'être ailleurs. Mais, avant tout, je dois vous dire que Moroni et une demi-douzaine de ses hommes viennent de quitter cette maison. S'il y a une sortie par derrière c'est probablement par là qu'ils auront filé.

— Quoi ? Moroni ? haleta l'agent...

— Oui ! Moroni ! Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous... Menez-moi tout de suite à votre inspecteur !

Dans la foule, un homme entendit le nom de Moroni. Il en informa son voisin.

— Moroni ! La bande à Moroni !

Le nom passa de bouche en bouche, éveillant un murmure d'émotion. Une femme qui tenait un bébé

s'enfuit précipitamment, suivie d'un homme. D'autres les imitèrent.

— Arrière, dit le policeman, faites place...

Il siffla, tout en se frayant un chemin. En fait, ses injonctions à la foule n'étaient guère utiles, la foule se dispersait aussi vite qu'elle s'était amassée. Hommes et femmes s'empressaient de rentrer chez eux pour se mettre à l'abri. Le nom de Moroni et tout ce qu'il évoquait de mitrailleuses semeuses de mort leur suffisait. Ils n'avaient plus aucune curiosité de ce qui allait suivre.

Des renforts de police arrivaient. Stretton parla aux officiers. Puis une pompe à incendie, suivie d'une autre... Un épais cordon de police entoura la maison en flammes, écartant les quelques curieux qui étaient encore là. Les lances entrèrent en action, dirigeant leur jet sur le feu, et les pompiers s'activèrent de toutes parts. L'incendie n'était d'ailleurs pas sérieux, en une demi-heure. il fut éteint. Le gangster avait dû lancer une bombe explosive plutôt qu'incendiaire. La police fit une visite de la maison. Elle y trouva une mitrailleuse, quatre caisses de munitions et le corps d'un homme qui fut ensuite identifié pour celui d'un certain Renie Morelli, malfaiteur sicilien recherché par la police de New-York. Ces découvertes et les traces de balles dans les murs des étages supérieurs furent les seuls signes qu'on trouva du passage de Moroni...

Le propriétaire de la maison était un certain Giovanni Duri, un Italien, garçon de café en chômage, de réputation douteuse. Questionné à Scotland-Yard, il conta qu'on lui avait offert vingt livres et le remboursement de ses frais pour emmener sa famille à Brighton pour vingt-quatre heures en laissant sa maison vide. Il ne savait pas

le nom de l'homme qui lui avait parlé, mais il le décrivit comme un homme grand, avec des yeux noirs et portant un costume gris. Il avait accepté l'offre parce qu'il avait besoin d'argent. Il ignorait l'usage qui devait être fait de sa maison, et il s'en souciait fort peu. « Il faut bien que le pauvre monde vive », disait-il... Il fut établi qu'au moment du combat entre Stretton et les gangsters, il était effectivement à Brighton avec sa famille. Bref, il ne fournit aucun renseignement utile.

Une heure après la fin du combat, Stretton, toujours affublé du peu honorable déguisement de Red Leary, en contait tous les détails au commissaire-chef et à son assistant. Ils l'écoutèrent sans l'interrompre. Quand Stretton eut terminé, le commissaire-chef tambourina du bout des doigts, d'un air pensif, sur le bureau qui était devant lui.

— Une extraordinaire histoire, dit-il... Il semble que vous viviez sous une protection magique, monsieur Stretton...

— Evidemment, vous dites que vous vouliez vous faire passer pour Red Leary, mais je suppose que c'était uniquement pour explorer le terrain et recueillir des renseignements ? intervint le major Carruthers sèchement. Je ne conteste pas le mérite de votre prouesse qui est merveilleuse, mais ne croyez-vous pas qu'il aurait mieux valu avoir une bonne force de police derrière vous, prête à intervenir au premier appel ? Si vous aviez procédé ainsi, nous tiendrions peut-être Moroni, à l'heure qu'il est. Les performances individuelles sont très bien dans leur genre, mais c'est par un travail d'équipe et en réunissant tout dans l'intérêt de la police que nous devons attraper Moroni et que nous l'attraperons...

— Si j'avais eu la police derrière moi à portée

d'appel, je n'aurais ja-amais approché Moroni, rétorqua froidement Stretton, c'est pourquoi je vous avais demandé d'être laissé seul. Moroni avait des espions, une nuée d'espions, dans ce faubourg. S'il y avait eu des forces de police, ou même seulement quelques personnes étrangères au quartier dans les environs de « La Chèvre et le Compas », Carney ne m'aurait même pas abordé. Par contre, on m'aurait probablement réglé mon compte sur le chemin de chez moi.

Le commissaire-chef s'interposa.

— La chose importante à considérer, maintenant, dit-il, c'est de savoir quel peut être ce grand projet de Moroni. Cinq millions de dollars de bijoux, cela fait environ un million de livres. On dirait qu'il pense pour le moins à s'approprier les joyaux de la couronne...

— Ou plutôt ceux de la couronne d'Arabie et l'anneau de Mahomet ? suggéra Stretton.

Le commissaire-chef sursauta.

— Dieu du ciel ! Mais oui ! J'aurais dû y penser tout de suite !

Il fronça le sourcil et poursuivit :

— Pas de doute... C'est certainement aux bijoux d'Arabie qu'il pense. Et pourtant, l'idée est absurde, Moroni lui-même ne serait pas assez fou pour entreprendre une chose aussi impossible !

— Mais si tel était vraiment son dessein et s'il réussissait à s'emparer des bijoux, insinua Stretton, je suppose que cela serait plutôt fâcheux...

— Fâcheux ? Mais mon cher ami vous voulez dire que ce serait un désastre ! La visite du roi d'Arabie a un caractère surtout politique. Il est absolument essentiel que tout se passe le mieux du monde pendant son séjour. S'il arrivait quoi que ce soit de ce que vous suggérez, si les bijoux et l'an-

neau — en particulier l'anneau — étaient dérobés malgré nos précautions, ce serait la fin de notre prestige en Orient et cela nous mettrait peut-être même une guerre sur les bras. Sans compter que cela ferait de notre police métropolitaine la risée du monde entier...

Après une pause, il poursuivit :

— Mais il est impossible que cela arrive. Surtout après ce qui s'est passé cette nuit. Quoi que Moroni ait pu projeter, il ne tentera rien contre les bijoux s'il a le plus léger soupçon que nous puissions en être avertis. Il doit bien savoir que l'entreprise serait vouée à l'échec.

Malgré cette assurance, il restait un malaise dans la voix du commissaire-chef. Il semblait même qu'il parlât pour se rassurer lui-même. Stretton haussa les épaules.

— Je ne jurerais pas que Moroni ne tente pas quand même l'entreprise, dit-il. Je ne fais pas profession d'avoir de la sympathie pour lui, mais je crois qu'il y a très, très peu de choses devant lesquelles il reculerait. En tout cas, il est prêt à faire avant peu une tentative sensationnelle. Il a renforcé sa bande, et on ne garde pas longtemps sur pied dans l'oisiveté une bande de quinze ou vingt oiseaux dans le genre des siens sans se créer de grands embarras. J'ai vu dans les journaux que les bijoux doivent être exposés dans la salle de bal de Blenheim Palace pendant deux après-midi. Ne voudrait-il pas mieux décommander cela ?

— Peut-être, dit le commissaire-chef, mais je n'y peux rien, et, en fait, je ne suis pas sûr d'être de cet avis... Ce serait reconnaître notre impuissance à les protéger...

Il rougit soudain et frappa son bureau du poing :

— Et, par tous les diables, nous sommes capables de les protéger ! Ce serait absurde de dire le contraire ! Avec la plus belle police du monde derrière nous, nous nous cacherions dans des coins comme des petites filles pendant un orage ?... Et tout ça parce que quelques voyous de Chicago sont venus échouer chez nous ?... Je verrai Moroni en prison avant d'avoir décommandé quoi que ce soit à cause de lui ! Et s'il s'attaque aux bijoux, eh bien, tant pis pour lui, et tant mieux pour nous. Nous serons prêts à le recevoir !...

— Bravo ! dit Stretton.

CHAPITRE XI

ATTAQUE ET CONTRE-ATTAQUE

Quelques jours plus tard, le premier courrier du matin apporta cette lettre à Stretton :

Dites à la police d'être sur ses gardes. Moroni prépare quelque chose sur une très grande échelle. Je ne sais pas encore ce que c'est. Vous aurez d'autres nouvelles.

La lettre était écrite en majuscules d'imprimerie. Stretton la lut et sourit d'un air dédaigneux. Elle ne contenait rien qu'il ne sût déjà. Et dans tous les cas, une lettre anonyme ne pouvait être d'aucun poids. Chaque fois que Scotland-Yard est sur une affaire sérieuse il en arrive plusieurs du même genre. La seule particularité intéressante de cette lettre était d'être envoyée à Stretton et non à Scotland-Yard, car le public ignorait la part prise par Stretton dans la campagne contre Moroni et son déménagement de Beefeater's Row à Trevor Square. Mais, pour ce dernier point, il était aisé à connaître par quiconque s'intéressant à ses allées et venues, et on pouvait s'être adressé à lui plutôt

qu'à Scotland-Yard parce que son nom avait été cité dans les journaux en connection avec celui de Moroni quelques semaines plus tôt. Stretton posa la lettre sur le coin de la table où il déjeunait, comptant la remettre à Scotland-Yard dans la matinée pour le cas où ils voudraient faire des investigations et identifier son auteur.

Tout en déjeunant, il lisait le journal. Des colonnes étaient consacrées aux préparatifs faits pour recevoir, le jour même, le roi d'Arabie. Stretton parcourut ensuite les faits divers dont le plus important était un vol d'uniformes militaires dans les magasins d'habillement de l'armée. Puis il jeta les yeux sur les « Dernières Nouvelles », et sursauta. Il lisait :

ATTENTAT CONTRE LINDLEY STEVENSON

Lindley Stevenson, fils de Howard W. Stevenson, l'homme qui a expulsé Moroni de Chicago, a été blessé par des coups de feu tirés sur lui devant le théâtre du Capitole à Chicago, à trois heures de l'après-midi. Son état est grave. Le meurtrier a pu s'échapper dans la foule et n'a pas encore été retrouvé.

Stretton mit le journal de côté et repoussa son déjeuner. Il ne doutait pas que Moroni ne fût à l'origine de cet attentat contre Lindley et une colère intense l'envahit. Lindley et Mary, ces jeunes mariés si heureux et si touchants, comment Moroni n'était-il pas assez humain pour les laisser en paix... Il y avait dans toute cette affaire une cruauté impitoyable qui révoltait Stretton. Et, un sentiment d'inquiétude poignante le saisit. Tania Ramenoff était à Paris. Paris était beaucoup moins

loin que Chicago... Si par malheur Moroni était sur ses traces...

Il alluma une cigarette et reprit la lettre anonyme sur le coin de la table. Il fronça le sourcil et l'étudia plus attentivement. Quelque chose dans ces majuscules lui semblait vaguement familier. Il réfléchit un moment, cherchant quelle écriture lui rappelait celle-ci. Puis une idée lui vint qui contracta son front encore davantage. Il alla rapidement à son bureau et y prit une lettre dont il compara attentivement l'écriture avec celle de la lettre anonyme. C'était différent... Et pourtant...

La lettre qu'il avait prise dans le bureau était de l'écriture nette et légèrement renversée de Tania Ramenoff. La lettre qu'il venait de recevoir était écrite d'une manière peu soignée en majuscules légèrement inclinées. En les comparant il lui sembla ridicule que ces majuscules désordonnées aient pu lui rappeler, même vaguement, l'écriture si élégante de Tania Ramenoff. Et pourtant son malaise subsistait. Quelques mots prononcés par Moroni pendant leur entretien lui revinrent à l'esprit. « Elle se croit en sûreté, elle verra.... » avait-il dit. Qu'avait-il entendu par là ? Le malaise de Stretton s'accentua.

A dix heures, ce matin-là, il devait aller voir l'assistant-commissaire. Il se dit qu'il ferait d'une pierre deux coups.

Dès neuf heures et demie il arrivait à Scotland-Yard et demandait à voir M. Simmonds, expert en écritures. A M. Simmonds, il montra la lettre anonyme et celle de Tania Ramenoff.

— Y a-t-il quelque chance que ces deux lettres aient été écrites par la même personne ?

M. Simmonds, un homme maigre et voûté, exa-

mina les lettres avec d'énormes lunettes d'écaille, puis, plus attentivement encore, à la loupe. Stretton attendait avec impatience.

— Non seulement il y a des chances pour que ces deux lettres aient été inscrites par la même personne, dit l'expert avec assurance, mais cela est absolument certain. L'effort de dissimulation est tout à fait maladroit. De plus, c'est écrit avec le même stylo, un Waterman à plume moyenne, et avec la même encre. Puis-je quelque chose d'autre pour vous ?

— Non, je vous remercie, dit Stretton.

Il comprenait, à présent, pourquoi Tania Ramenoff avait fait si peu de difficultés pour se rendre à Paris. Et il la blâmait moins de l'avoir joué qu'il ne se blâmait lui-même de s'être si facilement laissé jouer. Il se disait qu'il aurait dû mieux réaliser qu'elle n'était pas femme à quitter Londres lorsque sa vie était en danger, que c'était, au contraire, la chose même qui pouvait l'avoir déterminée à y rester. Evidemment, elle avait accepté de partir pour Paris et de se laisser accompagner à la gare de Victoria parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement; après quoi, elle avait dû revenir de Douvres par le premier train. Et il était évident qu'elle ne devait pas se tenir tranquille. Elle s'était probablement mise en rapport avec quelque membre de la bande de Tarver pour lui extorquer les renseignements qu'il possédait sur les projets de Moroni. Stretton comprenait trop bien, à présent, ce qu'entendait celui-ci en disant : « Elle se croit en sûreté... » Il voulait dire qu'à l'insu de Tania Ramenoff, il était instruit de sa présence à Londres et qu'il la surveillait en attendant l'occasion de la frapper.

Stretton fut exaspéré par le sentiment de son impuissance... Si seulement il avait su où elle était, il aurait pu organiser une garde autour d'elle, mais il n'en avait aucune idée... C'est avec l'esprit profondément troublé qu'il se rendit au rendez-vous de l'assistant-commissaire.

Peters et Milligan étaient là, également convoqués pour dix heures. Avec eux se trouvait un Persan élancé et bien vêtu, qui leur fut présenté en qualité de Meer Ali, aide-de-camp particulier du roi d'Arabie.

L'assistant-commissaire vint rapidement au fait :

— Je vous ai convoqués pour parler des mesures que nous prenons pour assurer la sécurité des bijoux de la couronne et de la personne de Sa Majesté Hassan ben Daoud, dit-il. Comme vous le savez, Blenheim Palace est situé en retrait de l'Avenue, au milieu de son parc, qui est entouré par un mur élevé. Il y a deux entrées dans le parc : la grande grille en fer forgé sur le Mall et une autre plus petite, en arrière, sur St-Gilles Street. La petite entrée sera tenue fermée à l'exception d'une heure chaque matin pour permettre aux fournisseurs de livrer leurs marchandises au Palais. La grande grille, naturellement, devra rester ouverte, pour les allées et venues des occupants et de leurs visiteurs. Immédiatement à gauche, à l'intérieur de la grille, il y a une loge de portier qui servira de corps de garde aux troupes de service. Il y aura deux sentinelles à chaque entrée. Il y aura aussi une mitrailleuse au corps de garde, placée à la fenêtre et couvrant la grande entrée. Une autre sera braquée à la petite entrée à l'heure du passage des fournisseurs. Le service de garde

sera composé de deux officiers, un sergent-major, quatre sergents et trente hommes. Il y aura aussi vingt policiers en civil, armés et constamment présents au Palais et dans le parc.

« Les bijoux seront dans des vitrines, dans la salle de bal du Palais. Ils seront protégés par un système perfectionné d'avertisseurs électriques. Si, pour une raison quelconque, la glace d'une des vitrines était cassée, l'alarme serait donnée immédiatement au corps de garde, dans les bureaux de la caserne de Wellington et dans mon propre bureau, ici, à Scotland-Yard. En même temps, la grande entrée se fermerait automatiquement jusqu'à ce que Meer Ali actionne le mécanisme pour la rouvrir. Un courant électrique passe au sommet du mur, tout autour de la propriété, et un grillage sera posé devant toutes les ouvertures de la salle de bal. De cette façon, personne ne pourra sortir du palais ni du parc, qui, en trois minutes, seront cernés par la police et par la troupe. Voici l'essentiel des précautions prises.

« Mais il y a autre chose, qui vous concerne particulièrement tous les trois. Vous êtes, jusqu'à un certain point, au courant de l'organisation des gangsters. Vous connaissez de vue plusieurs d'entre eux, à commencer par leur chef, vous le reconnaîtriez si vous vous trouviez en face de lui. Je désire que vous soyez de garde au palais pendant quelques jours et que, postés à la porte d'entrée, vous surveilliez tous ceux qui la franchiront. Vous pourrez arranger vos heures de service entre vous. Ce que je vous demande, c'est d'être toujours, tous, autant que possible, dans ou autour de la maison, même lorsque vous ne serez pas de service, de ne pas sortir à moins de nécessité absolue, et jamais sans en avertir Meer Ali.

« Les mardi et mercredi, où les bijoux seront exposés au public, les gardes de police et de troupe seront renforcées et vous devrez être, tous les trois ensemble, dans la salle de bal. Ce sont les deux jours les plus dangereux, à cause de la foule, tandis que les autres jours, presque personne ne sera autorisé à pénétrer au palais. J'espère que je me suis bien fait comprendre en ce qui concerne votre mission ? M. Meer Ali veut bien veiller lui-même à votre installation et à ce que vous ne manquiez de rien. »

L'assistant-commissaire se tut et s'adossa à sa chaise, de l'air d'un homme qui a dit tout le nécessaire. Il y eut un bref silence. Stretton fronçait les sourcils d'un air préoccupé. Etre bloqué à Blenheim Palace pendant une quinzaine ne lui disait rien du tout...

Meer Ali fut le premier à parler.

— Je serai très heureux de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour votre confort à tous, dit-il aimablement, nous aurons à nous voir beaucoup, j'espère que tout ira pour le mieux entre nous tous.

— Avant que nous nous séparions, dit l'assistant-commissaire, quelqu'un a-t-il une suggestion à faire ?

— Oui, dit Stretton immédiatement. Vos plans de protection des bijoux me semblent parfaits. Je ne vois pas qu'il reste à Moroni le moindre accès possible. Et je ne vois pas davantage à quoi servirait de m'enfermer à ne rien faire dans Blenheim Palace pendant quinze jours. J'ai bien d'autres choses à faire!

L'assistant-commissaire rougit, visiblement contrarié. Il n'était pas habitué à entendre discuter ses ordres. Il se disait qu'il avait été opposé à la no-

mination de Stretton comme inspecteur-détective et pourtant, depuis un instant, il se demandait s'il ne serait pas opportun de lui rappeler qu'étant inspecteur-détective, il n'avait qu'à se soumettre à la discipline de la police. Mais un regard sur le visage de Stretton le fit douter de cette opportunité. Stretton, selon son humeur, était tout à fait capable de résigner ses fonctions, ce qui contrarierait vivement le commissaire-chef. A regret, il se rendit compte qu'il valait mieux amadouer le personnage, alors qu'il aurait souhaité le relever purement et simplement de ses fonctions.

— Quelle autre chose avez-vous donc à faire, inspecteur Stretton? demanda-t-il plutôt sèchement, en insistant sur le titre d' « inspecteur ». Je vous croyais d'accord sur le fait que la chose la plus importante était de sauvegarder les bijoux. Ou bien considérez-vous cela comme secondaire auprès de vos affaires privées?

L'ironie glissa sur Stretton comme l'eau sur les plumes d'un canard.

— Ce que *vous* avez de plus important à faire est de sauvegarder les bijoux, reprit-il avec calme, et avec toutes les précautions que vous avez prises, ce sera facilement réalisé. Ce que j'ai à faire, moi, de plus important, c'est de poursuivre Moroni. Je tiens à préciser qu'en acceptant ce poste d'inspecteur-détective j'ai stipulé que je désirais garder les mains libres. Le commissaire-chef a acquiescé. En ce moment, vous êtes en train d'essayer de m'enfermer pour quinze jours dans Blenheim Palace quand je dois être dehors à faire la chasse aux gangsters.

— Et comment vous proposez-vous donc de faire cette chasse? Vous ne savez pas où est Moroni,

ni même où il est censé être. Vous pouvez perdre des jours et des jours sans le trouver, tandis que vous savez qu'il prépare quelque chose contre Blenheim Palace. Si vous désirez tellement le rencontrer, ne serait-il pas plus sûr de l'y attendre?

— Dans des circonstances ordinaires, je ne dis pas non, mais quelque chose de nouveau a surgi depuis cette nuit.

Il s'arrêta, regardant Meer Ali d'un air significatif. L'assistant-commissaire s'empressa de le rassurer.

— Si vous avez des renseignements nouveaux, je serais heureux d'en avoir connaissance. Vous pouvez compter sur la discrétion de Meer Ali. Il désire autant que nous la capture de la bande.

— Plus encore, puisque c'est le bien de mon souverain qui est en cause, renchérit précipitamment Meer Ali... Je suis désireux de tout apprendre sur le danger qui nous menace et je vous assure que je serai la discrétion même...

— Qu'avez-vous découvert depuis la nuit dernière, monsieur Stretton? redemanda l'assistant-commissaire.

Chacun était suspendu à ce que Stretton allait dire.

— Tania Ramenoff est rentrée à Londres.

— Tania Ramenoff? Mais je croyais que vous aviez dit à sir Gordon Holland qu'elle était à Paris? Et où est-elle maintenant?

— Je ne sais pas, sauf que c'est à Londres... mais Mo-oroni le sait, lui, et c'est ce qui m'inquiète. Il faut que je la trouve avant qu'il ait, lui, trouvé le moyen de la poignarder.

— Mais comment savez-vous qu'elle est à Londres?

Stretton l'expliqua. Lorsqu'il eut fini, le major Carruthers resta quelques instants perplexe.

— Evidemment, c'est tout à fait fou de sa part d'être revenue à Londres, mais ça n'empêche pas qu'il nous faut veiller sur elle. Je vais faire circuler sa photo et son signalement dans tous les postes de police et faire chercher dans les hôtels et pensions de famille. Je ne vois pas que faire de plus?

— Non, admit Stretton, vous ne pouvez pas faire mieux.

Il hésita un instant, puis continua :

— De mon côté, je voudrais aussi la chercher ce soir. Elle connaît les endroits où les gens de Tarver ont coutume de fréquenter. Elle connaît de vue et de réputation beaucoup d'entre eux qui, eux, ne la connaissent pas. Elle a évidemment dû se lier avec l'un d'eux pour tâcher d'avoir des renseignements. Elle s'est peut être déguisée, en tout cas, il y a fort à parier qu'elle doit le rencontrer dans l'un des endroits fréquentés par la bande. Je voudrais passer la soirée à la chercher. Si elle est déguisée, j'ai plus de chance qu'un autre de la reconnaître pa-arce que je la connais beaucoup mieux...

Meer Ali s'inclina en souriant :

— Il me semble qu'il n'y a aucune difficulté à cela, dit-il, je comprends parfaitement le désir qu'a M. Stretton de retrouver cette dame et je serais heureux de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour l'y aider. Nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas, pour penser que l'attaque contre les bijoux ne peut être déclenchée que pendant les heures de leur exposition publique? Cette exposition commence après-demain dans l'après-midi. Tout ce que je sais de M. Stretton me fait souhaiter très vive-

ment de l'avoir au Palais au moment du danger, mais je ne pense pas que rien puisse survenir ni ce soir ni demain. S'il veut venir avec moi maintenant à Blenheim Palace et passer une heure à examiner les précautions prises, il suffira ensuite qu'il revienne après-demain une heure avant l'ouverture au public de la salle de bal.

Le major Carruthers fit un signe d'acquiescement et regarda Stretton.

— J'espère que cet arrangement vous convient?

— Il me convient parfaitement.

— Eh bien, en ce cas, c'est entendu, ou enfin pratiquement entendu. Je soumettrai ceci à l'approbation du commissaire-chef, puisque c'est lui qui avait demandé à ce que vous soyez de garde. Mais je suppose qu'il ne fera aucune difficulté lorsqu'il connaîtra vos motifs.

Il se leva.

— Je dois dire que je partage votre avis sur le peu de chances qu'a Moroni de s'approprier les bijoux, ajouta-t-il encore. A moins de trouver le moyen de se rendre invisible, je ne vois pas comment il arrivera même à en approcher. Enfin, on verra.

Ceci mit fin à l'entretien.

Stretton, Peters et Milligan allèrent à Blenheim Palace avec Meer Ali et inspectèrent toutes les installations de sécurité. Après quoi ils convinrent qu'en effet, Moroni devrait pour le moins se rendre invisible s'il voulait seulement approcher les bijoux. Il semblait impossible que personne ait la moindre chance d'arriver à les dérober. Meer Ali retint les trois hommes à déjeuner dans son appartement particulier, après quoi Stretton rentra chez

lui, laissant Peters et Milligan aux bons soins du Persan.

Ce gentleman au teint sombre ne perdit point de temps avec ses invités cet après-midi là. Il leur montra leurs chambres, les assura qu'ils n'avaient qu'à demander tout ce qui leur serait utile, puis, arguant d'une affaire urgente concernant l'arrivée du Roi, il les quitta.

Après quoi — et bien qu'il dût recevoir son souverain sur le quai de la gare de Waterloo environ une heure plus tard, — Meer Ali trouva le temps de régler certaine affaire tout à fait personnelle. Il quitta Blenheim Palace dans son auto et se dirigea rapidement vers un immeuble de Kensington. Là, il sonna d'une certaine façon — trois petits coups, une pause, un long coup — à la porte d'un appartement. En peu de secondes, la porte fut ouverte par un domestique à l'air éminemment respectable. Il est évident qu'il avait des instructions spéciales au sujet de Meer Ali, car, sans l'interroger le moins du monde, il le fit entrer tout droit dans un cabinet de travail où trois personnes étaient assises en train de boire et de fumer. Il y avait un homme corpulent, à cheveux gris, du type grand propriétaire anglais, un autre homme qui avait l'air d'un bookmaker trop élégant, et, enfin une jeune femme grande, élancée, blonde avec des yeux noirs rêveurs.

Meer Ali était trop pressé même pour s'asseoir.

— Il faut que je m'en aille tout de suite, dit-il, je viens au sujet de Tania Ramenoff. Stretton sait qu'elle est à Londres, mais il ne sait pas où elle est. Elle est revenue à son insu et contre son gré. Il est très tourmenté...

— Il ne sait pas où elle est ? répéta le book-

maker avec la voix de Moroni. Comment avez-vous su cela? Dites-en un peu plus...

Meer Ali fit un bref résumé de l'entretien du matin. Puis il partit précipitamment. Après son départ, Moroni se donna une joyeuse claque sur le genou droit et éclata de rire.

— Elle l'a semé! Elle l'a fait marcher et après ça elle l'a froidement laissé tomber ! Et le pauvre nigaud se fait de la bile pour elle! Eh bien, je lui ferai voir que ce n'est pas sans motif...

Son rire se calma, et il poursuivit :

— C'est épatant! C'est la meilleure nouvelle que j'ai reçue depuis que Al est sorti de prison. Il ne sait pas où elle est, et il va aller la chercher dans tous les bistrots que fréquente la bande... Bon! Je vais la lui faire trouver... J'ai une idée de génie, mes enfants... Je le tiens ! Ecoutez-moi...

Il se tourna vers le grand propriétaire anglais qui était Tarver.

— Quels sont les bars que fréquentent vos hommes? Vous m'en donnerez la liste complète...

— Hier soir, elle était au Bristol, vous vous souvenez que Joe Davidson l'a signalée ce matin, intervint la jeune femme blonde — qui n'était autre que Carini — en tirant une bouffée de son cigare.

— Bien sûr, que je m'en souviens, dit Moroni, je ne risque pas de rien oublier de ce qui la concerne.

— Si Stretton doit faire la tournée ce soir, continua Carini, pourquoi ne pas poster dans chaque endroit deux ou trois copains prêts à le descendre? La question serait réglée...

Moroni secoua la tête :

— Point ! D'abord, ce serait trop dangereux pour les copains de le tuer; après ça, ils ne pourraient pas arriver à s'échapper. Et puis j'ai mon

idée pour le prendre vivant. J'aimerais bien avoir un petit entretien avec lui avant de l'envoyer dans l'autre monde.

Il sonna. Le domestique entra.

— Faites-moi faire par quelqu'un le tour de tous les Instituts de Beauté et qu'on me rapporte un flacon de tous les parfums qu'on aura trouvés. Faites vite. C'est aujourd'hui même que je veux cela.

— Quelle est la grande idée, patron? demanda Carini. A quoi vont servir tous les flacons?

— A trouver celui dont se sert Tania Ramenoff, répondit Moroni en découvrant ses dents avec son sourire méchant. Je vous dis que j'ai un plan... Je suis sûr d'attraper ce grand imbécile...

Pendant cette conversation, Tania Ramenoff cheminait le long de Ladbrooke Grove, en direction du petit hôtel où elle logeait. Comme toujours, sa contenance était calme, mais il y avait de l'inquiétude au fond de ses yeux noirs. Et, de fait, elle se sentait comme traquée.

C'était la première fois qu'elle osait se risquer dehors en plein jour depuis son arrivée. Elle avait décidé de ne jamais sortir que la nuit, pour avoir moins de chances d'être reconnue. Mais une longue matinée enfermée dans l'hôtel l'avait déprimée, le soleil de l'après-midi l'avait tentée et elle était allée se promener trois quarts d'heure à Kensington Gardens.

La promenade ne lui avait fait aucun bien. Elle restait dans un état de profonde dépression. Tout d'abord, elle avait nourri de grands espoirs en entreprenant sa campagne solitaire contre les gangsters. A présent, il lui semblait qu'elle exposait sa vie tout à fait inutilement. Trois soirs de suite, elle était allée au Bristol. Le premier soir, elle était

restée seule à sa petite table, cachée par une colonne et elle n'avait vu personne de connu. Le second soir, elle avait engagé la conversation avec un jeune gangster nommé Sid Plummer, un tout jeune homme très infatué de lui-même. Elle avait passé avec lui cette soirée-là et la suivante, l'encourageant à parler de lui-même en lui marquant la plus vive admiration pour ses manières si élégantes. C'était une comédie qui lui faisait horreur, mais elle espérait en retirer quelques lumières sur les plans de la bande. Le jeune Sid Plummer avait été plein d'allusions mystérieuses à un grand « coup » imminent, mais elle avait essayé en vain d'en tirer aucun détail. Et pendant qu'elle était assise auprès de lui, essayant de le faire parler, elle mourait de peur à l'idée d'être reconnue par quelqu'un. Elle savait très bien que c'en était fait d'elle si Tarver ou Moroni avaient vent de sa présence et de son activité...

Revenant, donc, vers son hôtel le long de Ladbrooke Grove, elle se demandait avec découragement si cela valait la peine d'aller à son rendez-vous avec Sid Plummer ce soir-là. Il devenait de plus en plus difficile à manœuvrer et elle ne pensait pas arriver à tirer rien de plus de lui... Ses allusions à un prochain grand coup étaient probablement tout ce qu'il savait lui-même. Qu'un grand coup se préparât, cela ne faisait aucun doute; Moroni lui-même l'avait laissé entendre dans son message aux journaux. Mais que Sid Plummer eût là-dessus aucune information précise était fort douteux. Il avait pu entendre des rumeurs — le sous-sol de Londres, pour ne pas dire la ville entière, en étaient pleins — mais il ne pensait qu'à une chose, c'était à s'en servir pour se donner de l'importance à ses yeux à elle. Tout cela était absurde et vain.

Non, décida-t-elle, ce serait une perte de temps et un risque absolument inutiles que d'aller le retrouver...

Mais si elle n'y allait pas, qu'allait-elle faire? Il fallait qu'elle fasse quelque chose! Puisqu'elle avait pris la peine de revenir à Londres et de nicher dans cet affreux petit hôtel il fallait au moins que cela servît à quelque chose. Elle souhaitait si désespérément venger son frère en portant un coup à Moroni ou à Tarver!... Mais comment? Où? Un terrible sentiment d'impuissance la domina. Si seulement Stretton avait été raisonnable et lui avait permis de rester et de travailler avec lui. Elle savait qu'elle aurait pu l'aider s'il avait bien voulu lui en laisser l'occasion. Mais il ne pensait qu'à l'éloigner de son chemin comme si elle était une enfant stupide et à faire tout par lui-même. Quel égoïste! Mais les hommes étaient tous comme ça! Et tout ce qu'ils demandaient aux femmes, c'était de rester tranquillement à la maison à préparer les repas et à repriser les chaussettes.

Elle arriva à son hôtel, monta avec nonchalance les trois marches du perron, et poussa la porte d'entrée. Mais elle s'arrêta soudain, tenant la porte entr'ouverte. A quelques pas d'elle, dans le hall, un homme parlait à l'employé de la « réception » et elle l'entendit qui disait :

— ... des pommettes plutôt saillantes, des cheveux noirs, des yeux noirs, une voix très grave... Son nom est Tania Ramenoff, mais elle peut-être inscrite sous un autre nom...

— Oui, oui, elle est ici, ou enfin, quelqu'un exactement comme vous dites, répondit l'employé. Je crois qu'elle est sortie il y a une heure, mais elle va certainement rentrer...

Tania en avait assez entendu. Très doucement,

elle referma la porte, redescendit les trois marches, et s'éloigna rapidement. Plus trace de nonchalance dans sa démarche, et ses yeux brillaient de tout leur éclat. Elle n'avait aucun doute sur l'enquête faite sur son compte, et elle en concluait que les gangsters étaient sur ses traces. Maintenant, la question de rencontrer ou de ne pas rencontrer Sid Plummer était réglée : elle n'irait pas. Elle se sentait curieusement délivrée. Il valait tellement mieux se savoir découverte et poursuivie que d'être dans l'incertitude! Ces derniers jours, elle avait joué sans succès le rôle de chasseur. Maintenant, c'était elle qui était le gibier et elle comptait bien donner du fil à retordre aux chasseurs. Peut-être bien qu'au cours de la poursuite elle pourrait tourner la chance en sa faveur et, de gibier, redevenir, elle, chasseur...

Elle sauta dans un autobus et passa les trois quarts d'heure qui suivirent dans divers taxis, métros, trams et autobus de façon à faire perdre sa trace à quiconque pouvait l'avoir suivie. Après quoi elle rendit visite à une jeune femme de sa connaissance qui tenait un magasin de costumes et d'accessoires de théâtre. Elle la pria de la transformer de telle sorte qu'elle ne fût plus reconnaissable. Et, une heure plus tard, elle sortit de là en femme de trente-cinq ans, d'allure douteuse, mal fagotée, et infimement plus corpulente qu'auparavant. Elle prit le thé au bar du coin et entra dans un cinéma proche où elle passa deux heures. Le rembourrage auquel elle devait son nouvel embonpoint lui tenait très chaud, mais il était justifié par le but poursuivi. A neuf heures, elle quitta le cinéma et se mit en route pour le Bristol.

CHAPITRE XII

UNE BOUFFÉE DE PARFUM...

Cet après-midi là, juste après cinq heures, l'inspecteur Maynard téléphona à Stretton pour lui dire que Tania Ramenoff habitait dans un petit hôtel de Ladbrooke Grove. Un policier en civil faisant partie du service des enquêtes dans les hôtels et pensions de famille du quartier avait trouvé là une femme répondant au signalement de Tania. Elle y était depuis quatre jours. Le policier en avait référé à ses supérieurs qui avaient communiqué le renseignement à Scotland-Yard. Scotland-Yard avait envoyé le sergent détective Traill à l'hôtel. Il avait visité la chambre et trouvé des objets aux initiales T. R. Mais quant à Tania Ramenoff elle-même, il ne l'avait point vue. Elle était sortie après le déjeuner et n'était pas encore rentrée. Le sergent l'attendait à l'hôtel.

Stretton remercia l'inspecteur Maynard et dit qu'il allait à l'hôtel prendre la place du sergent. Il ressentait un immense soulagement auquel se mêlait pourtant un reste d'anxiété. C'était très bien qu'on ait trouvé l'adresse de Tania, mais il aurait souhaité qu'on l'ait, elle aussi, trouvée. Pourtant, se disait-il, il n'y avait pas de raison de s'inquiéter,

puisqu'elle avait déjeuné là, elle y dînerait probablement.

Il prit un taxi, releva le sergent de sa garde et s'assit dans le hall pour attendre. Du temps passa. Six heures, puis sept heures sonnèrent, et Tania ne parut point. L'anxiété de Stretton grandissait de minute en minute. Il se disait qu'il perdait son temps à attendre dans ce hall. Si, par malheur, Tania était tombée entre les mains des gangsters, il ferait mieux d'être dehors à la chercher. Si son absence était volontaire, elle pouvait durer jusqu'à onze heures ou minuit. Finalement, Stretton décida de dîner à l'hôtel pour le cas où elle rentrerait, puis, si à huit heures et demie elle n'était pas là, de téléphoner à Scotland-Yard pour qu'on envoie quelqu'un à sa place pendant qu'il irait à sa recherche dans tous les repaires de la bande de Tarver.

C'est ainsi qu'à dix heures moins un quart, il fit son entrée au Bristol, n'ayant rien trouvé ni au Gobelet d'Argent, ni au Continental. Le Bristol était une grande salle carrée avec une galerie supportée par quatre colonnes et s'élevant tout autour à mi-hauteur. Tout un côté de la salle, sous cette galerie, était occupé par le comptoir du bar. Le reste de la salle et la galerie étaient garnis de petites tables où les consommateurs buvaient, mangeaient et fumaient. Plusieurs classes de la société composaient la clientèle du café, mais les voix criardes et le type pseudo-sport et courses y prédominait. Les batailles n'étaient pas rares; aussi, en plus d'une douzaine de garçons, deux vigoureux gaillards habillés en chasseurs étaient-ils adjoints au personnel en vue des expulsions.

Lorsque Stretton entra, le café était assez rempli. Pourtant, une petite table se trouvait libre à peu de distance de la porte, contre le mur. C'était, on

ne peut pas mieux. De là, il pourrait surveiller les entrées et les sorties, et il était adossé à un mur, détail non négligeable pour quiconque est en lutte avec les gangsters. Il s'assit donc à la petite table, commanda une boisson, alluma une cigarette et regarda soigneusement tout autour de lui. Non loin de sa table, un mouvement attira son attention. Une jeune femme élancée s'était levée d'une table derrière une colonne et se dirigeait en hâte vers la porte, d'un air agité. Son visage n'était pas tourné vers lui, et une de ses mains levée vers son chapeau empêcha absolument Stretton de rien apercevoir de ses traits. Mais comme elle passait, courant presque, à portée de sa table, une bouffée de parfum vint jusqu'à lui. Un parfum bien connu : celui dont se servait Tania Ramenoff. Stretton tressaillit, se leva aussitôt pour la suivre et la vit rapidement passer la porte. Il déposa une demi-couronne sur la table et courut à sa suite. Comme il sortait du café, il vit la jeune femme monter dans une auto grise arrêtée à quelques mètres. L'auto démarra. Au même moment un taxi, près de Stretton, déchargeait ses voyageurs. Il le prit :

— Suivez cette auto grise, dit-il au chauffeur. Il y a cinq livres pour vous si vous ne la perdez pas de vue.

Sur le moment, Stretton, assis dans son taxi, fut tout à la joie de la poursuite et du succès proche. Mais à mesure qu'il continuait à rouler, des doutes commencèrent à entamer son espoir. La femme qu'il poursuivait était-elle bien Tania Ramenoff? Evidemment, elle était au Bristol, un des endroits où justement il espérait le plus la trouver. Elle avait paru soucieuse de ne pas être reconnue par lui, ce qui renforçait la probabilité. Enfin sa silhouette mince ressemblait à celle de Tania et elle

avait le même parfum. Tout cela réuni semblait prouver que c'était bien elle. Et pourtant un des faits, justement, éveillait ses doutes : Tania n'avait pas l'habitude de se parfumer avec une telle outrance. C'était d'ordinaire une senteur subtile, délicate, non une odeur massive capable d'imprégner l'atmosphère d'une salle enfumée de tabac !

Au reste, il était trop tard, maintenant, pour se dire cela : la chasse était commencée et Stretton n'appliqua plus son esprit qu'à la poursuite de l'auto grise, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât et qu'il pût voir si la femme était réellement Tania ou si elle ne l'était pas. Il s'adossa donc et alluma une cigarette. Vingt minutes durant, ils roulèrent à allure modérée, laissant le West End de plus en plus loin derrière eux. Dans une petite rue sombre et silencieuse, le taxi ralentit et s'arrêta. Le chauffeur descendit de son siège et ouvrit la portière.

— Je suis bien fâché, monsieur, mais je n'ai plus de jus... J'avais pourtant bien recommandé à ma vermine de neveu de faire le plein avant que je sorte...

Stretton jura, sortit du taxi et regarda la rue. Le feu arrière de l'auto grise s'éloignait rapidement; après un tournant, il fut hors de vue.

— Voici un autre taxi, dit le chauffeur. Mais il est pris, je crois.

En effet, malgré la main levée de Stretton, le taxi les dépassa à bonne allure, continuant son chemin dans la direction de l'auto grise. De nouveau la rue fut déserte.

Stretton se tourna vers le chauffeur :

— Où est le garage le plus proche? Savez-vous s'il y en a un par ici?

C'était son dernier espoir pour rattraper l'auto grise, que d'avoir tout de suite une autre voiture.

— Oui, monsieur, si vous voulez marcher par là. Regardez, vous voyez bien la maison là au coin, avec son panneau d'enseigne?

Stretton regarda dans la direction indiquée. C'était le moment que le chauffeur attendait. Il regarda rapidement si personne ne venait dans la rue, puis, brandissant une courte et lourde massue bien rembourrée, il frappa avec une terrible adresse. Pendant une fraction de seconde, Stretton sentit une affreuse douleur dans la partie gauche de son crâne. Puis il ne sentit plus rien. Tout devint sombre. Ses genoux plièrent sous lui. Le chauffeur remit précipitamment la massue dans sa poche. Il saisit Stretton sous les bras et le soutint un instant, puis, d'un puissant effort, il le poussa dans le taxi. Il y monta à sa suite, y rentra les pieds de Stretton qui dépassaient encore par la portière ouverte, et se mit en devoir de lui attacher soigneusement bras et jambes avec une forte corde. Après quoi il redescendit et ferma la portière avec le sourire satisfait d'un homme qui vient de mener à bien une difficile opération et de gagner une prime de quelque deux cents livres. Il reprit sa place au volant et démarra.

Il sembla à Stretton qu'il émergeait lentement d'une mer obscure et dense. Il souffrait vaguement d'une douleur à la tête. Pendant un moment il lutta comme pour se porter plus vite à la surface de cette terrible mer. Mais il ne put le faire et sombra de nouveau. Quelques instants plus tard, il se ranima, ouvrit les yeux et clignota sans savoir ce qu'il voyait. Son cerveau était engourdi, il ne pouvait réaliser ni où il était, ni comment il y était venu. Dans un cahot, son coude heurta le dossier de la banquette. La conscience lui revint.

Il était bien évident qu'il était tombé dans un

piège — un piège très habile — et il se reprochait sa folie. Tout avait été arrangé : la femme du Bristol, l'auto grise, le taxi juste à sa portée... Et alors il frémit à une pensée soudaine. Pour tendre ce piège, Moroni avait donc su qu'il comptait chercher Tania au Bristol ce soir-là. Cela signifiait qu'il y avait un traître dans le camp. Un traître qui l'avait trahi, lui, Stretton, auprès de Moroni. Un flot de rage l'envahit à cette idée, lui faisant oublier son impuissance présente. Si seulement il pouvait tenir ce traître...

Pendant quelques secondes il lutta désespérément contre ses liens; mais ils étaient solides. L'homme qui l'avait attaché connaissait son métier, c'était du travail bien fait...

Pendant ce temps, le taxi était sorti de Londres et roulait sur une route bordée de haies. Cela dura un bon quart d'heure. Puis le taxi tourna brusquement dans un petit chemin de campagne, raboteux, où il roula encore dix minutes. Le chauffeur s'arrêta un instant pour descendre et ouvrir une grille. Puis le taxi s'engagea sur le gravier d'une allée avant de s'arrêter enfin devant un grand bâtiment de ferme. Le chauffeur donna un coup de klaxon, mit pied à terre, ouvrit la portière de l'auto et en descendit Stretton qu'il déposa sans façon sur le gravier. La porte de la maison s'ouvrit et un homme parut.

— Alors? Vous l'avez eu?

— Mais oui, tout ce qu'il y a de plus facilement, répondit le chauffeur d'un ton satisfait. Aussi facile que de voler un aveugle. Le patron est-il déjà parti?

— Non, il est là, et il va être ravi! Attrapez l'homme par les pieds, je vais le prendre par les épaules et on le rentrera dans la maison.

Ils transportèrent Stretton. Une voix rude les héla : celle de Moroni.

— Alors? Il est tombé dans le panneau ! Epatant ! Et vous arrivez juste au bon moment ! Dix minutes plus tard, je n'aurais plus été là. Amenez-le-moi.

Les deux hommes transportèrent Stretton à travers un hall spacieux jusqu'à un confortable salon. Ils l'assirent par terre contre un mur. Moroni les suivit dans la pièce où se trouvait aussi Tarver toujours habillé en grand propriétaire anglais. La ferme lui appartenait et le déguisement allait avec la maison. Carini était là également, mais il n'était plus en jeune femme blonde. Moroni et lui étaient revenus à leur apparence normale.

— Bon. Laissez-le là, nous allons veiller sur lui, dit Moroni. Et maintenant, allez à la cuisine et que Johnston vous donne à boire... Soyez prêt à me ramener à Londres dans dix minutes.

Les deux hommes qui avaient transporté Stretton quittèrent la pièce. Moroni se planta devant Stretton, le dominant de toute sa hauteur avec une expression de joie triomphante.

— Bienvenue à vous dans la propriété de M. Tarver... Croyez-moi, nous sommes tous enchantés de vous voir si gai et si alerte, dit-il en riant, et il envoya un coup de pied dans les jambes de Stretton.

— Pauvre imbécile, poursuivit-il, vous croyiez que vous alliez m'avoir parce que vous m'aviez déjà eu, hein ? Tout comme Lindley Stevenson. Mais c'est moi qui l'ai eu, Lindley Stevenson, et j'aurai aussi tout le reste de la famille avant peu. Il est aux trois quarts mort, à cette heure, et quand il apprendra qu'on a tué sa jeune femme ça l'achè-

vera. C'est la prochaine manœuvre que je compte organiser à Chicago. Mais ne vous faites pas de souci... votre compte aura été réglé auparavant...

Il rit encore et s'assit sur le coin d'une table d'où il contempla Stretton d'un air sardonique.

— Vous voilà ici, bien proprement ficelé. Et j'espère que les hommes de Tarver vont nous amener votre chère amie. Alors je vous tiendrai tous les deux et nous aurons du bon temps. Je ne peux pas rester davantage auprès de vous ce soir parce que j'ai énormément à faire à Londres. mais vous pourrez, cette nuit, penser à ce qui arrivera demain matin. Je vous verrai, Tania Ramenoff et vous, vers neuf heures et demie une fois que je serai en possession des joyaux d'Arabie...

— Vous allez donc essayer de les prendre ce soir? demanda Stretton avec calme. Excellente nouvelle. Cela me donnera le plaisir d'apprendre demain que vous êtes en prison.

— Ne vous faites pas d'illusions, mon vieux, tout est prêt, fin prêt. A huit heures et quart demain matin mes hommes et moi nous entrerons à Blenheim Palace et nous soulèverons les bijoux et l'anneau de Mahomet pendant que notre ami, le distingué négro, descendra tranquillement le roi d'Arabie. Après nous nous en irons. Et les signaux brevetés et tout le reste ne fonctionneront pas le moins du monde. Non, monsieur ! Nous passerons avec notre butin par la porte grande ouverte bien avant que votre stupide police ne se doute même de ce qui est arrivé. Quand elle s'en doutera, nous serons déjà à quelques kilomètres — et tout sera fini — excepté les clameurs, car pour des clameurs, il y en aura, j'imagine... A neuf heures et demie je serai ici pour une heure, juste pour chercher

mon ami Tarver, déjeuner, et vous délivrer de vos misères, vous et votre chère amie...

Il se leva de son coin de table.

— Voilà l'ordre et la marche du spectacle... Une séance seulement... Après cela, votre police pourra me courir après tant qu'elle voudra... J'aurai quitté le pays...

Il se tourna vers Carini :

— En route, Al, il est temps. Venez, Tarver.

Les trois hommes sortirent, Tarver n'alla que jusqu'à la porte de la maison. Il n'était pas de l'expédition contre les bijoux. Son rôle consistait seulement à fournir quatre de ses meilleurs hommes à Moroni, et à organiser la fuite une fois que les bijoux seraient volés.

— Au revoir, et bonne chasse ! cria-t-il, comme Moroni et Carini sautaient en voiture.

— Au revoir, répondit Moroni.

Puis, après réflexion :

— Je ne vois pas que rien d'imprévu puisse survenir cette nuit, mais s'il y avait quoi que ce soit, attention à Stretton ! Faites-le garder tout le temps et au premier signe de trouble, tenez-le. Qu'il n'échappe en aucun cas !

— Soyez tranquille, Ben, j'aurai l'œil.

L'auto grise, qui maintenant transportait Moroni, Carini et un chauffeur reprit le chemin de Londres, suivie par le taxi qui avait amené Stretton.

Quand les deux autos furent hors de vue, Tarver ferma la porte d'entrée de la maison, puis resta quelques instants dans le hall pour donner des ordres à un homme qui les attendait là.

— Quand Ike et Samming arriveront avec cette femme, dites-leur de me l'amener au salon...

Puis il rejoignit Stretton, s'assura qu'il était soi-

gneusement attaché, se versa un whisky-soda, alluma un cigare et s'installa pour lire un roman fort intéressant qui absorba bientôt toute son attention. Stretton toujours par terre, les yeux clos, réfléchissait au moyen de sortir de sa dangereuse situation. C'en était fait de lui s'il ne pouvait pas recouvrer sa liberté avant le matin. Et, d'après ce que Moroni avait dit, il en était de même pour Tania. Le seul espoir qui restait, c'était que Moroni échouât dans l'affaire des bijoux et qu'il fût pris. Mais il n'y avait pas à faire fond là-dessus. L'allusion de Moroni à son ami « le distingué négro » visait évidemment Meer Ali. Si Moroni avait Meer Ali avec lui, il avait toutes les chances de réussir. Pourtant, quelque chose pouvait toujours survenir... Mais quoi?

Un quart d'heure passa. La sonnerie du téléphone retentit. Tarver posa son livre et décrocha.

— Allo ?

— Ici, Sammy... Chef, nous avons perdu la trace de cette femme. Elle nous a échappé cet après-midi et on n'a pas pu la retrouver depuis. Je suppose qu'elle s'est aperçue qu'elle était suivie, et qu'elle s'est garée. On a cru qu'on l'aurait à son hôtel, mais elle n'y est pas venue. Elle n'est pas non plus allée au rendez-vous qu'elle avait avec Sid Plummer. Qu'est-ce qu'il faut faire?

— Quelle tuile ! dit Tarver consterné, pourquoi ne m'avez-vous pas dit ça plus tôt! Moroni comptait bien la trouver ici demain matin en rentrant...

Tarver se gratta la tête d'un air perplexe. Pour lui cette piste perdue importait peu, car il n'approuvait pas le désir frénétique qu'avait Moroni de se venger de cette femme. Mais Moroni serait

furieux, et Moroni furieux était un dangereux compagnon...

— Continuez à surveiller son hôtel, rattrapez-la si vous pouvez, et tenez-moi au courant.

Il raccrocha, l'air convaincu que rien de bon ne pouvait survenir désormais. Son regard tomba sur Stretton.

— Cette diable de femme a échappé à mes hommes, lui dit-il d'un air irrité.

Stretton ouvrit les yeux et sourit. La nouvelle l'emplissait de joie.

— Ça ne fait rien... Vous les remettrez sur sa piste demain, il est plus que probable qu'elle leur échappera encore une fois, mais enfin ça les empêchera d'engraisser...

Tarver haussa les épaules, but une gorgée de whisky et sonna. Un homme parut.

— Fermez tout et lâchez les chiens. Je ne crois pas que cette dame vienne ce soir.

L'homme sortit et Tarver se replongea dans sa lecture.

A cet instant précis, à moins de vingt mètres de là, Tania Ramenoff quittait l'abri d'un buisson et, par l'allée de gravier, s'approchait rapidement de la maison.

. . . . . .

C'est aussi une bouffée de parfum qui avait amenée Tania en ce lieu.

Peu avant dix heures, ce soir-là, elle était devant le Bristol, se demandant si c'est là qu'elle allait faire l'épreuve de son déguisement. Elle venait justement d'y renoncer et de choisir plutôt le Gobelet d'Argent lorsqu'une femme sortit du Bristol,

et passa près d'elle en se dirigeant vers une auto grise. Une forte bouffée de parfum vint aux narines de Tania, une bouffée de ce même parfum dont elle avait coutume d'user elle-même. Il n'y avait rien là d'extraordinaire, et pourtant un instinctif mouvement de curiosité la poussa à observer cette femme.

C'est alors qu'elle vit un homme sortir à son tour du café et faire signe à un taxi qui déchargeait justement ses voyageurs. A sa vive surprise, elle reconnut Stretton. Il grimpa dans le taxi, se disposant évidemment à suivre l'auto grise dans laquelle était montée la dame. Tania décida de l'imiter. Elle fit quelques pas, héla un autre taxi et y monta en donnant ses ordres au chauffeur.

Lorsque le taxi de Stretton s'arrêta, apparemment en panne, elle fut tentée de s'arrêter aussi. Mais si elle s'arrêtait fût-ce quelques secondes, elle ne pourrait plus rattraper l'auto grise. Elle dit au chauffeur d'accélérer et de ne pas la perdre de vue : Stretton interrompait sa poursuite, elle reprenait cette poursuite pour son compte. Il pouvait en sortir quelque chose d'important qui justifiât son retour à Londres. Et aussi elle satisfaisait la vive curiosité que lui inspirait la dame parfumée de l'auto grise.

La chasse continua pendant vingt kilomètres. Puis l'auto grise entra dans une propriété, sur la gauche d'un chemin de campagne. Tania fit continuer son chauffeur, puis l'arrêta deux cents mètres plus loin. Elle descendit et le pria d'attendre. Sur quoi le chauffeur fit observer d'un ton bourru qu'ayant fait plus de vingt kilomètres en pleine campagne il voudrait bien être fixé sur son paiement avant de recevoir d'autres ordres. Tania lui

donna six livres et le chauffeur se déclara prêt à l'attendre aussi longtemps qu'il faudrait.

Elle se dirigea alors vers l'entrée de la propriété, où elle avait vu s'engager l'auto dont elle distinguait les lanternes à l'extrémité d'une longue allée s'enfonçant dans la nuit. Elle se rendit compte qu'elle était devant un bâtiment de ferme. L'allée cheminait à travers des prés coupés de bosquets. Tania, évitant l'allée, marcha à travers l'herbe jusqu'à la maison, passant rapidement du couvert d'un bosquet à celui d'un autre. Plus près de la ferme, un jardin succédait aux prés. Tania s'y engagea et s'abrita derrière les arbustes d'où elle inspecta les alentours. C'est ainsi qu'elle vit arriver le taxi de Stretton, qu'elle l'en vit sortir et transporter dans la maison... Elle réalisa avec horreur qu'il était tombé dans les mains de Moroni.

Se servir, comme elle en fut tentée, du revolver chargé qu'elle avait dans son sac était une pure folie. Il était évident que la seule chose à faire était de rallier son propre taxi et d'aller au plus vite chercher la police. Mais elle fut immobilisée dans son mouvement de retraite : la porte de la maison se rouvrit et elle en vit sortir Moroni et Carini. Elle les suivit des yeux jusqu'à l'auto grise et entendit leur adieu à Tarver. Après leur départ le jardin redevint silencieux et obscur. Les derniers mots de Moroni à Tarver : « S'il y avait quoi que ce soit, attention à Stretton... » lui restaient présents à l'esprit. Ils la dissuadèrent d'aller chercher la police. Des hommes en nombre ne pouvaient pas arriver inaperçus, et s'ils étaient repérés, leur arrivée marquerait infailliblement l'arrêt de mort de Stretton. Pesant tout cela avec désespoir, elle en arriva à une conclusion effrayante : d'une façon

ou de l'autre, il lui fallait pénétrer dans cette maison et parvenir à elle seule à libérer Stretton.

Au rez-de-chaussée, toutes les fenêtres avaient leurs volets clos. Au premier étage, les fenêtres n'avaient pas de volets et plusieurs étaient éclairées, mais sur un des côtés de la maison deux fenêtres étaient obscures. Pendant un moment Tania resta là à regarder ces deux fenêtres en se demandant comment elle pourrait grimper jusque-là sans être vue. Très lentement, sans faire aucun bruit, elle longea la maison et la contourna. Dans un angle de la cour, elle aperçut l'objet même qu'elle souhaitait : une échelle.

Une pelouse la séparait de la cour. Après avoir soigneusement observé si personne n'était en vue, elle la traversa comme une ombre. Puis elle s'arrêta de nouveau, écoutant la nuit. Derrière les volets clos d'une fenêtre on entendait des voix d'hommes. Une vague de terreur la submergea. On sait que Tania Ramenoff était peu nerveuse, Stretton lui-même avait souvent admiré son calme devant le danger, mais à cet instant elle se sentait brisée et perdue. Transporter cette échelle à travers la cour et s'en servir pour atteindre le premier étage sans être entendue lui paraissait une entreprise impossible. Et si l'alarme était donnée, Stretton mourrait par sa faute. Le cœur lui manquait à cette pensée. Elle se sentait inutile, faible créature jetée au milieu de circonstances contre lesquelles elle ne pouvait pas lutter. Elle se sentait incapable d'aider qui que ce soit à commencer par elle-même, et se souhaitait morte.

Mais cet abandon ne dura pas. D'une mystérieuse réserve cachée au fond d'elle-même, un peu de courage lui revint. Quoi qu'il arrivât, il fallait faire face aux circonstances. Avec résolution, elle se

redressa comme pour défier les puissances maléfiques. L'instant de panique était passé. Elle sortit de l'ombre et s'approcha de l'échelle. Celle-ci n'était pas lourde, elle put la porter facilement. Alors, avec d'extrêmes précautions elle refit le tour de la maison et dressa l'échelle contre l'une des fenêtres obscures.

Le bruit d'une porte ouverte et d'une voix d'homme dans la cour ramena toute sa terreur. Etait-elle découverte ? La seule chose à faire était de gravir cette échelle, de plonger dans la maison son revolver à la main et de tenter de rejoindre Stretton avant que l'alarme se soit répandue. Elle gravit les échelons jusqu'à la fenêtre qu'elle heurta du canon de son petit revolver avec un bruit de verre brisé. De sa main gauche, passée par la vitre brisée elle atteignit la poignée de la fenêtre. En même temps elle surveillait la cour, prête à faire feu de la main droite si quiconque survenait pour l'attaquer.

Mais personne ne parut. Elle entendit un bruit de chaînes et d'aboiements. Comme elle ouvrait la fenêtre et passait dans la chambre, deux chiens passèrent en bondissant et coururent en aboyant toujours jusqu'aux buissons. Elle entendit la porte de la maison se refermer. Les hommes n'étaient sortis que pour lâcher les chiens. Après quoi ils rentraient.

Un instant, elle resta adossée au mur de la chambre, sans force, et le cœur battant. Ses mains tremblaient et malgré la sueur qui mouillait son front elle avait froid. Puis son énergie lui revint et elle se demanda ce qu'elle allait faire. La pièce où elle se trouvait était dans l'obscurité et c'est à peine si elle pouvait distinguer quelques objets.

Elle ne voulait pas courir le risque de renverser quelque chose et de faire du bruit. Elle prit dans son sac une petite lanterne de poche et regarda autour d'elle. Ce qu'elle vit était inattendu. La chambre servait évidemment de débarras, car elle contenait des objets de toutes sortes, surtout des tableaux amoncelés le long d'un mur. Il y avait aussi des bibelots, des vases, des statuettes, des livres, et même tout un lot de tabatières en or et en émail. Le mystère de cette chambre s'éclaircit pour elle lorsque la lumière tomba sur la célèbre peinture de Manet, *La Dame au Lys*, qui avait été dérobée dans la galerie d'Art de sir Edmund Barber. Cette pièce était une resserre d'objets volés. Mais pour l'instant Tania avait mieux à faire que de s'appesantir là-dessus. A pas de loup, elle se glissa jusqu'à la porte, tourna sans bruit la poignée et tira légèrement. La porte ne s'ouvrit pas. Tania tira plus fort, mais sans résultat. La porte était évidemment fermée à clef.

Sur le moment, Tania fut sur le point de fondre en larmes. Tout était décidément contre elle. Et la fatalité s'acharnait à ne lui rendre l'espoir que pour mieux le lui retirer ensuite. Etre arrivée à se saisir de l'échelle, avoir passé inaperçue de ces hommes pour se trouver maintenant dans une position encore plus périlleuse que tout à l'heure !... Elle ne pouvait ni ouvrir cette porte ni faire retraite par la fenêtre maintenant que les chiens étaient lâchés. Et même si elle arrivait à sortir de cette pièce, quelle autre ironie du sort l'attendait encore pour s'ajouter à celles qu'elle avait déjà subies ce soir ?

Le courage de lutter ne l'avait pourtant pas tout à fait abandonnée. Assise par terre devant la porte, elle réfléchissait aux moyens de s'échapper. Faire

sauter la serrure d'un coup de feu était impossible. Le bruit réveillerait la maison et Stretton serait mort avant même qu'elle ait pu arriver jusqu'à lui. Elle se souvint d'avoir lu que des gens étaient arrivés à forcer des serrures avec du fil de fer. Elle s'accrocha à cette idée. Où trouver du fil de fer? Elle avait une épingle à cheveux dans sa coiffure. Une heure durant, elle s'acharna à la tourner et retourner dans le trou de la serrure. L'épingle finit par se casser et la porte resta fermée. Où trouver un autre morceau de fil de fer? Elle explora le contenu de son sac : un poudrier en or, un carnet, un mouchoir, un bâton de rouge, un crayon d'or, un petit canif à manche de nacre. Un canif? Elle le regarda, regarda la porte, ouvrit la petite lame brillante. Elle se leva et se mit aussitôt à attaquer le bois autour de la serrure.

L'un après l'autre, de minces copeaux se détachaient. Mais le travail était désespérément lent. Au bout d'une heure, après avoir creusé une mince rainure, elle fut obligée de s'arrêter, les poignets et les doigts brisés par cette tâche inaccoutumée. Un bref repos et de nouveaux copeaux tombèrent. Un autre repos, et le travail encore. Quelque part dans la maison elle entendit une, puis deux, puis trois heures sonner, et elle n'était pas à la moitié de son ouvrage. Mais elle continua sans répit jusqu'au moment où les premières lueurs de l'aube blanchirent la fenêtre. Cinq heures. Six heures. C'était le plein jour. Les oiseaux chantaient. Sept heures sonnèrent et quelque chose remua dans la maison. Elle travaillait toujours. Elle entendait des voix d'hommes et un parfum de bacon grillé arriva jusqu'à elle. Il était presque huit heures lorsqu'elle enleva les derniers copeaux, et qu'elle arracha enfin la serrure de la porte.

C'était fait. Elle resta quelques secondes debout contre le mur, tremblante d'épuisement, le visage baigné de sueur. Une voix proche cria :

— C'est pour bientôt, le déjeuner?

Une autre voix répondit :

— C'est prêt dans deux minutes.

Ces voix la rappelèrent à l'action. Mais il lui fallait une minute de repos. Et puis elle pensa qu'elle devait avoir un aspect effrayant, avec son visage et ses cheveux trempés de sueur et ses vêtement qui flottaient autour d'elle, car depuis longtemps elle avait dépouillé les rembourrages qui alourdissaient sa taille.

L'idée de trouver la mort dans un si déplorable appareil lui déplaisait fort. Et si elle ne mourait pas et qu'elle parvienne à trouver Stretton, l'idée d'être vue par lui dans cet état lui plaisait moins encore. Quoi qu'il advint, elle voulait avoir un aspect aussi décent que possible...

Elle essuya soigneusement son visage et se remit du rouge aux lèvres. Après quoi, il lui sembla qu'elle allait un peu mieux. Alors elle ouvrit la porte et, revolver en main, s'engagea dans le couloir. Personne en vue. Derrière une porte fermée un homme chantonnait. Très doucement, sur la pointe des pieds, elle alla jusqu'à l'escalier, se pencha sur la rampe et inspecta le hall. Il paraissait désert. Elle descendit.

Elle était à mi-étage lorsqu'une porte du rez-de-chaussée s'ouvrit. Un homme s'engagea dans le hall, se dirigeant vers l'escalier. Marchant les yeux baissés, il n'avait pas encore aperçu la jeune femme. Mais elle n'avait plus le temps de remonter. Elle s'arrêta donc et braqua son revolver. Au moment où l'homme atteignit la première marche, il la vit.

A son tour, il s'arrêta et, le pied encore sur la marche, la considéra. Ils restèrent ainsi une seconde, les yeux dans les yeux. Puis l'homme mit la main à sa poche et appela :

— Johnston ! Mart...

Tania tira et le deuxième nom ne fut pas achevé. L'homme tomba. Maintenant, il ne s'agissait plus de précautions. La vitesse était la seule chance de salut. Tania dégringola le reste de l'escalier en criant :

— Stretton! Stretton! Où êtes-vous?

— Ici! répondit une voix dans la chambre que la victime de Tania venait de quitter.

Elle s'y précipita. Stretton était seul. Malheureusement pour lui-même et enfreignant les ordres de Tarver, son gardien l'avait quitté un instant pour aller chercher des cigarettes. C'était lui que Tania venait de tuer. Elle courut à Stretton, voulant couper ses liens.

— Fermez d'abord la porte! ordonna-t-il rapidement.

Elle reconnut le bon sens de cet ordre, courut à la porte et la verrouilla. Juste à temps, car, l'alarme donnée, des pas s'entendaient dans le hall.

— Mon couteau... sur le buffet... coupez les cordes... vite...

On avait vidé les poches de Stretton et tout leur contenu, y compris couteau et revolver, avait été posé sur le buffet.

Tania saisit le couteau et en quelques secondes Stretton fut libéré. Il se leva à demi, mais, ankylosé par cette longue immobilité, retomba sur le sol. Tania l'entoura de ses bras et le soutint. Avec son aide, il se remit debout et s'appuya à une table.

— Cela va aller mieux dans un instant, dit-il en

étirant ses bras et en redressant lentement sa haute taille.

Quelqu'un secouait vigoureusement la porte. Une voix cria :

— Vous feriez mieux d'ouvrir ! Nous savons combien vous êtes. Si vous n'ouvrez pas nous irons vous prendre à l'intérieur.

— Allez au diable, dit Stretton.

Son regard tomba sur la pendule. Elle marquait huit heures quatre minutes. A huit heures quinze, Moroni devait attaquer Blenheim Palace. Il fallait prévenir Peters et Milligan.

Les coups pleuvaient dru sur la porte. Stretton se tourna vers Tania.

— Mettez-vous derrière ce sofa. Si la porte cède, tirez et tâchez de les empêcher d'avancer jusqu'à ce que j'aie fini de téléphoner.

Elle acquiesça d'un sourire et prit position derrière le sofa. Toute trace de découragement l'avait quittée. Il était probable que Stretton et elle allaient être tués, mais qu'est-ce que cela pouvait faire? Elle se sentait par-dessus tout confiante et exaltée. Stretton ayant repris en main son revolver alla au téléphone. Les coups dans la porte avaient cessé. La voix de Tarver dit :

— Si vous ouvrez la porte, je rendrai la liberté à la jeune femme. Si vous n'ouvrez pas, tout ira mal pour vous deux.

— Allez au diable, répondit à son tour Tania.

— Grosvenor 08439, demanda Stretton au téléphone. Aussi vite que possible... appel de police... urgent...

C'était une ligne secondaire, la communication ne pouvait pas être obtenue directement. Stretton

attendit, bouillant d'impatience, tandis que les coups redoublaient à la porte.

— Allo ! dit enfin une voix au bout du fil, ici Blenheim Palace.

— Donnez-moi le poste 3, demanda Stretton.

C'était le numéro affecté à Peters et à Milligan.

La porte commençait à osciller, ce n'était plus qu'une question de secondes...

— Attention, dit Stretton à Tania... et tirez dans le tas...

— Allo? dit la voix de Peters.

— Ici Stretton. Moroni va attaquer le palais d'une minute à l'autre. Meer Ali est son complice. Il doit tuer le roi d'Arabie. Ils...

Un craquement. La porte s'abattit dans la chambre. Quatre hommes firent irruption, l'arme au poing, en tirant. Heureusement, c'étaient les hommes de Tarver, peu habitués au revolver. Ils tiraient assez mal, cependant Stretton reçut une balle dans la cuisse droite et le choc le fit reculer de quelques pas. Avec un bruit métallique une autre balle démolit le téléphone.

Tania tira en toute hâte. Un homme tomba. Puis un autre. Puis Stretton entendit un cri et vit Tania disparaître derrière le sofa. Cela le rendit enragé. Il fit un bond de côté, tira et atteignit un autre assaillant, ensuite de quoi, avec un cri furieux, il se précipita sur le quatrième. Il tomba sur lui avec la vitesse et la furie d'une tornade. L'homme tira un coup qui effleura le vêtement de Stretton. Celui-ci, de sa main toujours armée, écrasa le visage de son adversaire comme une coquille d'œuf. L'homme tomba et ne bougea plus. A travers la porte, dans le fond du hall, Stretton aperçut alors Tarver, en robe de chambre de soie

bleue sur pyjama orange. Il attendait tranquillement que ses hommes aient terminé la besogne. A la vue de Stretton, il essaya de s'enfuir, mais il était trop tard. Le bras de Stretton se leva de nouveau et le compte de Tarver fut réglé. C'était la fin du combat. La maison ne contenait pas d'autres ennemis. Traînant avec peine sa jambe blessée. Stretton alla jusqu'au sofa derrière lequel était tombée Tania. Avec un immense soulagement, il la vit assise et les yeux ouverts. Elle lui tendit une main.

— Etes-vous sérieusement touchée ? demanda-t-il avec anxiété.

Elle secoua négativement la tête. Ses yeux s'éclairèrent, elle lui sourit.

— Je crois que ce n'était qu'un ricochet. Un grand choc sur la tête, mais rien de sérieux. Les avez-vous tous tués?

— Pas tous... Levez-vous un peu et voyez comment vous êtes...

Elle se leva facilement.

— Je n'ai que mal à la tête.. c'est tout... Mais vous... dit-elle en voyant la jambe de Stretton, vous êtes blessé?

Elle alla vers lui comme pour le soutenir. Il prévint son geste et s'assit.

— Ce n'est rien. Il y a plus urgent. Savez-vous où est située cette maison? Je voudrais que vous alliez chercher la police.

— Mais votre jambe...

— On verra plus tard... Moroni doit avoir attaqué le Palais et volé les bijoux. S'il a réussi il va revenir ici. Il faut chercher la police au plus vite. J'attends ici.

Tania comprit qu'il n'y avait pas à discuter.

— J'y vais. Le village le plus proche est à trois kilomètres, j'espère que j'y trouverai un téléphone.

— Bon. Allez et faites le mieux et le plus vite possible, dit Stretton, et.. merci d'être arrivée au bon moment, tout à l'heure... Vous avez sauvé ma peau... et peut-être bien aussi les bijoux. Mais... vous savez que vous devriez être à Paris?

Elle sourit :

— Je trouvais que mon devoir était de rester en Angleterre et de veiller sur vous, dit-elle d'un ton plein de gravité.

CHAPITRE XIII

TUMULTE DANS UN PALAIS

A huit heures du matin, le Mall était assez désert, le trafic n'était pas encore intense. Devant la grande entrée de Blenheim Palace, deux sentinelles montaient la garde baïonnette au canon. A la fenêtre du corps de garde, une mitrailleuse était braquée, prête à faire feu. Dans le parc, dix détectives en civil surveillaient les entrants. Dix autres étaient en train de déjeuner dans le mess qui leur avait été affecté au Palais. Peters et Milligan s'apprêtaient à rejoindre Meer Ali pour déjeuner avec lui dans son appartement privé. Mais Peters allait évidemment être en retard car il venait de se couper en se rasant. Dans la salle de bal, deux femmes étaient en train de nettoyer la glace des vitrines où les bijoux étaient préparés pour l'exposition de l'après-midi. Deux policiers en civil étaient de garde.

Peters était de dix minutes en retard lorsqu'il sortit de sa chambre. Il se dirigeait vers l'appartement de Meer Ali lorsqu'un domestique lui dit qu'on l'appelait au téléphone. Il était huit heures dix.

A la même minute, deux lourds camions entraient en collision à l'intersection des rues qui

constituaient le chemin le plus direct entre Blenheim Palace et Scotland-Yard. La collison fut telle que la rue s'en trouva complètement barrée. Au même moment, un autre camion se trouva en panne devant la caserne Wellington, et resta immobilisé sur place, bloquant l'entrée. D'un côté comme de l'autre, les conducteurs ne restèrent pas pour répondre aux questions : ils disparurent sans bruit.

A huit heures treize, un petit groupe de vingt soldats du régiment Wessex — le même qui fournissait la garde de Blenheim Palace — s'avança dans le Mall et franchit la porte du Palais. Ils étaient conduits par deux officiers et portaient la simple tenue de corvée, c'est-à-dire la tenue kaki et le ceinturon mais pas d'armes. Les sentinelles supposèrent, comme c'était vraisemblable, que le peloton venait pour quelque travail. Elles s'arrêtèrent, firent demi-tour et saluèrent réglementairement comme le peloton passait la porte. Un des officiers rendit le salut. Les détectives, eux aussi, pensèrent que c'était sans doute un peloton de corvée envoyé par le dépôt du Wessex. L'un d'eux vint — par pure formalité — demander à l'officier ce qu'il venait faire exactement. L'officier de service sortit du corps de garde pour poser la même question.

Le peloton était arrêté juste devant le corps de garde. L'officier de service le considéra et fronça le sourcil. Il avait l'amour-propre de son régiment; jamais encore il n'avait vu d'hommes du Wessex avoir l'allure aussi peu militaire. Il se demanda à quoi on pensait au dépôt, d'envoyer ainsi au Palais un ramassis de recrues et si mal entraînées. Mais ce fut la dernière chose à laquelle il eût le loisir de penser. L'officier qui commandait le détache-

ment sortit tranquillement un revolver de la poche de sa tunique et le visa à la tête. Le coup de feu donna le signal. Deux hommes se précipitèrent dans le corps de garde. Quelques bombes explosèrent avec fracas, la mitrailleuse, traînée à la porte, déchira les oreilles. Le corps de garde ne contint bientôt plus que des mourants et des morts. Pendant ce temps, le valet de chambre de Meer Ali fermait tranquillement à clef la porte du mess où les policiers étaient en train de déjeuner...

En un instant, chacun des hommes de ce détachement de corvée eut un fusil en main et tira. Les sentinelles et les détectives en civil furent pris au dépourvu. Avant qu'ils aient pu saisir leurs armes, la moitié d'entre eux était par terre. Les autres, dominés par le nombre, suivirent en peu d'instants. Alors, la voix de l'officier commandant le peloton retentit soudain et c'était la voix de Moroni :

— En avant les gars ! Suivez-moi !

Une douzaine de gangsters le suivirent dans sa course vers le Palais. Les autres restèrent à la porte pour assurer la retraite. Deux d'entre ceux qui accompagnaient Moroni prirent de l'avance et lancèrent des bombes dans le hall. Une explosion déchira les oreilles. Et trois domestiques furent tués.

Immédiatement après l'explosion, les gangsters se ruèrent dans le hall. Cinq d'entre eux, conduits par Moroni coururent vers la salle de bal où les bijoux étaient exposés. Quatre autres s'engagèrent dans l'escalier d'honneur. Leur objectif était la petite chambre du premier étage où l'anneau de Mahomet était précieusement déposé. Carini et un autre restèrent dans le hall.

Pendant que tout ceci se déroulait au rez-de-

chaussée, d'autres événements se passaient au premier étage. Le plus important était la légère entorse donnée au plan de Meer Ali. Il avait invité Peters et Milligan à déjeuner avec lui dans l'intention de leur faire absorber dans leur café un soporifique qui les mettrait provisoirement hors de cause. Ensuite, il comptait aller trouver le roi — ce que la position qu'il occupait auprès de lui rendait très facile — avoir une conversation avec lui sur un sujet quelconque et le tuer dès que le premier coup de feu retentirait dans le Palais. Après quoi il devait rejoindre les gangsters.

Mais ce plan si bien établi se trouvait compromis par l'accident insignifiant qui mettait Peters en retard pour le déjeuner. Jusqu'à presque huit heures dix, Meer Ali causa aimablement avec Milligan et, pendant qu'il parlait et souriait, il avait les nerfs tendus à l'extrême. Il ne pouvait comprendre pourquoi Peters ne paraissait pas. Il finit par décider de ne plus attendre et suggéra que Milligan et lui allaient déjeuner. Il servit le café de Milligan qui le but. Meer Ali se dit que cela en faisait toujours un de rangé, et que l'autre suivrait. S'excusant sous le prétexte d'un ordre urgent à donner, il quitta Milligan déjà assoupi et se dirigea rapidement vers les appartements du roi.

A cet instant, Peters, le récepteur à l'oreille, recevait le message de Stretton : « Moroni va attaquer le palais d'une minute à l'autre. Meer Ali est son complice. Il doit assassiner le roi d'Arabie. Ils... » Un bruit sourd s'entendit sur la ligne, une série de détonations, et la communication fut coupée.

Peters raccrocha. Il prit un revolver dans chacune de ses poches et s'avança dans le couloir. A peu de distance, il vit Meer Ali se diriger furtivement vers les appartements du roi. Peters n'hésita

pas. Il tira. Meer Ali oscilla comme s'il était poussé par derrière, et tomba.

— Alerte! cria Peters de toutes ses forces. Alerte tout le monde ! Les gangsters attaquent le Palais !

Tout en criant, il entendit la première explosion, celle du corps de garde. Il courut jusqu'à l'escalier, voulant atteindre la salle de bal. Mais une nouvelle explosion eut lieu, dans le hall, cette fois. Instinctivement, il s'immobilisa, et vit la ruée des gangsters, six se dirigeant vers la salle de bal et quatre autres vers l'escalier. Dans une lueur d'inspiration, il comprit leur intention. L'anneau de Mahomet était, après tout, plus précieux que les joyaux eux-mêmes. Si la main sacrilège d'un infidèle se portait sur cet anneau, c'était la révolte déchaînée dans tout l'Orient.

Peters bondit, longea le couloir, en tourna le coin et atteignit l'entrée de la chambre où était l'anneau. Il attendit alors, armes prêtes. Un bruit de course résonna dans le couloir. Au tournant, les quatre gangsters apparurent, se précipitant vers la porte où Peters les attendait. Pas de chance pour les gangsters... Peters avait la réputation bien établie d'être le tireur le plus rapide et le plus précis de toute la police de New-York. Tout à son affaire, absolument calme, il n'eût même pas l'air de viser, mais dès que les gangsters furent en vue, il tira des deux mains à la fois. En un instant, ce luxueux couloir au tapis moelleux devint un véritable enfer. L'atmosphère ne fut plus que sifflement de balles et épaisse fumée. Presque aussitôt le feu cessa. Quatre gangsters étaient étendus le long du couloir, inondant de leur sang le tapis bleu. Peters s'appuya au mur, pâle et défaillant. Son bras gauche pendait, hors d'usage. Un filet de sang s'échappait de sa manche. Il avait laissé tomber un

de ses revolvers et, d'une seule main, il s'efforçait de recharger l'autre.

Un coup de sifflet retentit au rez-de-chaussée. Peters réussit à recharger l'arme et se redressa, prêt à une nouvelle attaque.

Mais c'était le signal de la retraite pour les gangsters. Un bruit de pas en fuite résonna dans le hall et s'éloigna. Un silence extraordinaire s'établit. Les gangsters étaient partis.

Devant la grille du Palais, trois grandes autos fermées attendaient, moteur en marche. Les gangsters y montèrent et elles disparurent. Le raid était terminé. Il avait été admirablement organisé et non moins admirablement exécuté. Et il avait duré en tout quatre minutes... Les gangsters avaient eu cinq hommes de tués, un légèrement blessé par un détective en civil, et un autre, trop lent à atteindre les autos, avait été laissé en arrière. Pour contrebalancer ces pertes, ils emportaient pour presque un million de livres de bijoux. Ils étaient partis depuis dix minutes lorsque la police de Scotland-Yard arriva à pied-d'œuvre. A ce moment-là il n'y avait même plus de poursuite possible. Dans la journée, on retrouva, abandonnées dans trois endroits de Londres, les autos qui avaient servi à la retraite des bandits.

. . . . . .

Il était exactement neuf heures du matin lorsque l'auto grise, avec un chauffeur sur le siège, Moroni et Carini à l'arrière arriva à la ferme de Tarver. Les autres gangsters, leurs poches bien garnies, s'étaient dispersés. Moroni et Carini avaient les bijoux avec eux dans deux valises. Ils étaient dans une excitation sans borne, et ivres de fierté de leur exploit. Cette excitation les empêcha de remarquer le silence insolite qui régnait autour

de la maison à leur arrivée. Ils sortirent de l'auto, portant leurs valises, et atteignirent la porte d'entrée.

— J'espère, dit Moroni en souriant, que Tarver nous aura préparé un bon déjeuner. Nous le mérions... on n'a pas trop mal travaillé ce matin...

Carini approuva.

Tarver en personne ouvrit la porte. Son visage était livide et il avait un bandage autour de la tête. Les trois voyageurs de l'auto firent irruption dans le hall ; Moroni et Carini posèrent à terre leurs valises.

— Tout a été Okay ! cria Moroni exultant, et du bon travail, vous pouvez me croire... Tout a marché sur des roulettes, ou presque tout... Nous avons pris tous les bijoux, seulement raté l'anneau, et nous sommes partis sans Meer Ali. De l'équipe qui est allée chercher la bague, personne n'est revenu. Il y a eu des coups de feu en haut, ils ont dû être tués et le négro avec eux. Mais on peut se passer d'eux, j'imagine...

Il s'arrêta soudain et regarda Tarver avec surprise :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé? Vous avez un air d'enterrement...

Une idée lui vint et il fronça le sourcil :

— Qu'est-ce que vous avez à la tête? Vous n'avez pas laissé échapper ce salaud de Stretton?

— Non, je suis là. Haut les mains! dit Stretton durement.

Il se tenait dans un coin sombre du hall, appuyé au dossier d'une chaise. Sa main droite brandissait un revolver. C'est la menace de ce revolver braqué dans son dos qui avait persuadé Tarver d'aller ouvrir et d'accueillir Moroni sans lui donner l'éveil.

Les trois gangsters se tournèrent d'un même mouvement. Ils virent Stretton, pâle et résolu, ils réalisèrent la menace de mort de son revolver immobile. Et c'est un bel éloge à faire de leur courage que d'observer que nul d'entre eux ne songea à obéir à l'ordre de Stretton et à mettre les mains hautes. Tenant leur butin, ils étaient résolus à tout tenter pour le sauver.

D'un même mouvement, ils s'élancèrent dans des directions différentes de façon à embrouiller le tir de Stretton, et portèrent la main à leurs armes. Stretton tira, faisant pleuvoir le plomb aussi vite qu'il pouvait. Deux gangsters tirèrent dès qu'ils eurent leurs armes. Le troisième n'eut même pas le temps de s'armer. Pendant quelques secondes l'air fut plein du fracas des coups de feu, après quoi le silence s'établit. Tarver était le seul homme qui fût encore debout. Carini était mort, une balle l'avait atteint entre les deux yeux. Le chauffeur en avait reçu une autre sous le cœur. Moroni était mortellement blessé à la gorge. Stretton était étendu sans connaissance avec un trou dans l'épaule droite.

Tarver passa une main sur son front moite et regarda autour de lui d'un air hébété. Un large rayon de soleil pénétrait par la porte ouverte dans le hall mal éclairé, montrant distinctement deux corps étendus, immobiles, les valises, et l'auto devant la porte. Un éclair de satisfaction illumina les yeux de Tarver. Maintenant, il tenait sa chance. Tous les arrangements pris pour emmener au loin Moroni, Carini, les bijoux et lui-même, ce matin-là, restaient pris... les bijoux étaient dans les valises, l'auto était prête à l'emmener jusqu'à l'avion qui attendait. Que Moroni et Carini ne vinssent pas ne faisait aucune différence. Il pouvait s'en tirer sans

eux. D'ailleurs, il ne les avait jamais aimés. C'était presque mieux qu'ils soient morts. Il était presque reconnaissant à Stretton de les avoir si proprement nettoyés et d'avoir été tué lui-même juste au bon moment. Il traversa le hall jusqu'à un vestiaire, mit prestement un chapeau et un manteau, prit les valises, et s'apprêta à passer la porte.

Moroni, mourant se souleva sur un coude. Il vit Tarver ramasser les valises et comprit immédiatement quelles étaient ses intentions. Un sourire sardonique tordit ses lèvres. Son revolver était toujours à côté de lui. Avec une peine infinie, il s'en saisit, le souleva, et au moment où la haute stature de Tarver se détacha sur la porte éclairée, interceptant le rayon de soleil, il visa soigneusement et tira. Tarver tomba en avant. Les valises échappèrent à ses mains sans force, il roula en bas du perron jusqu'au gravier de l'allée et resta là, dardant sur le ciel bleu des yeux qui ne voyaient plus.

— Mauvais chien ! ricana Moroni.

Il avait tué Tarver pour le principe. Il lui semblait impossible que Tarver vécût florissant lorsque tant d'hommes qui valaient tellement mieux que lui avaient été tués. Il savait bien que lui-même était en train de mourir. Cela ne l'effrayait pas. Une sorte de fierté perverse l'emplissait. Il avait été tué par la faute de la bêtise de Tarver, mais il n'en restait pas moins qu'il avait réalisé le plus formidable vol de bijoux qui se soit vu dans l'histoire de la civilisation. Demain, le monde entier parlerait de lui, et son nom deviendrait légendaire dans les annales du crime. Dans la mort comme dans la vie, il resterait le « Fier Tireur », le plus grand de tous. Son regard fit le tour de la pièce. Il vit les corps de Carini et du chauffeur, et, plus loin,

celui de Stretton couché sur le ventre. Son regard resta attaché sur Stretton. Il avait été un adversaire digne de lui, et en le regardant Moroni eut une fois encore son étrange sourire. Il leva une main tremblante et l'agita en un geste presque jovial.

— Au revoir, fameux luron, murmura-t-il, nous nous retrouverons en enfer...

Un peu de sang lui vint aux lèvres. Sa tête tomba doucement sur son bras...

Dix minutes plus tard, la police arriva.

. . . . . .

— Et Peters, comment va-t-il? demanda Stretton.

Il était couché, dans une chambre d'hôpital, très faible, mais hors cela en bon état. Milligan, assis à son chevet, répondit :

— Il n'est pas mal, il faut qu'il reste au lit une quinzaine de jours. Vous savez qu'on a retrouvé tous les bijoux, je suppose ? Le roi d'Arabie a beaucoup ri de l'aventure. Tout est bien, qui finit bien. On se congratule de tous les côtés, à présent. Vous comprenez, le fait que Meer Ali était du complot a mis hors de cause le Gouvernement anglais. La police avait pris toutes ses précautions pour préserver les bijoux des gangsters, mais elle n'était pas chargée de les préserver contre l'aide de camp personnel du roi ! Du reste, elle a récupéré les bijoux, sauvé l'anneau, évité la mort au roi et éventé une conspiration à l'intérieur même de la maison du roi. C'est sous cette forme qu'on raconte l'histoire, à présent. Et je vous assure que le roi en tient pour la police britannique!

— C'est fort bien, dit Stretton.

— Il m'a fait cadeau d'un gros étui à cigarettes

en or, poursuivit Milligan d'un ton attristé; pourtant tout ce que j'ai pu faire pendant le combat fut de dormir dans la salle à manger de Meer Ali. Je vous assure que je n'étais pas fier quand je me suis éveillé et que j'ai appris tout ce qui s'était passé...

— Je veux bien le croire! dit Stretton plein de sympathie.

— Dites, cela a dû être une affaire, ce combat dans la maison de campagne de Tarver? C'était un type très bien, ce Tarver, pas très fort au tir, mais qui avait de la tête. On vous a raconté son histoire ?

— Quelle histoire?

— Il avait sa métairie depuis quatorze ans. Il y habitait en gentilhomme campagnard sous le nom de Howlett. Quand il n'était pas là, sa place était occupée par un acteur nommé Warrington. Quand l'un était à Londres l'autre était à la campagne, et réciproquement. Quelquefois ils étaient tous les deux à Londres et pendant que la police filait Warrington, Tarver organisait ses raids... Deux heures après qu'on avait appris la mort de Tarver, un agent en civil le signalait dans un restaurant de la ville. Scotland-Yard a envoyé deux hommes en auto pour le prendre, et quand ils sont revenus, on s'est aperçu que c'était Warrington. Il a mangé le morceau sur toute la ligne. C'est plutôt vexant pour les policiers de penser que pendant des mois ils ont filé ce type-là en croyant que c'était Tarver !

— Je n'en doute pas, dit Stretton en riant.

Une infirmière parut :

— Miss Ramenoff est en bas et demande si elle peut vous voir.

— Vou-oulez-vous la prier de monter, s'il vous plaît.

Milligan se leva :

— Je vous quitte, bien heureux de voir que vous allez bien. Puis-je faire quelque chose pour vous?

— Non, merci, répondit Stretton, mais vous êtes bien gentil d'être venu me voir.

Quelques secondes après le départ de Milligan, Tania Ramenoff entra. Elle vint en souriant jusqu'au lit de Stretton.

— Eh bien, sir James? dit-elle.

Stretton leva un sourcil :

— Seriez-vous timbrée, chère?

— Ne soyez pas grossier, pria-t-elle. J'ai vu ce matin une foule de gens importants. Le commissaire-chef, le correspondant spécial du *Daily Wire*, et le premier ministre... Celui-ci m'a chargée de vous l'annoncer parce que cela sera ce soir dans les journaux : « Sa Majesté le Roi a le plaisir de conférer un titre de noblesse à James Stretton Esq. pour les services distingués, etc., etc. » Qu'est-ce que vous en dites?

— Gran-and Dieu! Quelle plaisanterie!

Tania était assise sur une chaise à côté du lit.

— Maintenant, il s'agit de mener une vie respectable...

— Vous croyez que je pourrai? dit Stretton, sceptique.

Il la regarda.

— Je ne sais toujours pas comment vous vous êtes trouvée dans cette maison pour couper mes liens. Comment diable y étiez-vous venue?

— C'est très simple, dit-elle, je vous ai vu poursuivre cette femme abominablement parfumée dans son auto grise. Je me suis dit : voilà comment il occupe ses soirées... et je vous ai suivi en taxi pour voir si vous ne tombiez pas dans un guet-apens. Quand votre taxi s'est arrêté, j'ai suivi

l'auto grise pour mon compte. Quand l'auto grise est entrée dans la propriété j'ai arrêté mon taxi un peu plus loin et je l'ai prié de m'attendre. Alors, je suis entrée et j'ai exploré... Je vous ai vu amener, ou apporter, j'ai vu partir Moroni et j'ai entendu ses recommandations à Tarver. C'est ce qui m'a empêchée d'alerter la police. Alors, il a bien fallu que je fasse ce que je pouvais par moi-même... Je ne sais pas ce que mon chauffeur est devenu, j'espère qu'il n'est pas encore en train de m'attendre et le compteur en train de marquer des sommes.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit Stretton. Si vous n'étiez pas arrivée, j'étais refroidi...

Ils se turent. Tania fixait dans le vague des yeux pensifs.

— La vie va être terriblement fade, à présent, dit-elle, je me demande ce que je vais faire? Je crois que je vais aller en Albanie, il me semble que c'est un pays mouvementé.

— L'Albanie? C'est une bonne idée, je ne suis jamais allé en Albanie. L'embêtant, c'est que le docteur me dit que j'en ai encore pour cinq ou six semaines à être ici, ça veut dire que nous ne pourrons pas partir beaucoup avant Noël...

— « Nous » ? répéta-t-elle. Est-ce... est-ce que vous voulez dire que vous viendriez aussi?

— Oui, à moins que vous aimiez mieux pas, dit Stretton.

Elle le regarda avec une expression qu'il ne lui avait jamais vue.

— J'aimerais que vous veniez, dit-elle.

Stretton allongea le bras et prit la main de Tania dans la sienne :

— Je vais vous dire ce que nous ferons... Quand je sortirai d'ici, nous irons nous marier tranquillement n'importe où. Puis nous irons passer une

ou deux semaines à Paris et nous partirons ensuite pour l'Albanie. Comment trouvez-vous l'idée?

— Vous... vous avez l'intention de m'épouser? dit-elle, un peu oppressée.

— Bien sûr... Vous ne le saviez pas? Je croyais que vous le saviez depuis longtemps...

Il lâcha sa main et poursuivit avec inquiétude :

— Mais peut-être que je me trompe et que l'idée de m'épouser ne vous dit rien du tout...

— Mais si, cela me dit beaucoup, au contraire...

Elle se pencha. Il l'entoura de son bras valide et l'attira vers lui.

— Nous allons avoir une vie magnifique, murmura-t-elle, les yeux brillants de bonheur.

On frappa à la porte. Il quitta précipitamment sa main. Un jeune médecin entra.

— Le roi d'Arabie et une demi-douzaine de grands personnages sont en bas. Ils veulent vous voir. J'ai dit que miss Ramenoff était avec vous. Sa Majesté désire la voir aussi. Il vient pour vous conférer à tous deux l'Ordre du Lion d'Or.

— C'est la grande vie! dit Stretton.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 15.975-8-35

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures.

Déjà parus :

1.	**LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.**	A. CHRISTIE
2.	**LE TROIS DE TRÈFLE.**	VALENTIN WILLIAMS
3.	**LA MAISON HANTÉE.**	P. WENTWORTH
4.	**LES MILLE MAINS.**	B. NORMAN
5.	**L'HOMME AU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
6.	**LE BOURREAU FANTOME.**	LÉON GROC
7.	**QUI?**	J.-S. FLETCHER
8.	**LA CHASSE AU PAPIER.**	HEARNDEN et BALFOUR
9.	**UN AN ET UN JOUR**	GUY THORN
10.	**LE RETOUR DU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
11.	**LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.**	SINTAIR et STEEMAN
12.	**LES TROIS MENSONGES.**	BOYSIVON
13.	**LE LOUP SOLITAIRE.**	L.-J. VANCE
14.	**C'EST FAIT.**	J. CHANCELLOR
15.	**LES VENGEANCES DU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
16.	**PRENDS GARDE.**	ANDRÉ CHARPENTIER
17.	**LA FASCINANTE LUEUR VERTE**	VINCENT FULLER
18.	**LA CABINE 19.**	JOHN IRONSIDE

19. **LA MAISON SUR LA FALAISE.** — Valentin WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.** — SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE** — J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.** — Herbert FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.** — John CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.** — Horace VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE** — Herbert ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.** — Edgard WALLACE
27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE.
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BÊTE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMÈS.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARJEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V. WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER

49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS
57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — Patrick WYNNTON
59. **L'HOMME SANS TÊTE.** — H. de Vere STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — Pierre VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — Valentin WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — Frank ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — Alex COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — Francis EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — Ernest FOX
71. **JANE SMITH.** — Patricia WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — Roy VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — Sax ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — John FERGUSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — Douglas NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — Edgar WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — Fergus HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — Patricia WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — Henry WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — Marten CUMBERLAND

84. **SIX HOMMES MORTS.** Stanislas-André STEEMAN
(Grand Prix du roman d'aventures **1931**).
85. **LE CERCLE NOIR.** Mansfield SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** Muriel SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** John FERGUSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGALLE.** Oswald DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** Herman LANDON
90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** Edgar WALLACE
92. **BOB BANTAM.** Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** S.-A. STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** Georges HOFFMANN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST.** Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures **1932**).
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** M.-G. EBERHART
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** S.-A. STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** Valentin WILLIAMS

116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — S.-A. STEEMAN
122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE)** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — S.-A. STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY
(Grand Prix du roman d'aventures **1933**).
133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — S.-A. STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER

149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** HENRY HOLT
152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** CAROLYNE WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** JEAN BOMMART
(Grand prix du roman d'aventures **1934**).
157. **LA MAISON DU PÉRIL.** AGATHA CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** MARTIN PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** S.-A. STEEMAN
161. **CIRCUIT-FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** ROBERT MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** FERGUS HUME
164. **LA MOUCHE.** EDGAR WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** SELDON TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** AUBREY TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** THOMAS COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** AGATHA CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** SIR BASIL THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** ANTHONY ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** DOROTHY SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** HERBERT ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** MAURICE RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** S.-A. STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** EDGAR WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** WERNER SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures **1935**).

181. **LA MORT VERTE.** — Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MYSTÈRE DE BRIGHTON.** — J.-S. FLETCHER
183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHATEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS
(Grand prix du roman d'aventures **1936**).
205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J.-M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philips OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. **DERRIÈRE LA PORTE JAUNE.**	VALENTIN WILLIAMS
215. **KIDNAPPERS.**	HUGHE CLEVELY
216. **LE DÉTECTIVE PARESSEUX.**	GEORGE DILNOT
217. **LA SORCIÈRE.**	OLGA HARTLEY
218. **LA MORT DANS LES NUAGES**	AGATHA CHRISTIE
219. **LE MEURTRE DU CHAMOIS**	CÉCIL M. WILLS
220. **L'HOMME DE SCOTLAND YARD**	VALENTIN WILLIAMS
221. **17 CARTES**	E.-C. VIVIAN
222. **LE MAITRE DE L'OR**	PHILLIPS OPPENHEIM
223. **MEURTRE EN NOIR**	F.-D. GRIERSON
224. **SINISTRE ALIBI**	CARLTON WALLACE
225. **LE VIEUX TOM**	MILES BURTON
226. **NOUVELLE ENQUÊTE DE RICHARDSON**	SIR BASIL THOMSON
227. **LA PRISON EST OUVERTE**	DAVID HUME
228. **TERRE D'ANGOISSE** (Grand prix du roman d'aventures **1937.**)	PIERRE NORD
229. **LE SECRET DE BOGEY HOUSE**	HERBERT ADAMS
230. **ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON**	R.-L. GOLDMAN
231. **L'INCONNU DE LA GRANGE**	HENRY HOLT
232. **L'HOROSCOPE DU MORT**	YVES DARTOIS
233. **DÉBUT DANS LA POLICE**	M.-A. HYCHX
234. **LE CARNET VERT**	ANTHONY ARMSTRONG

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

23, RUE MARBEUF

LA LOI
DU GANG

HUGH
CLEVELY

235

LIBRAIRIE
DES CHAMPS-
ÉLYSÉES

306.000. 246

LA LOI DU GANG

PAR

HUGH CLEVELY